



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

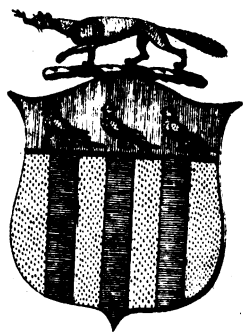
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ham Court.



L. b. 12

BV
2290
A2
1707.



LETTRES EDIFIANTES

ET

CURIEUSES,
ECRITES DES MISSIONS
Etrangères, par quelques Mission-
naires de la Compagnie de Jésus.

XVI. RECUEIL.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, rue
S. Jacques, proche S. Yves, à l'Image
Saint Lambert.

M. DCC. XXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROT.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

1964

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PHYSICS DEPARTMENT
1964



A U X
JESUITES
DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

*Ce nouveau Recueil des Let-
tres de nos Missionnaires , que
j'ai l'honneur de vous presenter ,*
a ij

316322

ne merite pas moins votre attention que les précédens. En lisant la premiere Lettre, vous ne pourrez gueres voir sans étonnement les phenomenes extraordinaires qui ont paru dans le Ciel en trois différentes Provinces de la Chine dans les années 1718. 1719. & 1722. Des Croix lumineuses environnées d'étoiles brillantes y ont été apperçues d'une infinité de peuples Chrétiens & Infidèles.

Ce spectacle qui attiroit tous les regards, a duré dans l'air un tems assez considerable, pour qu'on pût l'examiner à loisir, & se rassurer contre l'illusion. Aussi la verité de ces phenomenes a

EPI TRE. ♡

*été si autentique , que pour en
 conserver le souvenir , on en a
 gravé une planche dans la Ville
 de Hang tcheou Capitale du
 Tse kiam. Les Estampes qu'on
 en a tirées , & qui representent
 les quatre croix telles qu'on les
 a vûes , ont été répandues dans
 tout l'Empire. Au dessous de
 chaque Croix on expose en lan-
 gue Chinoise le lieu & le jour
 auquel elle a paru , de combien
 de tems a été sa durée , & la
 multitude des personnes qui l'ont
 considerée avec une attention éga-
 le à la nouveauté du prodige.
 Une de ces Estampes qui m'a été
 envoyée , a servi de modele à cel-
 les que j'ai fait graver , où sont*

représentées fidèlement les mêmes Croix , avec une traduction exacte & littérale des caractères Chinois.

Sçavoir maintenant quel est le principe de ces phenomenes , & ce qu'ils signifient ; si ce sont des effets naturels produits par les exhalaisons qui s'élèvent de la terre , ou bien si ce sont des signes qui presagent quelque événement favorable ou funeste à l'Empire de la Chine ; c'est à quoi je ne m'arrêterai pas : il me suffit d'exposer le fait ; le reste , je l'abandonne aux raisonnemens , ou plutôt aux conjectures.

Néanmoins pour écarter le

EPITRE. vij

soupçon de trop de crédulité, & pour satisfaire certaines personnes, à qui tout ce qui n'est pas commun devient suspect, je rappellerai ici le souvenir d'un autre phenomene tout semblable, & encore plus extraordinaire en égard à ses circonstances & à sa durée, qui est rapporté par presque tous nos Historiens, & par ceux-mêmes dont la critique est la plus severe.

Ils racontent qu'en l'année 1451. sous le Regne de Charles VII. la Ville de Bayonne qui étoit assiegée par les Comtes de Dunois & de Foix, s'obstinant à ne point se rendre aux troupes Françoises; quoique le Château

Et la Garnison se fussent déjà rendus , une espee de prodige qui parut en l'air , la détermina enfin à se soumettre.

Comme les troupes Françoises prenoient possession du Château , un peu après le lever du soleil , le tems étant fort serein , il parut au Ciel sur la Ville du côté des Pyrenées une Croix d'une lumiere & d'une blancheur qui éblouissoit. Ce Phenomene dura une heure entiere. Quelques-uns assurent que cette Croix parut au commencement en forme de Crucifix qui avoit une couronne sur la tête , & que cette couronne se changea en fleurs de lys. Comme la Croix blan-

EPI T R E. ix

che étoit l'enseigne des Rois de France , de même que la Croix rouge étoit celle du parti Anglois , on regarda le phenomene comme un signe certain que le Ciel se déclaroit pour la France contre l'Angleterre , & la Ville de Bayonne se rendit incontinent.

Un prodige de cette nature qui avoit frappé par sa nouveauté toute l'armée Françoisse , & qui avoit fait des impressions si fortes sur les Habitans de Bayonne , ne pouvoit gueres être revoqué en doute. Cependant le Comte de Dunois voulut en certifier la verité pour la transmettre aux siecles suivans ; & il rendit sur cela un témoignage au-

■ EPI TRE.

tentique signé de sa propre main
qui subsiste encore. On lira peut-
être avec plaisir ce témoignage
que je vais rapporter tel que
nous l'avons , & dans les mê-
mes termes qu'il le donna.

» Nous Jean Comte de Du-
» nois Lieutenant General du
» Roi notre Sire sur le fait de
» sa guerre , certifie la verité à
» tous , que aujourd'hui X. jour
» d'Avril à l'heure de sept heu-
» res du matin , à laquelle heu-
» re étoit promise la Cité de
» Bayonne , & y entrèrent les
» gens du Roi pour en prendre
» la possession , au Ciel qui à
» celle heure étoit cler & bien
» purifié , s'apparut dedans une

EPITRE. xj

*nuée une Croix blanche au
 droit de ladite Cité de vers les
 parties d'Espaigne : laquelle
 Croix sans mouvoir, demoura
 l'espace de une heure, & au-
 cuns dient, que au commence-
 ment sur icelle Croix avoit u-
 ne semblance de ung Crucifix
 couronné d'une couronne d'azur
 son chef, laquelle couron-
 ne se mua en une fleur de lys :
 dont chacun fut moult émer-
 veillé. Et ceux de ladite Ville
 étoient fort espoentez de veoir
 telles merveilles. Et incontinent
 leur ensaigne de leurs Croix
 rouges qu'ils avoient sur leurs
 portes & tours ôterent. Plus de y
 mille hommes ont vû ladite*

» croix , & dient tous ceux qui
» l'ont vüe tant François , Espai-
» gnols , que Navarrois , que
» jamais n'avoient vû chose sem-
» blable. Fait en notre Ville de-
» vant Bayonne , signé de notre
» main & scellé du seel de nos
» armes le xx. jour d'Avril l'an
» mil cccc. & cinquante &
» ung. Ainsi signé , Bâtard d'Or-
» leans.

Il n'y a personne qui ignore
qu'en l'année 351. il parut de mê-
me en plein jour dans le Ciel sur la
Ville de Jerusalem une croix lu-
mineuse, qui subsista pendant plu-
sieurs heures , & dont l'éclat ef-
façoit la lumiere du soleil ; que
tout le peuple de cette grande

ÉPÎTRE. xiiij

Ville, & une infinité d'étrangers que la visite des saints lieux y attiroit de toutes les parties du monde, en furent éfrayez, & coururent à l'Eglise avec leurs femmes & leurs enfans pour y louer J. C. & confesser sa Divinité; enfin que ce miracle convertit un grand nombre de Payens & de Juifs. On en peut voir la description dans une Lettre que saint Cyrille Evêque de Jerusalem écrivit sur cela à l'Empereur Constantius. On trouve cette Lettre à la fin de ses Catecheses, par laquelle il tâche, à l'occasion de ce prodige, d'adoucir la ferocité de l'Empereur, & de

le ramener à la foi de la consubstantialité.

Mais peut-être me suis-je trop étendu sur cet article : ainsi je passe à une découverte intéressante , en ce qu'elle confirme une opinion que des monumens trouvez à la Chine ont déjà établie , sçavoir que l'Evangile a été prêché anciennement dans cet Empire , & que la Religion Chrétienne y étoit connue & pratiquée dans des siècles plus reculez qu'on ne le croit d'ordinaire. C'est le R. P. Castorano Religieux de saint François qui donne cette conoissance dans une Lettre qu'il écrit à la sacrée Congregation de la Propagande : elle

ÉPI TRE.

xv

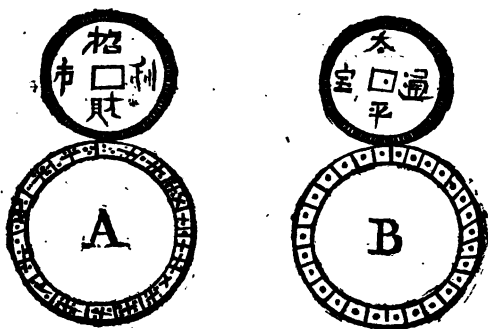
est datée du 8. de Septembre de l'année 1722. Voici ses paroles que j'ai fidelement traduites de l'Italien.

Au mois d'Avril de cette année, dit ce Pere, un Chrétien de cette Ville de Lin tching tcheou m'apporta une ancienne medaille qu'il venoit de trouver par hazard dans la place publique parmi un tas de vieilles ferrailles. Elle étoit toute rouillée. Quand il en eut ôté la rouille, & qu'il l'eut rendue parfaitement nette, on y decouvrit clairement d'un côté l'image du Sauveur, & de l'autre côté l'image de la tres-sainte Vierge. Ces Images étoient tout-à-fait semblables à celles qui se

trouvent sur les medailles qu'on frappe de nos jours , à la reserve qu'il n'y avoit autour ni caractere ni inscription. Ce qu'il y a de remarquable , & ce qui prouve que la medaille, dont il est question, n'est point venue d'Europe , mais qu'elle a été fabriquée à la Chine , c'est qu'au lieu que les medailles Europeennes sont percées en haut, & n'ont qu'un petit trou par où on peut les enfiler , celle dont je parle est attachée à un petit denier Chinois, avec laquelle elle a été ainsi unie par la même fonte , & le denier est percé au milieu à la maniere Chinoise. L'un & l'autre est représenté dans la figure suivante. La lettre A mar-

EPITRE. xvij

que l'endroit où est empreinte la
figure du Sauveur ; & la let-
tre B marque le revers où est pa-
reillement empreinte la figure de
la tres-sainte Vierge.



On lit sur le denier le nom de
l'Empereur qui regnoit lorsque
la medaille fut fabriquée, & les
caracteres Chinois marquent que
c'étoit Tai ping. J'ai consulté
sur cela les annales de l'Empire,

Et j'ai trouvé qu'il y a eu deux Empereurs de ce nom, l'un de la Dynastie Imperiale Van leang appelé King ti qui regna vers l'an de J. C. 536. L'autre de la famille Gu nommé Ti leang au tems du Triumvirat lequel arriva vers l'an de J. C. 266. en sorte qu'il doit y avoir 1186. ans, ou même 1456. ans que cette medaille a été fabriquée. Un autre Chrétien de cette Ville ayant considéré attentivement la même medaille, me dit que lorsqu'il étoit encore Gentil, il en avoit trouvé une toute semblable, mais qu'ignorant alors de quel usage elle pouvoit être, il l'avoit brisée.

J'infere de tout ceci , ajoûte le R. P. Castorano , en premier lieu que les veritez du Christianisme ont été annoncées dès ces tems là aux Chinois , & que le nombre des Chrétiens devoit être considerable , puisqu'on y fabriquoit des medailles. En second lieu que dans ces premiers siècles du Christianisme, les medailles & les saintes images étoient l'objet du culte & de la veneration des Fideles.

Après vous avoir fait part de cette découverte , mes RR. PR. sur laquelle vous ajouterez aux reflexions du R. P. Castorano , celles que vous jugerez à propos , je crois devoir vous ap-

*prendre les suites facheuses qu'a
eu la sentence des neuf grands
Tribunaux de la Chine, au su-
jet de la Requête présentée par
un Mandarin de guerre nommé
Tchin mao, dans laquelle il se
déchaînoit contre les Europeans
qui commercent dans l'Empire,
& contre l'exercice de notre sain-
te Religion. Vous avez vu cette
Requête que j'ai inserée toute en-
tiere dans le XIV. Recueil *.
En vous la rapportant je ne vous
ai rien laissé ignorer ni des mou-
vemens assez inutiles que les
Missionnaires de Pekin se don-
nerent pour en prevenir le mau-
vais effet, ni de la maniere dont*

EPITRE. xxj

elle fut reçue de l'Empereur.

La sentence fut publiée dans toutes les Provinces de la Chine. Comme l'Empereur en la confirmant avoit employé des termes obscurs & équivoques, les Vicerois peu affectionnez au Christianisme, n'ont pas manqué, comme on le craignoit, de s'attacher au mauvais sens, & sans avoir égard aux interprétations favorables données de vive voix par Sa Majesté, ils ont desolé la plûpart des Chrétientez. C'est ce que m'apprennent des Lettres, lesquelles bien que datées du mois de Decembre 1718. ne me sont tombées entre les mains que depuis quelques mois.

A peine la sentence des neuf grands Tribunaux eût elle été approuvée de l'Empereur, qu'elle fut aussi-tôt rendue publique dans toutes les Villes de l'Empire par des Kaochi ou Ordonnances particulieres de chaque Mandarin, qui furent affichées dans tous les lieux de leur district. La plupart de ces Kaochi proscrivent la Religion Chrétienne comme une secte fautive, seditieuse, qui inspire la revolte, in meou, & qui est contraire aux loix de l'Empire, pour quoi on y traite les Missionnaires d'imposteurs qui séduisent le peuple chen hoe.

Dans la Province de Pet.

EPITRE. xxiij

Cheli dont Pekin est la Capitale , un Cheou tao (c'est un des premiers Mandarins dont la juridiction s'étend sur plusieurs Villes du premier ordre) ordonne par son Edit qu'on rase les Eglises des Fideles , qu'on degrade les Lettrez qui font profession du Christianisme , & que ceux du peuple qui suivent la même Loi , soient châtiez de 35. coups de bambou.

Cet ordre a été executé dans deux Chrétientez du ressort de Pao tim fou. 28. Chrétiens furent d'abord arrêtez & chargez de fers. Comme ces pauvres gens ne subsistoient , & ne faisoient subsister leur famille que

du travail de leurs mains , un
Chrétien Bachelier s'offrit lui &
son fils de rester en prison à leur
place , & d'être leur caution en
s'obligeant de les représenter au
premier ordre du Mandarin. Un
Catechiste imita cet exemple he-
roïque de charité : « Je suis ra-
-vi , dit-il , d'avoir cette occa-
-sion de faire connoître au Man-
-darin , que je ne sers point d'au-
-tre maître que J. C. Ces gene-
reux captifs ont gardé la prison
pendant plus de huit mois.

Ces tristes nouvelles étant ve-
nuës à Peking dans le tems qu'on
venoit de nommer un nouveau
Gouverneur de Pao tim fou ,
nos Peres allerent le visiter , &
lui

lui firent quelques presens. Il rendit la visite & donna de bonnes paroles. Mais ce Mandarin ayant pris possession de son gouvernement, fut sans doute intimidé par le peril qu'il y avoit d'offenser le Viceroy, ou de déplaire au Cheou tao qui avoit ordonné par son Edit la destruction de nos Eglises. Il crut satisfaire à ses promesses en se contentant de moderer la rigueur du châtiment. Il commanda que l'Eglise des Chrétiens seroit fermée, que le Bachelier emprisonné racheteroit sa liberté par de l'argent, & qu'on flétriroit les Chrétiens en les souffletant publiquement dans le tribunal. C'est un des

châtimens dont on use à la Chine.

Mais le Cheou tao trouva cette sentence trop douce , il en porta une autre par laquelle il ordonna que l'Eglise des Chrétiens seroit détruite , que le Bachelier seroit déclaré dechu de son grade , & que les Chrétiens recevraient chacun trente-six coups de bastonnade. En vertu de cette sentence le Mandarin de la Ville où sont les Chrétiens , se transporta dans leur Eglise , & sans détruire ce saint lieu , il y plaça l'abomination de la desolation en le consacrant à l'Idole Houan yun tchang. Par tout on fait d'exactes recherches des Chrétiens afin de les traîner aux tribunaux , & de leur faire subir le

obâtiment auquel ils sont condamnés. On a même décrété prise de corps contre le Pere Magalhaens qui avoit la conduite de cette Chrétienté.

Les Peres qui sont à Pekin ayant été informés de ce qui se passoit, resolurent de recourir à la clemence de l'Empereur. Ils dresserent pour cela un Placet, mais il n'y eut aucun Mandarin qui voulut se charger de le presenter à Sa Majesté; & ils se trouverent ensuite dans certaines circonstances qui leur firent juger que leur Placet seroit mal reçu.

Deux Eglises gouvernées par le P. Contancin dans la même Province ont eu le même sort.

L'une est à Siven hoa fou Ville du premier ordre. Les Chrétiens y sont continuellement inquietez, & toujours à la veille d'être cittez par les Infideles aux tribunaux des Mandarins. L'autre est à Coupe keou. Cette Chrétienté est presque toute composée de soldats. Le Tson ping (c'est un grand Mandarin d'armes) après bien des menaces & des mauvais traitemens , a fait fermer l'Eglise , & a défendu aux Chrétiens de s'assembler & de prier en commun sous peine d'être châtiez & de perdre leur poste. Le R. P. Parennin a employé l'intercession de quelques Mandarins de la Cour qui sont ses

*amis , pour faire revoquer cet ordre du Tson ping ; mais ce Mandarin a répondu que comme il s'agissoit d'un ordre de l'Empereur publié par le Lipou * , il n'y pouvoit rien changer.*

Dans la Province de Xanfi on oblige les Chrétiens de renoncer à la Religion , ou de quitter leur patrie. Un Catechiste a reçu trente-cinq coups de bastonnade. Le P. Xavier Rosario Jesuite Chinois , qui a soin de cette Chrétienté , a été chassé de la Province par ordre du Viceroy , & contraint de venir à Pekin avec la douleur de voir son troupeau dépourvu de tout secours spiri-

* Un des grands Tribunaux de l'Empire.

tuel, & livré à la rage des Idolâtres.

Dans la Province de Nanking le P. Vanhamme & le P. Porquet ont reçu toute sorte d'affronts & d'insultes de la part des Chinois infidèles. Deux Catechistes du P. Porquet, ont été conduits en prison, & condamnés l'un à trente, & l'autre à trente cinq coups de bastonnade. La plupart des Chrétiens sont en fuite. Plusieurs Eglises de l'isle de Tsong ming qui est de la même Province, & dont le Pere Jacquemin prend soin depuis plusieurs années sont sur le point d'être abbattues : la résolution en est prise par le Man-

EPITRE. xxxj

darin, qui doit, dit-il, obeïr à la sentence portée par le Lipou.

On n'a rien appris de la Province de Xensî : on sçait que la sentence y a été publiée comme ailleurs, mais il y a apparence que l'affreux tremblement de terre qui a desolé cette Province, ainsi que vous l'avez vû dans le XIV. Recueil, a occupé toute l'attention des Mandarins.

On est de même assez tranquille dans la Province de Xiam-si. Neanmoins à l'occasion de cette sentence les Gentils ont brûlé une Eglise de Chrétiens dans le district de Cang tcheou fou, & ils se sont emparez du ter-

xxxij EPI TRE.

rain où étoit l'Eglise.

La persecution a été tres vive dans la Province du Houquam : on a banni le P. Noël de toute l'étendue du Gouvernement de Kim tcheou fou. Ce Pere qui en fut averti , se retira secrettement à Nganlo. Un des Mandarins s'est emparé de son Eglise, & y a établi sa demeure. Dans trois autres Villes du district de Nganlo , les Chrétiens ont été chargez de fers & emprisonnez. Il en est arrivé de même dans trois autres Villes du district de Tengan fou. Dans une autre Ville le Mandarin fit venir les Chrétiens à son Tribunal , & leur

EPITRE. xxxiiij

enleva leurs croix , leurs médailles , & leurs chapelets. A Y ling tcheou il y a eu ordre d'arrêter le Missionnaire aussi bien que ceux qui gardoient son Eglise , & même de vendre l'Eglise , s'ils refusoient de comparaître dans dix jours. La douleur dont le P. Noël a été saisi en voyant la désolation de son troupeau, lui a causé une maladie , qui le met hors d'état d'exercer ses fonctions.

La Chrétienté qui est sous la conduite des RR. PP. Franciscains dans le district de Tim tcheou fou de la Province de Fokien , a été tout-à-fait ruinée. Elle étoit composée de sol-

xxxiv E P I T R E.

dats , qui ont été destituez de tout emploi militaire , uniquement parce qu'ils étoient Chrétiens.

Quoique le Viceroi de Canton ait de l'affection pour les Européens , les Chrétiens de cette Province n'en ont pas été plus à l'abri de la persécution commune. Le Mandarin de Loui tcheou fou s'est emparé de l'Eglise du P. Emmanuel Tellet & il en a fait une école. Ce n'a été qu'après bien du tems , & à force de prieres & de sollicitations que le P. Pereyra a obtenu du Viceroi qu'elle fût restituée. Plusieurs autres Eglises , dont le détail seroit ennuyeux , ont été pa-

EPITRE. XXXV

villement usurpées par les Mandarins. Enfin presque par tout les nouveaux Fideles sont maltraitez ; l'ardeur des Catechumenes est refroidie , & les Infideles s'enhardissent de plus en plus à tourmenter les Chrétiens par d'injustes & de continuelles vexations.

Mais c'est sur tout dans le Royaume de Tonquin qui confine avec la Province de Canton , que la Religion a souffert des atteintes mortelles. Elle y est absolument proscrite, comme vous le verrez à la fin de la premiere Lettre de ce Recueil. Deux de nos Missionnaires , sçavoir le P. Mazari & le P. Bucherelli,

xxxvj EPITRE.

ont été arrêtez , enchaînez
& conduits à la Cour com-
me des criminels , sans qu'on
sçache encore de quelle maniere
ils y ont été traittez. Dès l'an-
née 1719. le P. Jean Damas-
cene de saint Louis Genois , &
le P. Thomas de l'Ascension Na-
politain , tous deux Religieux
Augustins déchaussez , ont été
cruellement massacrez par les
Idolâtres. La mort de ces deux
hommes Apostoliques avoit été
résoluë par un vœu de ces Bar-
bares fait à leur Idole. C'est au-
près du rivage de Sutan sur les
confins de la Chine qu'ils ont eu
le bonheur de répandre leur sang
pour J. C.

E P I T R E. xxxviij

Vous voyez, mes RR. PP.

que ceux qui, en se consacrant à la prédication de l'Evangile parmi les Infideles, s'attendent à beaucoup de Croix & de souffrances, ne se trompent pas, & qu'ils y trouvent abondamment de quoi remplir leurs desirs. C'est de quoi vous serez également persuadés par la lecture des autres Lettres qui composent ce Recueil. Mais en même tems vous serez bien consolés d'apprendre les progrès que le Christianisme continue de faire dans le Royaume de Carnate. Cette Chrétienté naissante vient d'être privée d'un Missionnaire dont elle ressentira longtems la perte. Le P. le Caron

y a fini sa course presque aussitôt qu'il l'avoit commencée : mais on ne peut qu'envier son bonheur , puisqu'il est mort victime de son zèle & de sa charité.

Il étoit à Ponguenour au-delà des montagnes , où il apprit qu'une famille entiere d'Idolâtres au nombre de huit personnes , qu'un mal contagieux avoit fait chasser de la Peuplade , étoit abandonnée en pleine campagne & destituée de tout secours. Ce Pere qui esperoit de gagner ces pauvres gens à J. C. ne balançoit pas d'aller au plutôt les assister dans ce besoin extrême. Il partit avec un Brame son Catechiste , celui-là même qui suivit il

y a quelques années le P. Bouchet en Europe : & il eut la consolation de les convertir presque tous à la foi , & de leur administrer le saint Baptême avant leur mort. Le Brame fut bien-tôt frappé de la même maladie , & mourut en peu de jours. Le P. LeCaron en fut pareillement atteint. On le transporta à Ponticheri , où il ne songea plus qu'à se disposer à la mort par la patience , & par l'exercice de toute sorte de vertus. J'ai été également attendri & édifié des sentimens d'une si belle ame , dit celui à qui il avoit confié le soin de sa conscience. Il n'étoit occupé que du desir de sa perfection ,

Et de la crainte d'avoir mis obstacle aux desseins du Seigneur, Et de s'être rendu par là indigne de son ministère. Il benissoit Dieu au fort de ses douleurs qui étoient vives Et continuelles. Il communia presque tous les jours pendant sa maladie. Enfin le mal augmentant, il reçut le saint Viatique Et l'Onction des mourans. Il me pria aussi-tôt après de reciter les prières ordonnées par l'Eglise pour la recommandation de l'ame. Quand je les eus achevées, je m'approchai de lui : je lui trouvai le visage serain, Et les yeux fixés vers le Ciel, comme un homme qui considere attentivement un objet

jet qui l'attache. Tous ceux qui étoient presens , en furent frappés comme moi. Je lui demandai ce qui attiroit ainsi son attention & ses regards : mais sans se distraire, il persévéra encore quelque tems dans la même situation , après quoi il ferma doucement les yeux, & expira dans une grande paix.

C'est par où je finirai cette Lettre qui n'est peut-être que trop longue. Je vous demande quelque part en vos saints Sacrifices , en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect,

MES REVERENDS PERES

Vôtre très-humble & très-obéissant serviteur J. B. DU HALDE,
de la Compagnie de JESUS.

XVI. Rec.



A P P R O B A T I O N.

J'A I lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, ce nouveau Recueil de *Lettres édifiantes & curieuses*. J'ai jugé que le Public en tireroit autant d'utilité qu'il en a tiré des précédens. Fait à Paris ce 13. Octobre 1723.

RAGUET.

P E R M I S S I O N

Du Reverend Pere Provincial.

JE souffigné Provincial de la Compagnie de J E S U S , en la Province de France , suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre Reverend Pere Général : Permets au Pere J. B. DU HALDE , de faire imprimer le *seizième Recueil des Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères , par quelques Missionnaires de la Compagnie de J E S U S ;* qui a été lû & approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie. En foi dequoi j'ai signé la Presente. Fait à Paris le 25. Octobre 1723.

P. B O D I N.

Fautes à corriger.

- P*Age 36 ligne dern. auriot , *lisez* auroit
P. 94. *l.* 8. cet Idole , *lis.* cette Idole.
P. 140. *l.* 15. demeuroit , *lis.* demeuroit.
P. 149. *l.* 4. la priere finit , *lis.* la priere finie.
P. 230. *l.* 14. grace je , *lis.* grace que je.
P. 297. *l.* 23. lui le Prince , *lis.* lui dit le Prince;
P. 383. *l.* 23. de plus , *lis.* de plus en plus.
P. 401. *l.* 21. ont morts , *lis.* sont morts.



LETTRES



LETTRE

DU

PÈRE JACQUES,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

A Monsieur l'Abbé RAPHAELIS.

A Canton le 1. Novembre 1722.



MONSIEUR,

La P. de N. S.

C'est un peu tard que je tiens
la parole que je vous ai donnée,
mais c'est aussi tôt qu'il m'a été

XVI. Rec.

A

possible de le faire. Mon voyage de France à la Chine, a duré près de seize mois. La fameuse Isle d'Orleans, ou Poulo-condor, a été la cause de ce long retardement.

• Je partis du Port-Louis le 7. Mars de l'année 1721. sur une Fregate de la Compagnie des Indes nommée la Danaë, commandée par M. le Chevalier de la Vicomté. Nous avions sur notre bord une compagnie de soldats, que l'on devoit débarquer à l'Isle d'Orleans, pour la joindre à une autre que l'on y avoit transportée l'année précédente. Nous avions aussi avec nous deux Ingénieurs du Roi, l'un desquels avoit le titre de Commandant de l'Isle.

Je n'eus pas plutôt perdu la terre de vue, qu'il me fallut payer le tribut à la mer. Les non-

veaux marins ne furent pas plus privilegiez que moi. C'est pitié de voir en ces sortes d'occasions une quantité de gens couchez çà & là sur des cordages, sur des canons, sur des coffres, sans force, sans consolation, sans soulagement; tandis que ceux qui sont faits à la mer, ne sont qu'en rire, parce qu'ils sçavent que ce mal n'est pas dangereux, & qu'il est sans remede.

Ce ne fut pas sans peine que nous nous tirâmes du Golfe de Gascogne: Nous n'avions que des vents legers qui nous faisoient peu avancer. Mais aussitôt que nous eûmes doublé le Cap Finistere, le vent se fortifia, & le 19. Mars nous reconnûmes l'isle de Porto-Santo, le lendemain celle de Madere. Nous eûmes ensuite des vents alisez qui nous conduisirent tranquille-

4 *Lettres de quelques*

ment à la ligne. Nous la passâmes le 12. Avril, à deux degrez Ouest de Longitude. Ce fut selon la coûtume un jour de fête pour l'équipage. Ceux qui n'ont pas encore passé la ligne, payent les frais de cette fête, ou tout aboutit à les bien mouïller. C'est ce qu'on appelle le grand Baptême. On peut se racheter en mettant de l'argent au bassin ; mais ceux qui n'en ont point ou qui refusent d'en donner, sont plongez dans un baquet plein d'eau, & ensuite inondez d'un bon nombre de sceaux d'eau.

Les mêmes vents alisez qui nous avoient conduits à la ligne; nous poussèrent droit à l'isle de la Trinité ; ensuite assez près des Côtes du Brasil ; où nous trouvâmes un vent propre à doubler le Cap de Bonne-Esperance. La mer étoit calme quand nous le

Missionnaires de la C. de J.

doublâmes : Mais à peine eûmes-nous sondé sur le banc des aiguilles , qu'un vent de Nord-ouest nous fit rouler & tanguer deux jours entiers d'une manière capable d'effrayer ceux qui ne sont pas accoutumés aux Voyages de mer. Il n'est pas trop agréable de se voir pour la première fois sur un fragile vaisseau tout à coup élevé sur la cime d'une haute montagne , & dans un moment précipité au fond d'un abîme ; de sentir les affreuses secousses que les flots donnent au Navire , de sorte que si l'on ne prend ses précautions , on est renversé & jetté d'un bord à l'autre ; de voir le vaisseau presque entièrement couché au milieu des vagues , les canons plongez dans la mer , & l'eau entrer de toutes parts par les plus hauts sabords. Mais enfin la tempête ne

du repas toujours , le calme l'a succédé, & l'on raconte avec plaisir les allarmes passées.

Il y avoit déjà trois mois que nous ne voyions que le ciel & l'eau : il nous falloit encore trois semaines pour nous rendre à l'isle de Bourbon, où nous devions relâcher. Le scorbut s'étoit mis depuis long-tems parmi nos soldats , & plusieurs en étoient morts. Il gagna bien tôt tout l'équipage : il se trouvoit peu de matelots qui n'en fussent atteints , & plus de soixante de nos gens étoient alitez. J'eus là une petite occasion de faire les fonctions de Missionnaire. Pour surcroît de misere , les vents nous jetterent jusqu'au 40. degré de Latitude Sud , & en arrivant à l'isle de Bourbon nous étions sur le point de voir expirer la moitié de notre monde :

Missionnaires de la C. de J. 7
nous avions déjà jetté à la mer
dix sept corps morts,

On trouve dans cette Isle
toute sorte de bons rafraichisse-
mens : l'air sur tout y est excel-
lent. Dans l'espace de douze
jours tous nos malades furent
sur pied , & en état de faire le
service. L'Isle appartient en sou-
veraineté à la Compagnie Fran-
çoise des Indes , qui y tient un
Etat major pour la gouverner.
Elle fut d'abord habitée par
quelques François fugitifs de l'Is-
le Dauphine qui en est assez pro-
che : elle s'est peuplée peu à peu ,
sur-tout par l'amnistie qu'on a
donnée de tems en tems aux Py-
rates de ces mers. Il peut y avoir
à présent quatre mille person-
nes , qui y ont de belles habita-
tions , & beaucoup de Negres
pour les cultiver. Ils vivent très
commodément & dans une

8 *Lettres de quelques*

grande union, qui y est entrete-
nuë par l'attention & les soins de
M. de Beauvollier Gouverneur
de l'Isle.

Les principaux Bourgs ou Ha-
bitations sont saint Denis, saint
Paul, & sainte Suzane. Je vous
envoie une Carte où j'ai tracé
le plan des deux premiers avec
toute l'exaëtitude dont je suis ca-
pable. Il n'y a ni port, ni forti-
fications: ainsi on n'y est pas à l'a-
bri des coups de vent, ni des E-
cumeurs de mer. Peu de mois
avant notre arrivée, des For-
bans avoient enlevé dans la rade
de saint Denis un gros Vaisseau
Portugais démâté, & un Osten-
dois dans celle de saint Paul.

L'Isle de Bourbon a environ
50. lieues de tour: elle est cou-
verte en plusieurs endroits de
hautes montagnes. On en voit
une qui vomit des flammes, &

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

Vue du Bour.



Vue du Bour.

Missionnaires de la C. de J. 9

qui remplit les environs de matière bitumineuse. Nous en aperçûmes le feu durant la nuit de plus de 25. lieues. Il y a de belles & vastes Forêts, où se trouvent quantité d'arbres très-propres à la construction des Vaisseaux. Elle est remplie de bétail, de volailles, & de gibier. Elle est fertile en ris & en sucre, & en grand nombre d'excellens arbres fruitiers. On y a planté quelques vignes qui donnent de fort bon vin.

Le meilleur de tous les animaux qu'on y trouve, soit pour le goût, soit pour la santé, c'est la Tortue de terre; & le plus agréable de tous les fruits, c'est l'Ananas. La Tortue est de la même figure que celles qu'on voit en France; mais elle est bien différente pour la grandeur. On assure qu'elle vit

10 *Lettres de quelques*

un temps prodigieux , qu'il lui faut plusieurs siècles pour parvenir à la grosseur naturelle , & qu'elle peut passer plus de six mois sans manger. On en a gardé dans l'Isle de petites qui au bout de 20. ans n'avoient grossi que de quelques pouces. Nous en avons conservé dans notre Vaifseau quelques-unes des grosses , qui ont vécu trois à quatre mois sans prendre aucune nourriture.

Pour ce qui est de l'Ananas , c'est un fruit qui est assez connu en France. Je vous dirai seulement , qu'il est d'une figure oblongue , & de la grosseur d'un melon , qu'il est couvert de feuilles courtes , disposées à peu près de même que les divisions d'une pomme de pin , & qu'il est couronné d'un bouquet de feuilles plus longues. Il vient sur une

Missionnaires de la C. de J. ri
plante assez semblable à celle de
l'artichaux : il a le goût de plu-
sieurs fruits, mais il me paroît
que celui du Coin domine.

J'ai vû dans cette Isle beau-
coup d'arbres & de plantes cu-
rieuses. L'Arbrisseau qui porte le
Café, le Tamarinier, le Coco-
nier, l'Arbre d'où découle le
Benjoin, le Cotonier, l'Aloës,
l'Ebennier. L'Ebenne noire n'est
pas la plus estimée : la jaune est
beaucoup plus belle. Le Café
sauvage y est tres-commun ; &
bien que sauvage, il ne laisse pas
d'être bon. On en a fait venir de
Moka ; un seul a subsisté, & a
fourni de quoi en planter grand
nombre d'autres qui donnent au-
jourd'hui de grandes esperances.

J'oubliois de vous parler de la
Chauve-souris de l'isle de Bour-
bon : on pourroit l'appeller le
Renard volant. Elle ressemble

en effet beaucoup à cet animal ; elle en a la grosseur , le poil , la tête , les oreilles , les dents. La femelle a deux mammelles , & sous chaque aîle un sac pour transporter ses petits. Je mesurai la longueur des aîles d'un de ces oiseaux , & je trouvai qu'elles avoient plus de quatre pieds d'un bout à l'autre. La chair , dit-on , en est très bonne à manger , & l'on va ici à la chasse de la Chauve-souris , avec le même empressement qu'on va ailleurs à la chasse de la Perdrix.

Après avoir relâché tant à saint Paul , qu'à saint Denis ; & y avoir demeuré 15. jours , nous reprîmes le 10. Juillet notre route pour la Chine ; & vers la mi-Août nous entrâmes dans le Détroit de la Sonde. Nous le passâmes très heureusement , & en

Missionnaires de la C. de J. 13
peu de tems, de même que celui
de Banca qui est le plus dange-
reux. Je n'ai point vu de terre
plus agréable que les côtes de
Java & de Sumatra; des plaines
couvertes d'Orangers, de Co-
cotiers, & d'autres arbres frui-
tiers, avec quantité de ruis-
seaux qui les arrosent; des col-
lines ornées de charmans boc-
cages; des Forêts toujours ver-
doyantes; des Villages & des
Habitations, où brillent toutes
les beautés champêtres: tout y
représente un des plus beaux cli-
mats du monde.

Une barque de Javanois vint
à nous sur notre passage: ils sou-
haittoient fort qu'on leur don-
nât des haches, des couteaux,
& d'autres instrumens d'Europe.
Ils ne sont ni noirs ni blancs;
mais d'un rouge pourpré. Ils
sont doux, familiers, & caref-

4 *Lettres de quelques*

sans. Ils vouloient nous engager à nous arrêter , nous faisant entendre par des signes, que dans leur Village qui n'étoit pas loin , nous trouverions toute sorte de provisions. Mais nous n'avions alors besoin de rien , & le vent étoit favorable : Il s'agissoit de gagner au plutôt l'isle d'Orleans, pour y débarquer les troupes qui étoient sur notre bord. Nous la découvrîmes le sept de Septembre; & le lendemain nous motuillâmes à la vûe du Havre, que l'on ne connoissoit que par la relation , & par le plan imparfait de Dampierre, qui se trouvent dans son Voyage du tour du monde.

Nous nous flattions que les Insulaires , & sur-tout les François qu'on avoit déjà transportez dans l'Isle, à la vûe d'un Vaisseau à l'ancre avec pavillon blanc , se

Missionnaires de la C. de J. 15
hâteroient de venir nous voir, &
de nous apporter les provisions
dont nous commençons à man-
quer. Personne ne parut. On
attendit quelques jours pour
leur donner le temps de nous re-
connoître : ce fut inutilement.
Enfin l'on envoya dans le canot
un Officier pour s'informer de
l'état des choses. Il rapporta
qu'après avoir parcouru tous les
environs du Port, il n'avoit vu
personne, & qu'il n'avoit décou-
vert que les restes de quelques
mauvaises Cases, dans l'une des-
quelles il avoit trouvé des cen-
dres chaudes, des bales de mous-
quet, & des morceaux d'habits
de soldats Européans, qui ne pou-
voient être que de François. Le
malheur qui arriva aux Anglois
dans cette Île il y a 20. ans, nous
vint d'abord à l'esprit, & plu-
sieurs crurent que nos gens a-

16 *Lettres de quelques*
voient eu le même sort.

A de si tristes nouvelles on ouvrit le paquet secret de la Compagnie ; on y trouva l'Ordre de relever un vaisseau , que l'on disoit être dans le Port de Poulo-condor , d'y demeurer jusqu'à l'arrivée d'un autre navire qui devoit y venir l'année suivante, & d'augmenter, autant qu'il seroit possible, l'établissement que l'on prétendoit être déjà commencé dans l'Isle. On exécuta cet ordre autant qu'on le pouvoit faire. Ce ne fut pas sans chagrin , qu'après avoir fait plus de six mille lieues pour me rendre à la Chine, dont je n'étois éloigné que de 300. lieues , je me vis obligé de m'arrêter une année entière dans une terre qui me paroissoit, & qui est en effet un très-mauvais séjour.

Les vents nousétoient con -

Missionnaires de la C. de J. 14
traînes pour atterrir, & ce ne fut
qu'après 17. jours d'efforts inuti-
les que nous entrâmes dans le
Havre. En y entrant nous ap-
perçûmes une Pyrogue qui ve-
noit à nous. (La Pyrogue est un
petit bateau de ces contrées
fait d'une seule piece d'arbre.)
Il y avoit des Pêcheurs qui de
fort loin nous firent de grandes
civilités à leur manière, & qui
étant montés sur notre bord,
nous apprirent le mieux qu'ils
purent, que de l'autre côté de
l'Isle il y avoit des habitans ;
qu'un grand vaisseau, dont ils
nommoient les principaux Offi-
ciers, avoit hyverné dans l'en-
droit où nous étions, & qu'au
changement de Mousson il avoit
fait voile pour la Chine.

A ce récit nous reconnûmes le
Vaisseau françois. On caressa ces
bonnes gens, on les fit boire &c

20 *Lettres de quelques*
né des Lettres écrites en Latin &
en Portugais pour les Mission-
naires de la Cochinchine , que
nous priions de s'entremettre en
notre faveur , dans la nécessité
où nous nous trouvions. Les
Lettres furent envoyées assez
loin , & pour lors nous n'en eû-
mes point de réponse.

Les alimens frais rétablirent
bien-tôt l'Equipage , & dans le
mois de Janvier nous eûmes le
plaisir de voir arriver de la Chi-
ne trois vaisseaux françois , qui
avoient ordre du Directeur de
la Compagnie de venir nous re-
connoître en retournant en
France. Ils nous remirent des fa-
rines , des bœufs , & de la bier-
re. Ainsi nous n'étions plus à
plaindre dans notre exil.

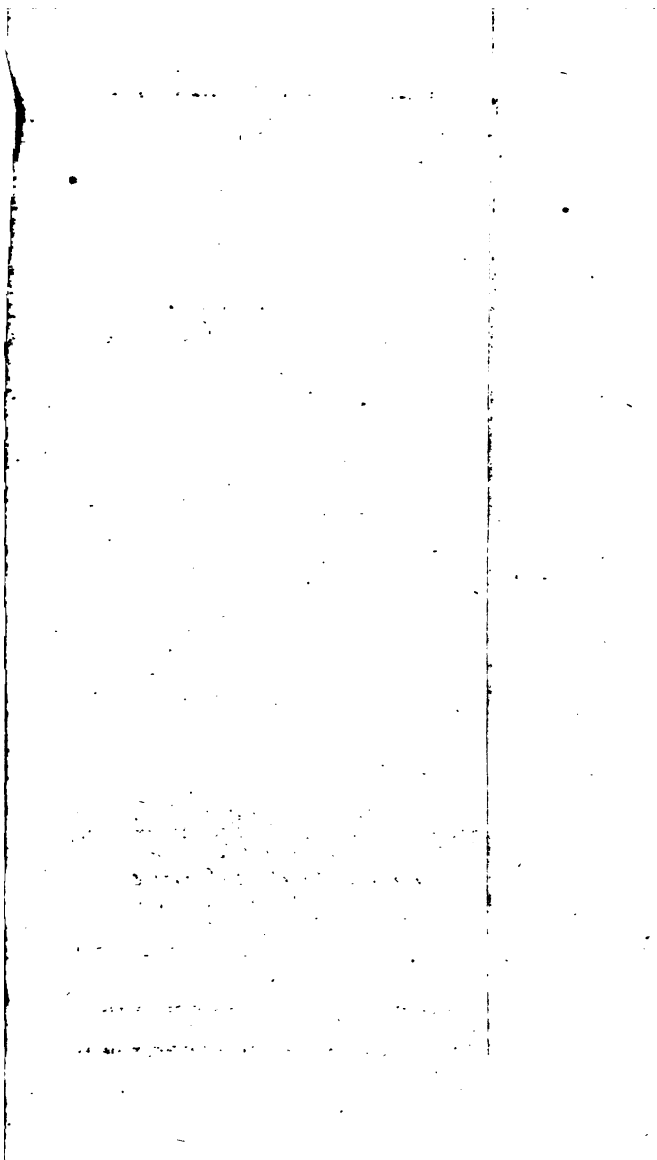
Pour surcroît de biens il entra
dans notre Port au mois de
Mars un autre Vaisseau de la

Missionnaires de la C. de J. 27

Compagnie qui de la Chine alloit traiter à Siam ; & dans le même tems il nous vint une quatrième barque de Camboge remplie de provisions. Les soins des Missionnaires d'une part , & de l'autre les soupçons du Mandarin qui commande sur les côtes voisines , nous procurerent ce nouveau secours. Les Insulaires de Poulo-condor avoient publié dans la Terre ferme , que des Etrangers avoient fait une Habitation dans leur Isle ; qu'ils paroissent vouloir s'y établir ; & qu'ils avoient même des femmes avec eux. Il y avoit en effet trois de nos soldats mariez. Ce rapport détermina le Mandarin à envoyer un de ses gens pour tout observer , & lui en rendre compte ; & à la priere des Missionnaires il lui permit sous-main

de charger une barque pour notre soulagement. Nous avons scû cette particularité & beaucoup d'autres choses qui concernent ces Contrées , d'un Malais Portugais d'origine , que les Missionnaires chargerent d'une réponse à nos Lettres ; & qu'ils envoyèrent sur la même barque , soit pour servir d'interprète , soit pour faire quelques provisions de vin , de remèdes , d'instrumens de Chirurgie , &c. qu'ils croyoient trouver dans notre Vaisseau. Avec ce secours nous avons attendu assez tranquillement le changement de la Mousson, pour reprendre le chemin de la Chine. Mais je croi, Monsieur, que vous ferez bien aise de savoir ce que j'ai vû , ou ce que j'ai appris de cette partie de l'Asie.

Poule Condor , dont je vous envoie le plan , est un petit Ar-





A. le Port.

B. le Camp des François.

C. Ruines d'un Fort bâti
par les Anglois.

Missionnaires de la C. de F. 23

chipel à 15. ou 20. lieues au Sud du Royaume de Camboge. Il est formé de 8. ou 10. tant Isles que Rochers: la plus grande de ces Isles n'a pas plus de quatre lieues en longueur. C'est la seule qui soit habitée: encore n'y a-t'il qu'un village dans presque l'unique plaine qu'on y trouve. Les maisons des Insulaires ne sont qu'un assemblage assez informe de bambous, couvert d'une herbe fort longue, qu'ils coupent sur le bord de leurs ruisseaux. Il n'y a dans ces cabanes ni porte ni fenêtre. Pour y entrer, & pour y avoir du jour, ils laissent un des côtes de la cabane tout ouvert, & ils font débiter le toit de ce côté-là: ils s'élevent de terre de quelques pieds; par là ils évitent l'humidité, & ont où loger leurs animaux domestiques pendant la

nuît. La mauvaise odeur ne les inquiète point. Le plancher de distance en distance est rehaussé de quatre ou cinq pouces : ils reçoivent les étrangers dans le fond sur des nattes : leur réception est douce & affable ; & ils ne manquent pas de leur présenter de l'arecque , du betel , & une pipe. Ils sont fort bazanez , presque entièrement nus , excepté dans les cérémonies , où ils s'habillent , & quelques-uns même assez proprement. Les dents les plus noires sont chez eux les plus belles ; aussi n'oublient-ils rien pour se les noircir. Ils laissent croître leurs cheveux , qui leur viennent communément fort longs. J'en ai vu à qui ils descendoient plus bas que les genoux.

Comme les Insulaires de Poulo-condor ne sont la plupart que
des

des Refugiez de la terre ferme , où il y a des Missionnaires , plusieurs me parurent avoir été instruits des Mysteres de notre sainte Religion. J'en ai trouvé souvent qui me voyant un habit d'Ecclesiastique , (car les Missionnaires ne sont pas obligez d'en changer à la Cochinchine) venoient à moi avec confiance , faisoient le signe de la croix , & récitoient les prieres chrétiennes, où je ne comprenois que les noms propres de *Jesus*, *Maria*, *Pontio Pilato*, & le mot final , *Amen*. Je tâchois de me faire entendre par signes autant que je le pouvois : j'élevois les mains au Ciel , je me prosternois ensuite pour leur marquer qu'ils devoient adorer le Créateur & le souverain Maître du Ciel & de la Terre ; j'étendois les bras en forme de croix , pour

26 *Lettres de quelques*

rappeller dans leur souvenir la mort de l'adorable Redempteur; je me frappois la poitrine, pour leur faire connoître qu'ils devoient détester leurs péchez. J'aurois bien souhaité en pouvoir faire davantage: mais la langue est difficile, & il n'est pas possible sans le secours d'un Interprète, d'apprendre les termes qui signifient les choses intérieures, lesquelles ne peuvent s'expliquer par des signes sensibles & extérieurs.

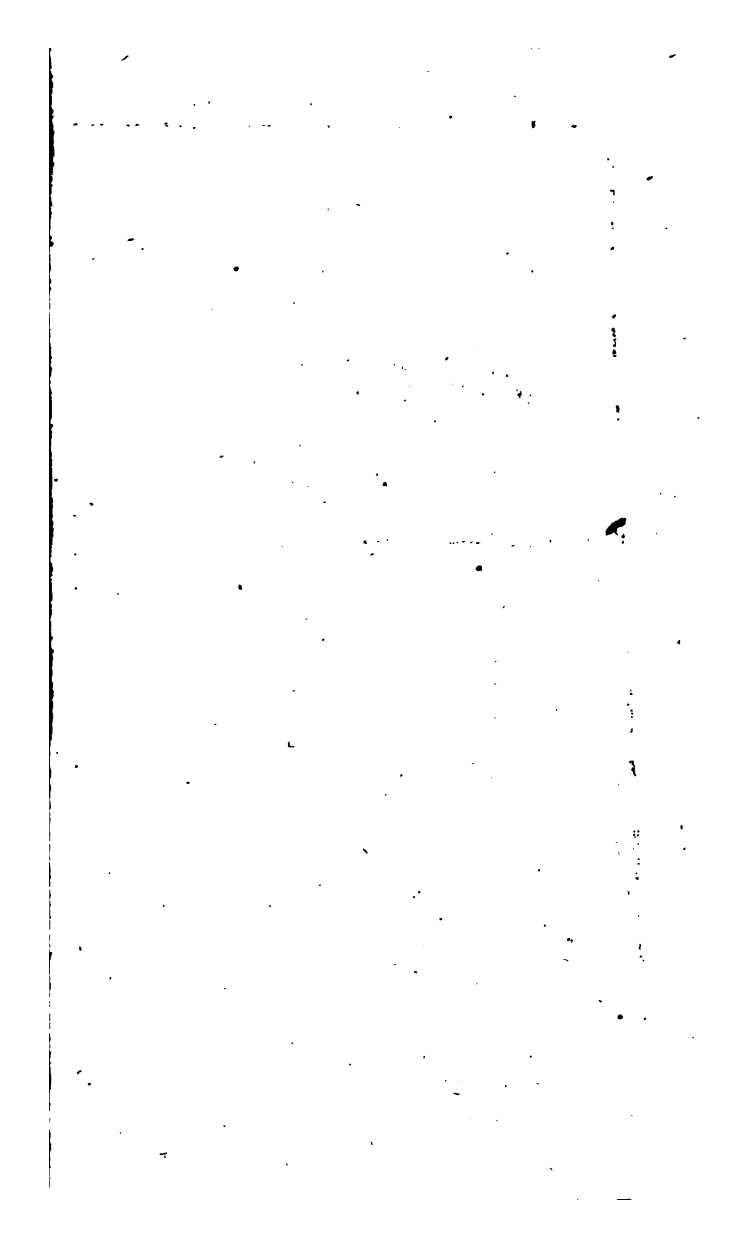
Il ne croît dans l'Isle que très-peu de ris, des patates, & quelques ananas assez bons. Les montagnes sont presque partout couvertes de beaux arbres propres à toute sorte d'ouvrages: & même à mâter des Vaisseaux. Il y en a un fort commun d'où découle une resine que les habitans employent à faire leurs flambeaux. Pour ramasser cette

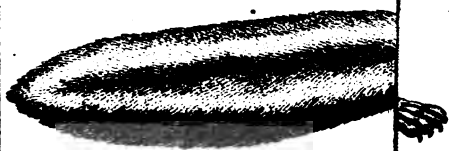
resine , & même pour la faire découler , ils creusent le tronc de l'arbre , & y font une large & profonde ouverture , dont le bas représente une espee de recipient. En certaine saison de l'année ils allument du feu dans cette concavité : la chaleur détermine la liqueur à couler & à remplir le recipient. De cette resine ils enduisent des coupeaux de bois fort minces , & ils les enveloppent dans de longues feuilles d'arbre. Quand le tout est sec , ces coupeaux enduits de resine éclairent parfaitement une chambre , mais aussi ils la remplissent bientôt de fumée.

Rien de plus commun à Poulo-condor que la noix d'arecque , & la feuille de betel. Les Insulaires en portent toujours dans de petits paquets qu'ils mâchent continuellement. On n'y

a trouvé aucune sorte de gibier à la reserve des poules sauvages, & des ramiers ; mais on y voit beaucoup de serpens & de lézards d'une grandeur monstrueuse. On a tué un serpent long de 22. pieds, & plusieurs lézards, que quelques-uns appellent *Govenos*, qui avoient sept à huit pieds de longueur.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette Isle, c'est le lézard & l'écureuil volans, que j'ai dessinez pour vous en donner une idée plus nette. Le lézard volant est petit, & n'a pas plus de 7. à 8. pouces : l'écureuil est de la grandeur de ceux qu'on voit en France. L'un & l'autre ont des aîles fort courtes, qui leur prennent le long du dos, depuis les épaules de devant jusqu'à celles de derriere : l'écureuil les a couvertes d'un poil fort ras & fort





Trouve'

fin : celles du lézard ne sont qu'une pellicule toute unie : on les voit voler d'arbre en arbre à la distance de 20. à 30. pas. Peuvent-ils voler plus loin ? C'est ce que je ne puis vous dire. Le lézard a encore de particulier au dessous de la tête une bourse assez longue & pointuë par le bas, qui s'enfle de tems en tems, sur tout lorsqu'il vole.

L'Isle de Poulo-condor est soumise au Roi de Camboge. Les Anglois l'avoient achetée dans le siècle précédent, & avoient bâti un fort à la tête du village : mais comme ils étoient en petit nombre, & obligés de se servir de soldats Malais, ils furent tous égorgés il y a environ 10. ans & leur fort fut démoli : on en voit encore aujourd'hui les ruines. Depuis ce tems-là l'Isle est rentrée sous la

domination des Cambogiens. Cette Nation avec le Royaume de Tsiompa est tributaire du Roi de la Cochinchine, qui l'est lui-même, aussi bien que les Rois de Tonquin & de Siam, de l'Empereur de la Chine. Actuellement les Ambassadeurs de Siam font à Pekin pour payer le tribut.

Les Royaumes de la Cochinchine, de Tsiompa, & de Camboge sont tres-peu policez. Ces Nations n'ont presque aucun commerce avec leurs voisins, & ont tres-peu d'ordre & d'union entr'elles. Les Grands comme autant de petits Tyrans pillent les peuples à toute main : Les Rois exercent encore une tyrannie plus cruelle sur les Grands pour leur faire rendre gorge. Nous avons été témoins de cette dureté. Le Mandarin

Missionnaires de la C. de 7. 31
de qui dépend Poulo-condor ,
ayant appris que les Etrangers a-
voient repandu quelque argent
dans l'Isle , y a envoyé à diverses
fois des collecteurs cruels , qui a
force de tortures se faisoient ap-
porter tout ce que ces malheu-
reux Insulaires avoient gagné à
la sueur de leur front. Quel-
ques-uns , pour se dérober à
leur poursuite, se sauvoient dans
les montagnes , ou se cacheoient
dans les forêts : on en faisoit
des perquisitions exactes , & ils
n'en étoient pas quittes pour li-
vrer leur argent. C'est un mal-
heur pour ceux qui navigent ,
d'être dans la nécessité d'abor-
der à ces côtes : le vaisseau Fran-
çois qui fut obligé d'y relâcher
en 1721. en est un exemple.

Les Officiers qui descendirent
à terre pour y acheter des vi-
vres , furent d'abord assez bien

reçus : on tâcha même par des invitations & des amitez feintes d'engager le Capitaine à sortir de son bord : leur vûë étoit d'avoir une plus grosse rançon : les habitants du pays en vinrent jusqu'à former le dessein d'enlever le vaisseau : ils envoyèrent plusieurs fois l'examiner , mais ne se trouvant pas assez forts , ils se vangerent sur ceux qu'ils tenoient à terre , ils les lierent , ils les maltraiterent , il y en eut qui leverent la hache sur eux , & ce ne fut qu'aux instantes prieres des Missionnaires qui furent avertis de ce barbare procédé , qu'ils leur laisserent la vie sauve. Mais on fut obligé de payer une somme considerable pour les racheter. Les Villes de ces Barbares ne sont qu'un amas sans ordre de misérables Cases de bois : Le Palais même du Roi de la Co-

chinchine n'a presque rien qui le distingue des Cabanes des particuliers.

Les Mœurs & les Coûtumes de ces Peuples approchent en certaines choses des coûtumes Indiennes , & en beaucoup d'autres de celles des Chinois. Ils croient la métempsychose comme les Indiens ; ce qui ne les empêche pas de manger toute sorte d'animaux. Ils sont pleins de vénération pour le Cheval , & pour l'Eléphant , & ils en ont des peintures dans leurs maisons. La plus belle récompense , selon eux , que puisse avoir un grand homme après sa mort , c'est que son ame passe dans le corps d'une de ces bêtes. Ils regardent Confucius comme le premier Docteur de l'Univers : Ils rendent de grands honneurs à leurs Ancêtres morts,

& à ceux de leur Nation qui se font distinguez durant leur vie. Ils ont pour cela chez eux & hors de chez eux plusieurs petits Oratoires où ils brûlent des pastilles.

Mais le lieu le plus sacré parmi eux , est une place publique , au milieu de laquelle est élevée une longue poutre , qui a vers le haut un traversier tant soit peu incliné : apparemment qu'ils y arborent un pavillon. Ils l'appellent *Touuo*. Autour sont placez plusieurs Oratoires : c'est là qu'ils vont faire leurs profondes inclinations ; qu'ils brûlent quantité de petites chandelles , qu'ils offrent du ris , qu'ils immolent des victimes & sur-tout des chevres. Aux Fêtes publiques fait un grand repas , où l'on ne manque pas de s'enivrer de raque : (c'est une eau de vie faite de ris.) Viennent ensuite les danses,

Missionnaires de la C. de J. 35
la comédie, souvent les querelles & les coups.

J'eus à Poulo-condor la curiosité d'aller chez le Bonze que je rencontrai par hazard, & qui me conduisit fort civilement dans sa maison. Il y a pratiqué un petit Temple, & dans le fond du Temple un autel. Sur cet autel sont rangées trois petites Statuës. Celle du milieu qui représente un vieillard est assise, & a sur sa tête une espee de tiare. L'une des deux autres est pareillement assise, & représente une personne plus jeune: la troisième est si informe qu'on n'y peut rien connoître. Les noms de ces trois figures sont *Mat-loi*, *Bot-loi*, *Con-loi*, c'est-à-dire, le tour du Ciel, le Roi du Ciel, le fils du Ciel. Le Bonze me fit sur cela un grand discours. Sa femme, (car ce Bonze-cy est ma-

rié) voulut aussi se mêler de prêcher : mais je ne compris rien à ce qu'ils me dirent l'un & l'autre. .

A la vûë des trois Statuës , dont l'une est l'image d'un vieillard couronné , je me rappelai ce qu'on rapporte des Brachmanes Indiens , qu'ils ont quelques idées confuses de la Trinité & de l'Incarnation , & je m'imaginai que ce Bonze auroit peut-être les mêmes idées. Je lui presentai trois doigts bien distinguez , je les réunis ensuite pour marquer l'uniré. Il fit comme moi , paroissant comprendre ce que je lui representois. J'étendis les bras en forme de croix , en faisant de la tête quelques signes d'un homme qui souffre & qui meurt. Il fit aussi de même. Ce que je conclus de-là , c'est qu'il auroit bien pû avoir quelque

Missionnaires de la C. de J. 37
connoissance de nos Myfteres à la
Terre ferme où il y a des Mis-
sionnaires. En sortant de chez
lui, & envisageant le soleil, il
me parut avoir de la vénéra-
tion pour cet objet : je sçai d'ail-
leurs que ces peuples reverent
la Lune, la Terre, des Esprits,
qui, selon qu'ils se l'imaginent,
president au Feu, à l'Air, aux
Campagnes, aux Mers, aux
Rivieres; & qu'ils ont plusieurs
sortes d'Idoles qui leur sont ve-
nuës des Indes & de la Chine.

C'est-là tout ce que j'ai pu ap-
prendre de la Religion & des
Mœurs de ces Nations, où les
Missionnaires ont pénétré de-
puis assez long-tems. Il y en a
actuellement vingt qui ont à
leur tête un Evêque avec son
Coadjuteur : trois sont Eccle-
siastiques François, deux sont
du Pays même, trois Francis-

cains, & les autres Jesuites. Le Roi de la Cochinchine a pris à sa Cour deux Jesuites, dont l'un est Mathématicien, & l'autre se mêle de Médecine. Quelques-uns de ces Missionnaires sont dans le Royaume de Tsiompa, & le reste dans celui de la Cochinchine. Il n'y en a point maintenant à Camboge : on attend des circonstances plus favorables pour y rentrer. Il y a quatre ans qu'il s'y éleva une espèce de persécution durant laquelle un Prêtre Japonois fut massacré, & les Chrétientez dispersées. Le Roi approuva cet attentat, & en récompensa les Auteurs. Un autre Missionnaire y est mort depuis quelque tems de misère, sans pouvoir rendre aucun service. Il n'y a que Dieu qui puisse changer les esprits & les cœurs, & dissiper les ténè.

Missionnaires de la C. de F. 39
bres qui empêchent ces peuples
d'ouvrir les yeux à la lumière
de l'Evangile.

Enfin après un ennuyeux séjour de neuf mois entiers dans le havre de Poulo-condor, nous levâmes l'ancre le premier de Juin 1722. & nous fîmes voile vers la Chine. Cette traversée n'est guères que de 300. lieues. On la fait communément en huit ou dix jours; nous y demeurâmes près d'un mois. Les Côtes de la partie méridionale de la Chine sont bordées d'une infinité de petites Isles, au milieu desquelles il n'est pas aisé de découvrir l'entrée de la rivière de Canton. Ce fut l'embaras où nous nous trouvâmes. Un Pêcheur à qui l'on fit voir des piastres nous en tira, & nous conduisit fort adroitement à travers ces Rochers à l'île de

Lentin , où nous mouillâmes en attendant un Pilote Chinois pour nous mener dans le Port.

Le Pilote arriva , & à peine nous eut-il fait avancer quelques lieues , qu'il nous fit échouer sur un banc de sable. Nous ne nous entirâmes qu'après avoir allégé le vaisseau , en jettant à la mer une grande quantité de bois , & en faisant couler l'eau dont nous avions fait provision , pour ne pas être obligé de boire celle de la rivière qui n'est pas bonne.

Enfin le 26. de Juin , près de 16. mois depuis notre départ de France , nous arrivâmes à *Van-pou* qui est le Port de Canton. On oublie aisément les fatigues passées , on s'en souvient même avec joye quand on trouve des freres pleins de charité & de tendresse , qui tous s'empres- sent à délasser un Voyageur.

Tel est l'état où je me trouve aujourd'hui dans notre Mission Françoisé établie à Canton par les libéralitez du feu Roi Loüis le Grand, dont la piété, le zele & les bienfaits se font ressentir jusqu'à ces extrémitéz le plus reculées de l'Univers.

Il me reste, Monsieur, à vous dire quelque chose de ce que j'ai vû à la Chine depuis le peu de tems que j'y suis arrivé. Rien ne surpasse pour la fertilité & l'agrément le plat pays de cette Province : ce sont des plaines charmantes plantées de ris & d'arbres fruitiers, ou de belles prairies terminées par de petites collines bien boisées. Toutes ces Campagnes sont arrosées par plusieurs bras de la rivière & par quantité de canaux, & sont remplies de Villes & de Villages où le Peuple fourmil-

le de toutes parts. Mais aussi rien de plus stérile que les montagnes, qui par-là sont absolument désertes.

Je n'ai vû Macao que de loin, ainsi je n'en puis rien dire. Canton où je suis depuis quatre mois, est une grande ville, ou plutôt c'est un composé de trois Villes séparées par de hautes & belles murailles; mais tellement jointes, que la même porte sert pour sortir de l'une & pour entrer dans l'autre. Le tout forme une figure à peu près quarrée: le circuit ne me paroît pas céder de beaucoup à celui de Paris. Ceux qui sont éloignez du centre, marchent quelquefois une heure entiere en chaise pour faire une visite. Il n'y a cependant ni vuides, ni jardins fort spacieux. Les ruës sont longues, droites, & serrées, à la reser-

ve de quelques-unes plus larges ,
où l'on trouve de distance en
distance des arcs de triomphe
assez beaux. Les maisons ne sont
que des rez de chaussée pres-
que toutes bâties de terre , a-
vec des accompagnemens de
briques , & couvertes de tuile.
Dans les rues tout est bouti-
que où regne une grande pro-
preté. Il y a quelques Temples
d'Idoles environnez de cellules
de Bonzes qui ont quelque cho-
se de singulier & de magnifi-
que. La salle de Confucius ,
aussi bien que l'Academie où les
Lettrez s'assemblent pour faire
leur composition , sont des mor-
ceaux curieux. Les *ya men* , ou
Palais des Mandarins , ont aus-
si leur beauté & leur grandeur ,
avec différence néanmoins de ce
qu'en ce genre on appelle beau
& grand en Europe. La riviere

44 *Lettres de quelques*

est chargée le long des deux rivages d'une quantité prodigieuse de barques à rangs multipliez , qui sont les seules habitations d'un peuple infini , & qui font une ville flottante tres-considerable. De maniere qu'à compter tout ce qui compose Canton , on prétend qu'il y a au moins un million d'ames. Ce qui me rend la chose croyable , c'est l'étendue de la Ville & la grande multitude qui remplit sans cesse les ruës où il ne paroît aucune femme.

Mais dans tout ce grand peuple combien de Chrétiens ! hélas ! tres-peu. Il y a cependant à Canton plusieurs Eglises , & des Missionnaires fervens. Mais le fracas continuel d'un grand commerce qui s'y fait , attire toute l'attention des Chinois , qui sont pauvres la plupart , &

qui ne vivent que d'un travail assidu , & souvent trompeur. Pour ce qui est des Seigneurs & des personnes riches , ils ne font nulle part plus éloignez du Royaume de Dieu , que dans ces malheureuses contrées : les voyes injustes d'amasser de l'argent , & la liberté d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir , sont des chaînes trop fortes pour être rompues sans d'extrêmes difficultez. On a plus de consolation dans les campagnes. Les Ouvriers évangéliques y envoient leurs Catechistes ; ils s'y répandent eux-mêmes , & la semence salutaire trouve entrée dans des cœurs simples ; & peu à peu le champ du Seigneur se cultive & s'augmente. On commence par instruire quelques habitans d'un village : on les baptise : ceux-ci

attirent leurs parens & leurs amis. Lorsque le nombre des Néophytes va à pouvoir former une assemblée , on bâtit dans le lieu une Chapelle. Les Chrétiens s'y rassemblent les Dimanches & les fêtes pour chanter les prières de l'Eglise. La nouveauté, les instructions, les bons exemples , & sur-tout la grace de Dieu produisent des Proselytes. Le Catechiste va leur enseigner le *tao ly*, c'est la doctrine Chrétienne ; le Missionnaire fait la visite , il prêche , il confesse, il instruit , il baptise , & l'œuvre de Dieu s'avance.

Il y a deux mois qu'un de nos Peres de cette Maison fit avertir les Chrétiens d'un village , où il a bâti depuis peu une Chapelle , qu'il arriveroit chez eux la veille de la Nativité.

té de Notre-Dame. A quelque distance du lieu il trouva ses chers Néophytes qui l'attendoient sur le chemin partagez en plusieurs pelotons. Les plus avancez le voyant arriver se mirent à genoux pour recevoir la bénédiction , & l'accompagnerent ensuite jusqu'à la seconde troupe , qui fit comme la première : les autres imiterent ceux-ci , & tous ensemble le conduisirent à la petite Eglise , où après les Prières & les Instructions, le Pere leur conféra les Sacremens & baptisa quatre Catechumenes. On ne baptisa ce jour-là qu'une seule personne dans notre Eglise de la Ville. Il est vrai que comme il y a toujours à la Ville des Missionnaires , les Baptêmes y sont beaucoup plus fréquens qu'à la campagne. J'eus il y a peu de jours la pieuse curiosité

d'assister à celui d'un vieillard de près de 70. ans tout blanc & tout cassé de travail & de fatigue. C'est commencer bien tard à marcher dans le chemin du Ciel : peut-être ira-t'il encore plus loin que nous. Un autre Missionnaire est revenu depuis peu d'une petite excursion de huit jours : Il a baptisé douze personnes. Un troisième part demain pour une semblable expédition. Je serois ravi de pouvoir l'accompagner pour me mettre devant les yeux un modèle que je puisse imiter dans la suite : mais outre que j'y serois inutile, puisque je ne sçai pas encore la langue, je suis retenu ici par les préparatifs d'un long voyage qui presse.

Durant le Carême dernier un des Missionnaires dont je viens de parler, trouva dans
une

une petite Ville à peu de journées d'ici un petit nombre de Vierges Chrétiennes , qui d'elles-mêmes s'étoient rassemblées , & vivoient en communauté. Dieu étoit bien servi dans cette maison. Les femmes & les filles chrétiennes s'y assembloient pour leurs exercices de piété : elles y conduisoient leurs parentes & leurs voisines encore infidèles , qui y recevoient de salutaires instructions : ce qui est d'autant plus avantageux à la Religion , que les Missionnaires ne parlent jamais aux femmes Idolâtres. D'autres Vierges vouloient se joindre à celles-là ; mais n'ayant ni maison à elles , ni travail , ni de fonds suffisans , il ne paroissoit pas possible qu'elles pussent subsister. Le Missionnaire leur a fait acheter un emplacement assez

vasse ; il fait maintenant apprendre un bon métier à quelques-unes qui l'enseigneront aux autres , & l'on espere beaucoup de ce petit établissement.

Nous pleurons la mort toute récente d'un de nos Missionnaires * de Canton, qui dans le mois dernier étant allé visiter ses Eglises de la campagne, trouva un vaste champ à son zele , & l'occasion d'une mort précieuse devant Dieu. Après avoir administré les Sacremens à un grand nombre de Néophytes , & baptisé plusieurs Catechumenes , on l'avertit qu'en un certain endroit écarté , il y avoit un hopital de lépreux Chrétiens & Infideles , que tout le monde abandonnoit. Il crut devoir secourir ces malheureux , auprès desquels il gagna une maladie qui l'en-

* Le P. Philippe Cazier.

Missionnaires de la C. de J. 51
porta en peu de jours.

C'est ce même Missionnaire qui a établi dans cette Eglise une maniere de s'employer au salut des ames , d'où il resulte à mon avis , le plus grand bien qu'on puisse faire : c'est de recueillir avec soin les petits enfans abandonnez de leurs parens , qu'on trouve exposez dans les ruës , & quelquefois même déjà mordus des chiens & d'autres animaux , comme j'en ai été témoin depuis que je suis à Canton. Le Baptême qu'on donne aussi-tôt à ces enfans moribonds en fait autant de prédestinez. Cette bonne œuvre se continuë depuis la mort du Missionnaire avec le même zele qui l'a porté à l'entreprendre.

Cette moisson se recueille de même en d'autres Villes de la Chine ; car par tout on y a la

32 *Lettres de quelques*
détestable coutume d'exposer
les enfans. Mais quand on a de
quoi gager des Catechistes ,
dont le soin est de parcourir les
ruës tous les jours de grand
matin pour baptiser ceux qui se
meurent , c'est alors que la
moisson est abondante. On m'a
assuré qu'à Pekin on envoyoit
chaque année au Ciel trois à
quatre mille enfans.

La consolation que nous a-
vons de voir le Ciel se peupler
de la sorte , ne laisse pas d'a-
voir un retour bien chagrinant ,
quand nous faisons reflexion au
grand nombre de ceux qui é-
chappent à notre zele. Que ne
pouvons-nous faire ici pour le
progrès de la vraie Religion ,
une partie de ce qu'y font les
Mahométans pour étendre leur
secte impie , & pour se fortifier
dans l'Empire : Ils ont prêché

Missionnaires de la C. de J. 53
ailleurs le sabre à la main ; ils
font à la Chine des progrès
immenses à force d'argent. Ils
achètent par tout un nom-
bre prodigieux d'enfans Idolâ-
tres , ils profitent pour cela de
toutes les occasions. Il y a quel-
ques années qu'en la seule Pro-
vince de *Chang-tong* dans un
tems de famine, on leur en ven-
dit plus de dix mille , qui furent
autant d'esclaves pour eux , &
autant de victimes pour le De-
mon. Ils les marient , ils leur a-
chetent, ou ils leur bâaissent des
quartiers de ville , & même des
bourgades entieres. Peu à peu ils
en sont venus en plusieurs en-
droits jusqu'à ne plus souffrir au-
cun habitant qui n'aille à leurs
Mosquées ; & c'est par là qu'ils se
sont si fort multipliez depuis
un siecle.

Voilà , Monsieur , la Rela-

tion que je vous avois promise à mon départ de France pour la Chine : Si vous voyez à présent celui qui a l'honneur de vous l'envoyer , je doute que vous pussiez aisément le reconnoître. Une barbe de deux ans , une tête entièrement rasée , excepté dans le seul endroit où les Ecclesiastiques en Europe portent la tonsure , des habits tels qu'on ne se les figure point : tout cela change fort un homme : mais ce changement n'est qu'extérieur , & je m'assure que vous me connoîtrez toujours à mon empressement à vous faire part , ainsi que vous le souhaitez , des choses qui pourront ou vous édifier , ou picquer votre curiosité.

Je n'avois pas jusqu'ici des idées justes sur le vêtement des Missionnaires de la Chine : je

m'imaginois qu'ils avoient une maniere particuliere de se vêtir qui les distinguoit des Chinois. Je me suis trompé : notre habit est ici l'habit des honnêtes gens : j'en exclus les Bonzes qui ne portent pas l'habit commun , & qu'on met au rang de la vile canaille. Une longue robe de toile blanche , une autre par dessus aussi longue d'une étoffe de soye ordinairement bleuë avec une ceinture : sur le tout un petit habit noir ou violet qui descend aux genoux , fort ample , & à manches larges & courtes ; un petit bonnet fait en forme de cone racourci , chargé tout au tour de soyes pendantes , ou de crin rouge ; des bottes d'étoffe aux pieds , un éventail à la main ; c'est ainsi qu'on doit être ajusté toutes les fois qu'on sort de la mai-

fon, ou que l'on rend une vi-
sire de conséquence. Dans le
domestique on quitte une par-
tie de cet attirail. Mais il faut
bien se garder de dire la Messe
sans avoir la tête couverte d'un
bonnet particulier, & sans avoir
pris ses bottes.

C'est ici le pays des céré-
monies : quoique les Tartares
en aient beaucoup aboli, tout
s'y fait par poids & par mesu-
re. C'est par tout une affecta-
tion de gravité bien opposée à
l'air ouvert & dégagé de nos
Français. Ce n'est pas là néan-
moins ce qui embarrasse le plus :
une langue très-difficile à par-
ler, & encore plus à lire & à
écrire, & cependant qu'il faut
apprendre ; une langue qui n'a
pas le moindre rapport avec au-
cune langue d'Europe soit mor-
te soit vivante, & dont la pro-

nociation est la pierre d'achoppement pour les plus anciens Missionnaires : près de quatre-vingt mille caracteres presque tous composez d'une multitude de traits sans ordre : comment venir à bout de tout cela ? On fait ce qu'on peut & Dieu n'en demande pas davantage. Pour devenir habile, il faut bien des années, encore y en a-t'il peu qui y réussissent.

Les caracteres de la Cochinchine, du Tonkin, du Japon, sont les mêmes que ceux de la Chine, & signifient les mêmes choses, sans toutefois que les Peuples s'expriment de la même sorte. Ainsi quoique les langues soit très-différentes, & qu'ils ne puissent point s'entendre les uns les autres en parlant, ils s'entendent fort bien en s'écrivant, & tous leurs Li-

vres sont communs. Ces caracteres sont en cela semblables à nos chiffres d'arithmétique , beaucoup de Nations s'en servent , on leur donne differens noms , mais ils signifient par tout la même chose.

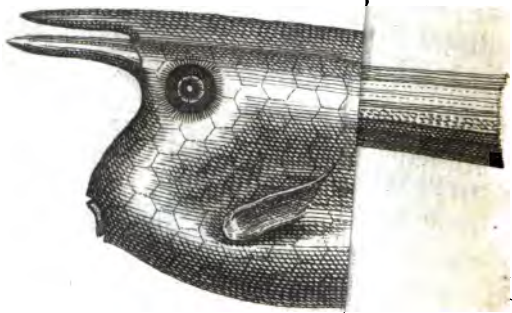
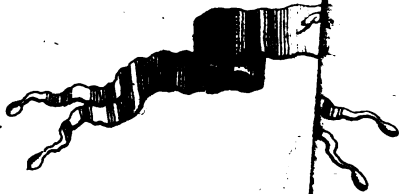
J'ai tracé la figure d'un animal qui m'a paru singulier , & que je vous envoie : on l'appelle le poisson cornu ou le Diable. Il a le corps fait comme une quaiſſe à quatre faces , plus petite par un bout , avec une queue platte , fort longue , & presque de la même largeur d'un bout à l'autre. Tout son corps est dur , & marqué par tout de figures hexagones bien rangées , & semées de petits grains comme le chagrin.

Il y a encore d'autres animaux que j'ai vûs avec plaisir , & dont je vous ferois la descrip-

.....

.....

.....



Missionnaires de la C. de J. 59
tion , s'ils n'étoient déjà connus
par diverses Relations qui sont
entre les mains du public. Tels
sont le Requin , le Marsouin ,
& le Poisson volant. Ainsi je ne
vous en dirai qu'un mot.

Le Requin est un des plus dan-
gereux animaux de la mer : il est
tres-gros & extrêmement vora-
ce. Nous en avons pris un qui é-
toit long de près de douze pieds.
Il a une gueule capable d'englou-
tir un homme tout entier. On
y voit cinq rangées de dents
qui sont comme une forêt de
pointes d'acier. Il est toujours
accompagné de plusieurs petits
poissons qui le plus souvent
marchent devant lui : c'est pour
cela qu'on les appelle Pilotes
du Requin. Il y en a d'autres
plus petits & d'une autre espece
qui s'attachent à son corps , sans
même le quitter lorsqu'il est

pris : on les nomme Succais. Un Requin suit quelquefois un Vaisseau deux ou trois jours dans l'esperance de quelque proye.

Le Marsouin est un vrai cochon marin. Il a sur tout le corps un lard assez épais & fort blanc. Il n'a point d'ouye ; il a sur la tête une ouverture par où l'on prétend qu'il respire l'air. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on le voit de temps en temps lever la tête hors de l'eau , & se replonger aussi-tôt après. Il a des poulmons & toutes les parties internes semblables à un cochon : il a le sang chaud & en grande abondance : il va d'une vitesse surprenante , & faire quelquefois jusqu'à quinze & vingt pieds au dessus de la surface de la mer. Le Marsouin aussi bien que le Requin , porte & met bas ses petits comme les animaux terrestres. Nous avons pris un

Missionnaires de la C. de J. 61
Requin femelle , qui portoit
dans son ventre six petits Re-
quins pleins de vie & fort gras.

Il y a de deux sortes de pois-
sons volans , l'un plus petit qui
n'a que deux aîles , l'autre plus
grand qui en a quatre. Le plus
grand n'a gueres de longueur
qu'un pied ou 15. pouces. Ils
volent assez loin l'un & l'autre ;
& lorsque la Bonite ou la Dorade
les poursuit, on les voit sortir de
la mer , de même que s'élève
dans un champ une compagnie
de Perdrix , & s'aller replonger
à cent ou cent cinquante pas
plus loin. La Bonite saute après
fort haut , & si elle a manqué
son coup , elle suit à fleur d'eau
le vol de sa proie pour l'attra-
per en retombant. J'ai eu le
plaisir de voir une fois cette
chasse , qui est très-agréable ,
sur-tout lorsqu'il y a grand nom-

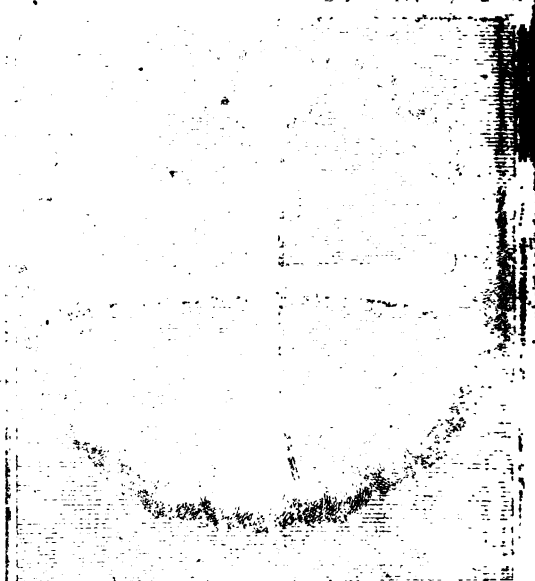
bre de poissons qui poursuivent & qui sont poursuivis. L'agrément est entier, lorsque les oiseaux de proie, comme cela arrive, se mettent de la partie. Alors le poisson volant n'a plus de retraite ni dans l'eau ni dans l'air.

On a gravé depuis peu à la Chine une Estampe qui représente quatre croix qui ont paru en l'air, dans differens temps & en differens lieux de cet Empire. Je vous envoie cette Estampe avec l'explication des caracteres Chinois, qui marquent le lieu où ont paru ces phénomènes, leur durée, & le nombre des personnes qui en ont été témoins.

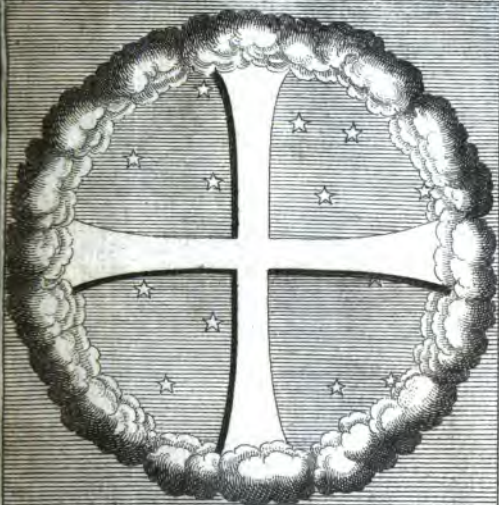
Un triste événement mettra fin à cette Lettre. Dieu qui l'a permis en tirera sans doute sa gloire. La persécution con-



- a Cette trainée de feu sortoit de l'Est, elle laissa des
étoiles dans le Chemin qu'elle parcourut et s'étendoit
vers le Nord ouest; en disparoissant elle fit du bruit.
b Le feu et les Étoiles disparurent en même temps.
- L'année de Kanghi 57, le 24 de la 7^{me} Lune; cest
à dire, le 20 août 1718 parut au milieu de l'air une
Croix dont le pied étoit environné d'une Nuée blanche
Ce prodige arriva entre 7. et 9. du soir dans Tsinan
ville du Chantong. en même temps parut une trainée
de feu qui sortoit de la partie de l'Est. Partout
où elle passoit, elle, laissoit des étoiles de feu.
Ce Phenomene peu à peu disparut vers le Nord -
Ouest. et en disparoissant fit du bruit. dans
toute la ville dix mille personnes ont ouï ce
bruit et vu ce Prodiges.

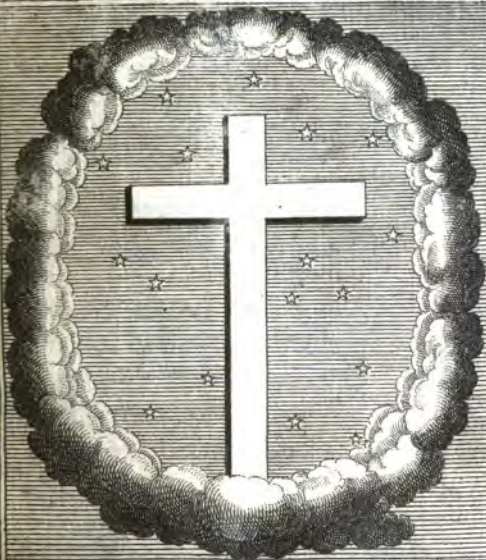


The first of these is the fact that the
 Government has been unable to secure
 the necessary funds to carry out its
 policy of non-interference. This is
 due to the fact that the Government
 has been unable to secure the necessary
 funds to carry out its policy of non-
 interference. This is due to the fact
 that the Government has been unable
 to secure the necessary funds to carry
 out its policy of non-interference.



*L'année de Kanghi, 57. le 14 de la 8^e Lune;
C'est à dire le 8^e septembre 1718 on vit entre 7
et 9 du Soir dans la même ville de Tsinan,
et au milieu de l'air une autre Croix plus grande
que l'autre, et d'une blancheur à éblouir. Elle
étoit de toute part environnée d'une nue très déliée.
dans un quart d'heure la Croix étant inclinée
commença à marcher du Midi au Nord; et
dans un autre quart d'heure, s'étant
redressée elle alla de l'Est à l'Ouest.
Tous les Habitans de cette Ville sont
témoins du Phenomene qui arriva le jour de
la Nativité de Notre Dame.*

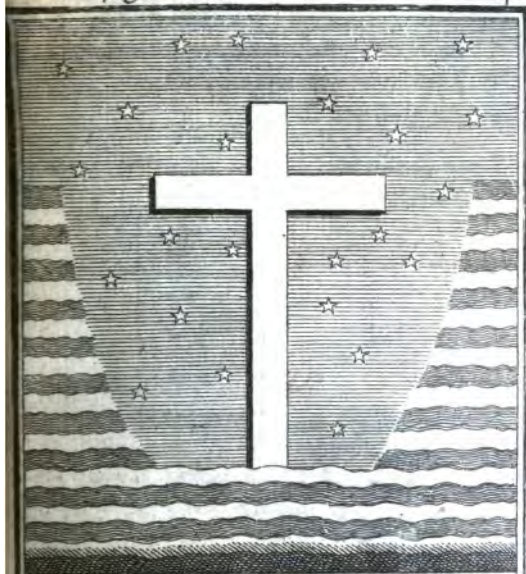
The first of these is the fact that the
 government has been unable to raise the
 necessary funds to meet its obligations.
 This has been due to a variety of factors,
 including the fact that the government
 has been unable to raise the necessary
 funds to meet its obligations. This has
 been due to a variety of factors, including
 the fact that the government has been
 unable to raise the necessary funds to
 meet its obligations. This has been due
 to a variety of factors, including the fact
 that the government has been unable to
 raise the necessary funds to meet its
 obligations. This has been due to a variety
 of factors, including the fact that the
 government has been unable to raise the
 necessary funds to meet its obligations.



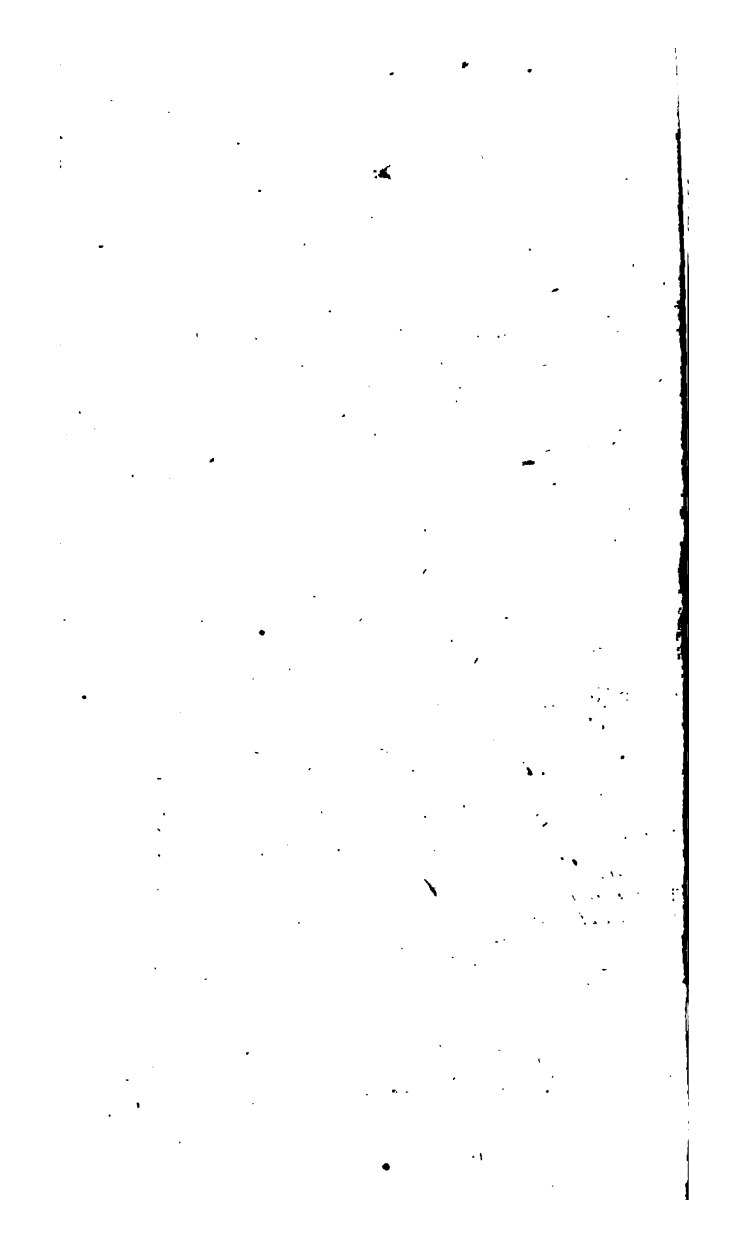
Dans le Village de Kin kia kiao, du hien yu yao dependant du Fou Chaohing dans la Province du Tche Kiang; le nomme Lou y, avoit bati une petite Chapelle. Tous les jours de fide les Chretiens s'assembloient dans ce lieu pour y prier. L'annee de Kanghi 58 dans la 11^{me} Lune cest a dire le 31. de Dec. 1719 jour d'assemblee; on vit tout a Coup vers les 7 heures et un quart du Soir paroître au dessus de L'Eglise une croix blanche et lumineuse. Cette Croix etoit environnee d'une Nuée blanche comme celles qui avoient paru dans le Chan tong; dans les vuides on voyoit des Etoiles; apres un quart d'heure et plus, elle disparut. onze personnes l'ont vu le jour de Saint Sylvestre.

The following are the names of the persons who have been appointed to the various committees of the Board of Directors:

Committee	Name
Finance Committee	Mr. J. H. Smith
General Management Committee	Mr. W. L. Jones
Legal Committee	Mr. R. M. Brown
Marketing Committee	Mr. T. A. White
Personnel Committee	Mr. C. D. Green
Production Committee	Mr. F. G. Black
Research & Development Committee	Mr. E. I. Red
Tax Committee	Mr. S. K. Blue
Training Committee	Mr. P. Q. Yellow
Welfare Committee	Mr. U. V. Purple



Cette année de Kang hi 61, le 10 de la 5^{me}
 Lune; C'est à dire le 23^e Juin 1722 à 7
 heures du soir, une grande Croix blanche
 et lumineuse parut sur l'Orizon vers le
 Sud-est dans la Capitale du TcheKiang.
 Bien des gens repandus dans tous les
 quartiers de la ville l'ont vu. après
 environ une demie heure, la Croix
 disparut. Ce Phenomene est arrive
 la veille de la Nativité de S^t Jean -
 Baptiste.



Missionnaires de la C. de J. 63
tre les Chrétiens est générale
dans le Tonquin. Les Eglises
abbatuës , les Catechistes mal-
traitez , les Missionnaires fugi-
tifs & errans dans les forêts ,
les Néophytes forcez d'adorer
les Idoles : voilà le malheureux
état où cette Chrétienté est
réduite. Nous avons appris que
deux de nos Peres ont été arrê-
tez. M. L'Evêque ne s'est sau-
vé que par une adresse assez
singulière : il étoit chez un
Chrétien , lorsqu'on l'avertit
que des soldats venoient pour
le prendre. Sur le champ il dit
au Chrétien de mettre le feu
à sa maison. Le Prélat fut obéï ,
& il s'échapa à la faveur du tu-
multe & du désordre que causa
l'incendie.

Notre Supérieur général dans
ces Contrées vient de faire une
tentative pour secourir cette E-

glise désolée. Il a pris des Lettres de recommandation du premier Mandarin de cette Province qui confine avec le Royaume de Tonquin. Il a ramassé quelques presens, & il s'est mis en chemin pour la Cour de Tonquin. Son dessein n'est d'abord que de demander au Roi la permission de mettre une personne, pour servir de Gardien au tombeau d'un de nos Peres enterré autrefois dans ce Pays-là avec beaucoup d'honneur par ordre du Prince qui regnoit alors. Ce seroit toujours là un Missionnaire qui ne seroit point inquiété, & vous pouvez bien juger que dans ce qu'il pourra faire pour la consolation des Chrétiens persécutez, il ne s'épargnera pas.

Voici ce qui a donné lieu à cette persécution. Un Chrétien

Missionnaires de la C. de J. 65
fils d'un riche Marchand entretenoit une concubine. Les Missionnaires lui représenterent sa faute si vivement, qu'il la chassa. Cette malheureuse, pour se venger, alla accuser le pere de ce Chrétien d'avoir chez lui des marchandises de contre-bande. On fit la visite de sa maison, on trouva les marchandises, & comme on fouilla par tout, on y trouva aussi des ornemens d'Autel, & beaucoup d'autres choses propres des Chrétiens. La Religion n'est que tolérée au Tonquin, & ce n'est qu'en secret qu'on l'y prêche : ainsi l'avidité du pillage, d'autres disent encore, la crainte que le Roi a eue quand il a appris le nombre des fideles qui est dans ses Etats, a fait porter des Arrêts terribles, & a causé les maux dont cette Chrétienté est affligée. Je recommande à vos

66 *Lettres de quelques*
saintes prieres , & à celles de
votre pieuse & noble Maisort
ces Regions si fort ensevelies
dans les ombres de la mort :
je m'y recommande en parti-
culier moi-même , & suis avec
beaucoup d'estime & de respect,
&c.





RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'
dans les Missions du Marava
& de Tanjaor pendant les
années 1714. & 1715.

*Tirée d'un Mémoire Portugais a-
dressé au Tres-Révérénd Pere
MICHEL-ANGE TAMBURI-
NI, Général de la Compagnie
de JESUS.*



A Chrétienté du Ma-
rava étoit dans un état
florissant, & la Foi y
faisoit de jour en jour
de nouveaux progrès. Le Mis-

sionnaire de cette Contrée avoit baptisé en peu d'années plus de deux mille Idolâtres ; il espiroit de recueillir encore de plus grands fruits , lorsqu'il s'éleva tout à coup un orage qui mit la constance des nouveaux Fideles à une dure épreuve. Voici quelle en fut l'occasion.

Les Gentils célébroient la fête de *Rameseren*, fameuse Idole qu'ils reverent. Le Prince accompagné des Seigneurs de sa Cour & de plusieurs Brames se mit en chemin pour se rendre au Pagode , & pour y prendre le bain , qui , selon eux , a la vertu d'effacer tous les pechez. Avant son départ il laissa le gouvernement de ses Etats à *Tiruvalluvatheven* son parent & son beau-frere , qui étoit parmi les Néophytes un modele de piété & de vertu : mais il lui défen-

Missionnaires de la C. de J. 69
dit expressement de visiter l'E-
glise des Chrétiens pendant son
absence , & il accompagna sa
défense des menaces les plus
capables de l'intimider.

Le Prince étant arrivé au Pa-
gode , & prenant le bain que
les Gentils tiennent pour sacré ,
aperçut sur le rivage quelques-
uns de ses soldats qui s'entre-
tenoient ensemble. Il deman-
da aux Brames qui l'environ-
noient , pourquoi ces gens là ne
prenoient point , à son exemple ,
un bain si efficace & si salu-
taire. Les Brames ennemis nez
de la Loi chrétienne , saisirent
l'occasion qui se presentoit
d'aigrir l'esprit du Prince , &
de l'animer contre les adorateurs
du vrai Dieu. » Quoi , Seigneur ,
lui dirent-ils , pouvez - vous «
ignorer que ces soldats sont «
Chrétiens , que vous êtes ac- «

» tuellement l'objet de leur risée,
» qu'ils se moquent & du culte
» que vous rendez à *Rameseren*,
» & de la persuasion, où vous êtes
» que dans ces eaux sacrées vous
» recevez l'entiere remission de
» vos fautes? Pour vous en con-
» vaincre, vous n'avez qu'à or-
» donner qu'on leur presente des
» cendres dédiées au grand *Chi-*
» *ven*, & qu'on leur propose d'en
» marquer leur front selon notre
» usage, vous serez témoin vous-
» même du mépris qu'ils en fe-
» ront.

A peine eurent-ils achevé ces paroles, qu'un Brame, sans attendre l'ordre du Prince, se détacha de la troupe; & tirant d'un petit sac, qu'il portoit, des cendres consacrées à *Chiven*, s'avança vers les soldats Chrétiens, leur en offrit, & les invita de s'en mettre au front.

Les Néophytes en refusant de prendre ces signes de l'Idolatrie , ne purent s'empêcher de faire paroître de l'indignation : c'est aussi à quoi s'attendoit le Brame ; & comme son dessein étoit de manifester au yeux du Prince l'aversion que les Chrétiens avoient pour ses Divinitez , il fit de nouvelles instances , & pressa fortement les soldats de s'appliquer au front ces marques de vénération pour *Chiven*.

Ces invitations réitérées impatienterent un des Néophytes : il étendit la main pour recevoir les cendres qu'on lui offroit , & aussi-tôt suivant l'ardeur de son zele , & sans faire reflexion qu'il étoit observé , il les jetta par terre avec dedain , & les foula aux pieds. Le Prince qui examinoit attentivement la conte-

nance des Néophytes , se livra dès-lors aux plus violens transports de fureur : on ne sçait même ce qui l'empêcha de venger sur le champ par la mort de ces Néophytes l'outrage qu'ils venoient de faire à sa Divinité.

On lui apprit au même moment qu'aussi-tôt après son départ *Tiruvaluvatheven* son beau-frere avoit contre sa défense visité l'Eglise des Chrétiens , & avoit participé à leurs mysteres. Cet avis , qui étoit véritable , redoubla les accès de sa fureur ; il sortit du bain transporté de rage , & après avoir pris ses vêtemens , il prit la route de sa Capitale dans la résolution d'exterminer le Christianisme de ses Etats.

A peine fut-il entré dans son Palais , qu'il ordonna à ses soldats de se répandre dans l'étendue

tendné de la Principauté, de parcourir les maisons des Chrétiens, & de leur enlever tout ce qu'ils y trouveroient de vestiges du Christianisme. Cet ordre impie fut exécuté avec la dernière rigueur : il n'y eut aucun des Fideles qui pût échapper à l'exacte perquisition des soldats : on leur arracha avec violence les Chapelets, les Croix, les Medailles, les Images, & les Reliques, qu'ils s'efforçoient inutilement de cacher & de dérober aux yeux de leurs persécuteurs. Ces précieuses dépouilles furent apportées comme en triomphe aux pieds du Prince : il les fit mettre dans divers sacs, & les fit jetter dans un étang public au milieu des applaudissemens & des cris de joye d'une multitude innombrable d'Idolâtres.

Non content de cette pre-

XVI. Rec.

D

miere expédition qui jeta la consternation parmi les nouveaux Fideles , il tâcha de les effrayer encore davantage par la maniere impitoyable avec laquelle il sévit contre son propre sang. Il fit appeller *Tiruvalluvasatheven* son parent , & jetant sur lui des regards menaçans , il lui signifia que pour conserver ses honneurs & sa vie , il n'avoit plus d'autre parti à prendre que d'abandonner à l'heure même l'infame Loi des *Pranguis* , (c'est le nom qu'il donnoit à la loi Chrétienne) & de sacrifier au grand *Chiven* ; que s'il balançoit un moment , il alloit le méconnoître pour son parent , le dépouiller de ses dignitez & de ses revenus , & lui faire souffrir un lent & rigoureux supplice ; qu'enfin il lui ôteroit la vie , dont il se

Missionnaires de la C. de J. 75
rendoit indigne, par une mort
également honteuse & cruelle.

Ces menaces n'intimiderent
point le généreux Néophyte ;
il répondit comme un autre E-
leazar avec une fermeté respec-
tueuse, que dès sa plus tendre
enfance il suivoit la Loi de JE-
SUS - CHRIST ; qu'elle avoit
été jusqu'ici la règle de sa con-
duite ; qu'à son âge il ne lui é-
toit pas possible de l'abandon-
ner ; qu'au reste ses biens & sa
vie étoient entre les mains du
Prince pour en disposer à son
gré, mais que rien ne l'enga-
geroit à deshonorer sa vieilles-
se par une aussi lâche désertion,
que celle qu'on lui proposoit.

Une réponse si ferme irrita
de plus en plus le Prince : au
même instant il dégrada le Néo-
phyte de son rang, il le desti-
tua de ses emplois, & après

avoir éprouvé sa constance par diverses tortures plus cruelles les unes que les autres, il le confina dans une prison obscure, jusqu'au tems qu'il avoit résolu de le faire mourir.

Comme on n'avoit pu ébranler sa fermeté par la voye des supplices, on l'attaqua par un autre endroit qui lui fut très-sensible. On permit à sa femme & à ses enfans de l'aller trouver dans sa prison. Cette Famille désolée y entra dans le plus triste équipage : de vieux haillons leur servoient de vêtemens, & ils tenoient à la main quelques morceaux de pots cassés, tels qu'en ont aux Indes les Mendiens qui vivent des aumônes qu'ils ramassent. Sa femme en l'abordant toute en pleurs, » Seigneur, lui dit-elle, / car je n'ose plus vous

appeller du doux nom de ma-
ri ;) vous voyez le déplora-
ble état où votre imprudence
nous a réduits : si vous n'avez
pas compassion de vous-mê-
me , du moins soyez tou-
chez de ma misere , & de celle
de ces infortunez gages de
notre amitié conjugale : qu'
ont-ils fait ces chers enfans pour
n'avoir pas même de quoi se
couvrir ? Tout innocens qu'ils
sont , ils portent la peine d'u-
ne resistance aussi opiniâtre &
aussi déraisonnable qu'est la
vôtre aux volontez du Prince.
Que deviendront-ils si vous
vous obstinez à vouloir mou-
rir ? serez-vous insensible au
point de les laisser perir de faim
& de misere ?

Ces dernieres paroles furent
entrecoupées de sanglots , & de
cris lamentables qui percerent

jusqu'au vif le cœur du Néophyte. Cependant il eut la force de résister à une tentation si délicate , & sa fidélité au service de Dieu l'emporta sur les plus tendres sentimens de la nature. Heureux s'il eût persévéré jusqu'à la fin dans son attachement à la foi ! Mais ce courage qui n'avoit pu être surmonté ni par l'horreur des tourmens & de la mort , ni par la tendresse naturelle , ceda enfin à la ruse & à l'artifice.

On introduisit dans sa prison un de ces hommes adroits & subtils , qui sçavent s'insinuer dans les esprits par une fausse éloquence , & qui ont l'art de colorer les actions les plus odieuses en les faisant passer pour indifférentes. Il commença d'abord à se rendre agréable au prisonnier par des complaisan-

ces affectées : ensuite il parut vivement touché de voir un homme de son rang traité d'une manière si indigne & si barbare : puis il lui demanda quel étoit donc le crime , qui lui avoit attiré une suite de châtimens si rigoureux ? Et ayant appris qu'il n'avoit irrité le Prince contre lui à cet excès, que pour n'avoir pas voulu abandonner la Loi de J E S U S-CHRIST. » Ah ! Seigneur , lui dit-il d'un ton tendre & ra-
doucei , est-il possible que vous donniez dans cette erreur populaire ? c'est vouloir de gaieté de cœur vous perdre vous & votre famille : Je suis Chrétien ainsi que vous , je sçai quels sont les devoirs que m'impose ma Religion , & je veux certainement me sauver ; mais il y a certaines conjonctures ,

» où je n'ai aucun scrupule de
» feindre & de dissimuler ; pour
» me mettre à couvert de la
» persécution des Gentils : a-
» lors je ne fais nulle difficul-
» té de dire seulement de bou-
» che & à l'extérieur , que je
» renonce à la Foi : Dieu qui
» sonde le cœur des hommes ,
» ne s'arrête point à de vaines
» paroles ; il suffit qu'il connois-
» se mes dispositions secrètes ,
» & qu'il sçache que je conserve
» sa Loi gravée au fond du cœur :
» Faites de même ; soyez at-
» taché de cœur à la foi , & di-
» tes simplement de bouche
» que vous y renoncez : le Prin-
» ce sera content , vous serez
» retabli dans vos premiers
» honneurs , & la persécution
» cessera. Quel avantage n'en
» reviendra-t'il pas à la Reli-
» gion ? Il appuya ce discours

Missionnaires de la C. de J. 81
séduisant de tant de raisons appa-
rentes & avec des termes si
persuasifs ; que le malheureux
Néophyte se laissa entamer ,
& crut que dans des occasions
importantes , où il s'agissoit de
procurer un grand bien à la
Religion , il lui étoit permis
d'user de feinte & de dissimula-
tion. A la verité il ne fut pas
long-tems sans reconnoître sa
faute ; des Catechistes lui en
représenterent l'énormité, il en
conçut une vive douleur , & il
râcha de l'expier par l'abon-
dance de ses larmes , & par des
pénitences extraordinaires. Mais
son exemple ne laissa pas d'être
pernicieux à quelques lâches
Chrêtiens , dont le courage
chancela à la vûë des tour-
mens , & qui prétexterent
la même raison pour s'en dé-
livrer.

Cette foiblesse d'un petit nombre de Chrétiens affligea sensiblement le reste des nouveaux fideles : l'horreur qu'ils en conçurent ne servit qu'à fortifier davantage leur foi , & à ranimer leur constance , que les outrages & les mauvais traitemens pouvoient affoiblir. Aux uns on coupa le nez & les oreilles , ce qui imprime parmi ces peuples un caractère d'infamie. Les autres furent contraints d'abandonner leurs maisons & leurs biens , & de chercher un asile dans d'autres Etats plus paisibles. C'étoit un triste spectacle de voir de nombreuses troupes d'hommes & de femmes suivis de leurs petits enfans , ou qui les portoient entre leurs bras , n'ayant pour tout bien qu'un méchant morceau de toile dont ils étoient

Missionnaires de la C. de J. 89
couverts , tombans en défaillance faute de nourriture au milieu des chemins , sans que qui que ce soit eût compassion de leur misere. Ce ne fut qu'après avoir gagné les terres du Royaume voisin , que ces généreux Confesseurs de J E S U S-CHRIST trouverent dans la charité des Fideles quelque soulagement à leurs maux.

Au milieu d'une désolation si générale, on peut juger quelles furent les agitations du Missionnaire , & combien de mouvemens il se donna pour calmer l'esprit du Prince , & appaiser cette tempête. Il s'adressa d'abord au frere du Prince , qui étoit son appui à la Cour & qui lui avoit permis de bâtir une Eglise sur ses Terres : il sollicita la protection de personnes puissantes, & entre autres d'un

Prince More intime ami du Prince de *Marava*. Le Prince More écrivit une Lettre fort pressante, par laquelle il supplioit le Prince de *Marava* de traiter plus favorablement le Pere & ses Disciples. La réponse qu'il fit au Prince More, fut qu'il le supplioit à son tour de l'excuser, si dans cette occasion il ne lui accordoit pas la grace qu'il lui demandoit, mais que la chose ne lui étoit pas possible; que ses États étoient sous la protection du grand-*Chiven*; qu'il ne lui étoit pas libre de tolérer une Religion, qui n'inspiroit que de l'horreur & du mépris pour cette Divinité; que le culte de ses Dieux feroit bientôt anéanti, s'il donnoit plus de licence aux Chrétiens; & que ses propres soldats, qui s'étoient faits Dis-

Missionnaires de la C. de J. 85
ciples de celui en faveur duquel
il parloit , avoient si peu res-
pecté sa presence , qu'à ses yeux
ils avoient eu l'insolence de fou-
ler aux pieds les cendres consa-
crées à *Chiven*.

Cette réponse qui fût com-
muniquée au Missionnaire lui
déchira le cœur. Il crut que ,
comme dans les grands maux
on a recours aux remedes ex-
trêmes , il devoit aussi tenter
quelque moyen extraordinaire
d'étonner le Prince Barbare ,
& d'amollir la dureté de son
cœur. Il consulta Dieu par la
priere , & il redoubla ses austé-
ritez à cette intention. Enfin
après quelques jours ayant as-
semblé ses Catechistes : *Que*
ceux-là me suivent , leur dit-il ,
qui sont prêts de verser leur sang
pour la foi.

Par ces paroles & par quel-

ques autres qui étoient échappées au Missionnaire, les Catechistes comprirent que son dessein étoit d'aller droit à la Cour, de reprocher au Prince son impiété, & de lui remettre devant les yeux l'énormité du crime qu'il commettoit en se déclarant l'ennemi & le persécuteur de la vraie Religion. Comme ils étoient anciens dans la Mission, & qu'ils avoient plus de connoissance des usages du pays que le Missionnaire, qui ne gouvernoit cette Chrétienté que depuis peu d'années; ils lui représenterent que cette démarche seroit non seulement inutile, mais qu'elle auroit des suites funestes à la prédication de l'Evangile, & qu'elle avanceroit infailliblement la ruine du Christianisme, sans lui laisser aucune ressource pour l'a-

venir, Il ne se rendit point à leurs raisons, & il les regarda comme un effet de leur timidité naturelle. Sur quoi les Catholiques dépêchèrent secrètement un Courier au Supérieur général, pour l'instruire du dessein qu'avoit pris le Missionnaire, & des inconveniens qui ne manqueroient pas d'en résulter;

Le Pere Supérieur qui avoit vieilli dans les travaux de cette Mission, & à qui une longue expérience avoit appris comment il falloit se comporter dans ces sortes de persécutions si ordinaires parmi les Idolâtres, sachant d'ailleurs que le Missionnaire naturellement vif & plein de feu, étoit capable de se laisser emporter au mouvement d'un zele peu discret, songea aussi-tôt à en mo-

dérer l'activité : Il lui écrivit une Lettre honnête & consolante, mais par laquelle il lui ordonnoit deux choses : la première de revenir sur ses pas, & de ne point paroître à la Cour ; la seconde de sortir incessamment du *Marava*, selon le conseil que lui avoit donné le frere du Prince.

En effet le frere du Prince qui honoroit le Missionnaire de son estime, lui avoit remontré que la prudence vouloit qu'il se retirât pour quelque tems sous une autre domination ; qu'on ne pouvoit maintenant appaiser la colere de son frere, que sa presence ne servoit qu'à l'aigrir davantage contre ses Disciples, que le tems pourroit adoucir cet esprit irrité ; qu'alors les conjonctures devenant plus favorables, il ne man-

Queroit pas de l'en informer , & d'employer son crédit en sa faveur ; qu'il avoit un nombre de Catechistes prudens & zelez , lesquels en son absence pourroient secrètement & sans aucun risque consoler ses Disciples , & fortifier leur courage ; que d'ailleurs il ne devoit avoir nullé inquiétude pour son Eglise ; qu'il se faisoit fort de la garantir de toute insulte , & qu'il se promettoit de la lui rendre dans le même état qu'il la laissoit.

Le Missionnaire qui n'avoit pu goûter ce conseil , se soumit sans hésiter aux ordres de son Supérieur. Mais son obéissance lui coûta bien des larmes ; il voyoit son troupeau désolé , sur le point d'être destitué de Pasteur , & de devenir la proie du plus cruel ennemi de la foi :

cette pensée l'accabloit de douleur. Il sortit du *Marava* le cœur flétri d'amertume. L'accablement de tristesse où il étoit, joint aux fatigues qu'il venoit d'essuyer durant le cours de cet orage, lui causa plusieurs accès de fièvre, dont il ne fut jamais bien rétabli. Cependant après plusieurs Lettres qu'il écrivit à son Supérieur, pour lui marquer l'affliction où il étoit de se voir séparé de son troupeau, il obtint la permission d'aller s'établir sur les confins du *Marava*, à condition néanmoins qu'il ne mettroit pas le pied sur les terres de ce Royaume.

Cette Lettre, qui étoit si fort selon ses desirs, lui fit oublier ses incommodités présentes. A l'instant il partit, & en moins de cinq jours de marche, il arriva dans une Peuplade de la

dépendance de Maduré , qui confine avec le *Marava* , & où y a une Eglise que de continuelles persécutions avoient fait abandonner depuis longtems. C'est-là qu'il s'établit d'abord ; mais ensuite ayant découvert un lieu secret & retiré qui étoit beaucoup plus proche du *Marava* , il y fixa sa demeure. Ses Catechistes vinrent l'y joindre , & il y eut bien-tôt rassemblé ses Néophytes dispersez & fugitifs. Il n'écoula alors que l'ardeur de son zele , & il s'y livra avec excez. Il étoit sans cesse occupé à soulager leur affliction par des paroles consolantes , à les animer à la persévérance chrétienne , & à les affermir dans la foi par de continuelles exhortations & par la participation des Sacremens.

Ces travaux pris sans mena-

gement redoublèrent la fièvre dont il avoit eu plusieurs accez , & lui causerent d'autres indispositions , qui le réduisirent à une extrême foiblesse. Il succomba enfin à la violence du mal , & il fut obligé de garder le lit. Les Catechistes lui procurèrent toute l'assistance dont ils étoient capables : Ils firent venir un Medecin Gentil , qui présumant trop de son habileté promit de le guérir. Mais soit que ce Médecin ne fût pas aussi habile qu'il se vantoit de l'être , soit que la maladie fût plus forte que les remedes , il se trouva beaucoup plus mal après les remedes qu'on lui fit prendre , qu'il n'étoit auparavant , & on commença à désespérer de sa guérison.

Le P. Vieyra qui n'étoit éloigné que d'une journée & de-

mie du malade accourut pour le secourir dans ce danger extrême. Il entendit sa confession, il lui administra le saint Viatique, que le moribond malgré sa foiblesse reçut à genoux avec de tendres sentimens de pitié, il lui donna enfin l'Extrême-Onction, & ne le quitta point qu'il n'eût rendu le dernier soupir. Le Memoire Portugais dont on a tiré cette Relation ne marque point le nom de ce Missionnaire. Le P. Vieyra ne survêcut pas longtems à celui auquel il venoit de donner les dernieres preuves de sa charité.

Son Eglise étoit située sur les Terres d'un Raja qui avoit conçu une aversion mortelle contre le Christianisme. Cette aversion ne lui étoit pas naturelle, mais elle lui avoit été inf-

pirée par un Brame, qui lui servoit de *Gourou*, * & qui s'étant rendu maître absolu de son esprit, le gouvernoit despotiquement. Le Brame avoit rendu son Disciple si dévot à *Vichnou*, qu'il ne pouvoit sortir du Temple consacré à cet Idole, & que par un respect ridicule pour un lieu qui lui sembloit si saint, il se faisoit un devoir d'en balayer le pavé avec sa langue. Plus le Raja se perfectionnoit dans les folles pratiques du culte superstitieux qu'il rendoit à sa fausse Divinité, plus sa haine s'allumoit contre la Religion Chrétienne. Le Brame qui avoit disposé insensiblement son cœur à cette haine, n'eut pas de peine à lui persuader qu'il falloit détruire l'Eglise des Ei-

* C'est ainsi que les Indiens appellent leur Père spirituel.

Missionnaires de la C. de J. 95
deles , & chasser le Missionnaire. Un autre Raja plus humain donna au P. Vieyra une retraite sur ses Terres , & lui accorda la permission d'y bâtir une Eglise qui subsiste encore aujourd'hui.

Le Pere ne se trouva pas peu embarrassé dans sa nouvelle Eglise : l'entrée du Pays qui dépend de ce *Raja* , étoit entièrement fermée aux Indiens de basse Caste , parmi lesquels il comptoit un grand nombre de fervens Chrétiens. Il ne put pas se résoudre à laisser sans secours spirituels cette portion de son troupeau , qui lui étoit d'autant plus chere , que la naissance la rendoit plus méprisable aux Gentils de haute Caste. Il chercha pour cela un expédient , & il y réussit.

Non loin des Terres dépendantes du Raja , étoit un bois solitaire

re & peu fréquenté des Indiens : c'est là qu'il se retira pour quelque tems. Il se logea dans une étable à chevres à demi ruinée, qui ne pouvoit le défendre ni de l'humidité de la nuit, ni de la rosée du matin, dont la malignité est fort contagieuse aux Indes. Pendant deux mois qu'il y demeura, il fut continuellement occupé à instruire ou à baptiser les Catechumenes, & à administrer les Sacremens aux anciens Fidelles. Après avoir rempli de ce côté-là son ministère, il prit la route de *Cammien-naikempati* pour y reparer ses forces, & pour se remettre d'une fièvre lente, qui le minoit à vuë d'œil, & qui le menaçoit d'une prochaine phtisie. Se sentant un peu mieux, il alla exercer les mêmes fonctions à *Uttimapaleam* ; & ensuite il se

Missionnaires de la C. de J. 97
se tourna du côté de Maduré,
La pluye qui le prit en chemin , & qu'il essuya durant une
journée entiere dans des lieux
déserts & dépourvûs de tout
abri , renouvela ses indisposi-
tions & sa langueur. On lui
conseilla d'aller se rétablir sur
la côte , & il se rendit à Pon-
ticheri , où le repos & tout ce
que les Jesuites François firent
pour lui rendre la santé , furent
inutiles. Son extenuation étant
toujours la même , il passa à
Meliapor , où il crut trouver
un meilleur air ; mais à peine y
fut-il trois jours , qu'il sentit
approcher sa dernière heure : il
se fit administrer les derniers Sa-
cremens , & il finit sa course a-
postolique par une mort sainte
& édifiante.

La Mission établie dans le
Royaume de Tanjaor n'a pas

été plus tranquille que celle du Marava. Un Gentilchef de la Peuplade nommée *Vallam*, où le Pere Emmanuel Machado avoit son Eglise, fut le principal auteur de l'orage, qui s'éleva contre les Chrétiens. Il étoit extrêmement attaché au culte de ses Idoles, & dans le dessein qu'il eut de leur élever un Temple, il voulut engager les Chrétiens, ainsi que les Idolâtres, à y contribuer de leur argent & de leur travail en charriant les pierres destinées à la construction de l'édifice. Ayant trouvé de la résistance dans les Chrétiens, qui refuserent constamment de prêter leur ministère à un pareil ouvrage, il tâcha de les y contraindre à force de coups & de mauvais traitemens.

Tirumularavam Viceroy de la Province qui aimoit le P. Machado, fut bientôt informé de

l'injuste vexation que le Gentil faisoit aux nouveaux fideles : il lui envoya ordre de venir rendre compte de sa conduite , & après lui avoir fait une severe reprimande , il l'obligea d'aller faire ses excuses au Missionnaire , & de lui promettre que désormais il laisseroit en paix ses Disciples.

Cette demarche étoit humiliante pour un homme rempli de fierté & d'orgueil , tel qu'étoit ce Gentil. Il dissimula pour lors son ressentiment , parce que le P. Machado , outre l'affection dont le Viceroy l'honoroit , avoit encore à la Cour une protection puissante dans la personne du premier Ministre du Roi de Tanjaor. Mais s'il sçeut se contrefaire dans cette conjoncture , son cœur n'en fut pas moins ulcéré , &

400 *Lettres de quelques*

il n'attendoit que l'occasion de faire éclater sa vengeance. Cette occasion se présenta bientôt, & il s'empressa de la saisir. A peine l'année fut-elle écoulée, que la mort enleva au P. Machado son protecteur de la Cour ; & en même tems *Tirumularavam* son ami fut dépossédé de sa Viceroiauté. Elle fut donnée à un autre Brame son ennemi, & qui par cette seule raison étoit disposé à haïr & à persécuter ceux, que son predecesseur affectionnoit.

Le perfide Gentil attentif aux moyens de se venger, vit bien que le changement du ministère étoit favorable à son ressentiment. Il alla visiter le nouveau Viceroy ; & après les premiers complimens, » Il est » important pour vous & pour » le bien de la Province, lui

Missionnaires de la C. de J. 101
dit-il, que vous y signaliez vo- «
tre entrée par la destruction «
de l'Eglise des Chrétiens. Lais- «
sez la subsister encore quel- «
que tems, vous verrez tom- «
ber tout à fait le culte de nos «
Divinitez, & elles seront bien- «
tôt sans adorateurs. Suivez «
donc un conseil utile, car je «
n'ai en vuë que votre repos «
& votre gloire ; commencez «
par vous assurer de la per- «
sonne du Missionnaire : je «
sçai, à n'en pouvoir douter, «
que vous trouverez chez lui «
plus de dix mille pataques : «
cette somme n'est pas indiffe- «
rente au commencement d'une «
administration.»

Il n'en falloit pas tant pour
reveiller la cupidité du nou-
veau Viceroi : Il partit sur
l'heure pour la Cour, & pro-
mit au Roi 4000. pataques si

102 *Lettres de quelques*

Sa Majesté lui permettoit de renverser l'Eglise des Chrétiens à *Vallam*, & si elle abandonnoit le Missionnaire à sa disposition. C'est ainsi qu'il partageoit entre le Prince & lui un trésor imaginaire. Le Roi oubliant les marques d'estime qu'il avoit données peu auparavant au P. Machado ; *Que les pataques viennent*, répondit-il au Brame, *du reste disposez à votre gré & du Missionnaire & de son Eglise.*

Une permission si ample combla de joye le Viceroi ; il conféra aussi-tôt avec le Gentil sur les mesures qu'ils devoient prendre pour se saisir sûrement du P. Machado : mais la chose ne fut pas si secrète, qu'elle ne vint aux oreilles de *Tirumalavaram*. Cet ami fidele dépêcha deux exprès au Pere, pour

Missionnaires de la C. de J. 163
lui donner avis des desseins qu'on
tramoit contre sa personne , &
pour faciliter son évafion dans
quelque endroit inconnu à ceux
qui avoient comploté de l'arrê-
ter. Mais foit que le P. Ma-
chado comptât fur les démonf-
trations encore recentes d'esti-
me & d'affection que lui avoit
donné le Roi , foit qu'il jugeât
que rien n'étoit plus trifte pour
un homme apoftolique , que
d'être fans cefle errant & fugi-
tif, il ne profita pas de l'avis ,
& il demeura dans fon Eglife.
Mais il ne fut pas longtems fans
reconnoître la faute qu'il avoit
faite de ne pas fuivre cet avis.

Un Vendredi le Viceroi pa-
rut à la tête de deux cens fol-
dats , qui environnerent l'Egli-
fe & la maifon du Pere : une
partie des foldats fe faifit de fa
perfonne & de trois Catechif-

104. *Lettres de quelques*

tes qui étoient avec lui. Les autres se mirent à démolir l'Eglise , & en peu de tems elle fut abbatuë. Le Viceroi de son côté furetoit des yeux tous les coins & recoins de la chambre du Missionnaire , & dans l'impatience de trouver les paragues , à chaque pas qu'il faisoit , il demandoit au Gentil où étoit le trésor. Mais nonobstant les plus exactes recherches ce prétendu trésor ne paroissoit point. Le Gentil honteux du mauvais succès de son entreprise , & entrevoyant dans les yeux du Viceroi la colere dont il commençoit à s'enflammer , songea sérieusement à la retraite: il disparut en un instant , & se déroba au juste châtiment qu'il devoit attendre, par la fuite & par l'abandon de la maison & des biens qu'il possédoit dans la

Missionnaires de la C. de J. 105
Peuplade. Le Viceroy de son
côté s'en retourna bien confus
à Tanjaor.

Quand le P. Machado fut
pris, il n'avoit eu que le tems
de mettre à couvert les orne-
mens de l'autel : les vases, tant
ceux qui renfermoient les sain-
tes huiles, que ceux qui ser-
voient à l'Eglise, furent enle-
vez par les soldats, portez au
Roi, & exposez à la profana-
tion de ce Prince & des Ido-
lâtres.

C'est une opinion constante
de cette aveugle Gentilité, que
nous tirons les saintes huiles des
ossements des Défunts, & que
nous nous en servons pour en-
forceler les Peuples, & les
transformer en d'autres hom-
mes. Ce qui a fait naître aux
Gentils cette pensée ridicule,
c'est que d'un côté ils savent

que nous employons l'Onction sainte dans l'administration du Baptême , & que d'un autre côté ils voyent qu'effectivement ceux qui sont baptisez changent aussi-tôt de mœurs & de coustumes ; qu'ils abhorrent les Idoles pour lesquelles ils étoient auparavant pleins de veneration ; qu'ils se contentent d'une seule femme après avoir entretenu un grand nombre de concubines ; qu'enfin ils menent après le Baptême une vie toute contraire à celle qu'ils menotent avant leur conversion au Christianisme. C'est ce qui leur fait dire , que nous troublons l'esprit des peuples par des secrets magiques , & que nous les enchantons de telle sorte , qu'ils ne peuvent se défendre d'embrasser le Christianisme.

Le Roi fut curieux de voir faire en sa presence de ces sortes de métamorphoses. C'est pourquoi il ordonna à quelques soldats Gentils de se frotter le corps de cette huile dont les effets étoient si surprenans. Cet ordre les fit trembler de peur , & après avoir balancé pendant quelque tems sans oser répondre , enfin ils supplierent Sa Majesté de ne pas exiger d'eux une chose qui leur seroit si préjudiciable , puisque si cette huile touchoit seulement leur chair , ils deviendroient tout autres qu'ils ne sont , & seroient forcez malgré eux d'embrasser la Loi des *Pranguis*. Quelques Mores moins timides que les soldats , s'offrirent d'eux-mêmes à en faire l'épreuve ; & comme par cette Onction plusieurs fois réitérée il ne se fit

aucun changement dans leur personne , le Prince se défabusa d'une erreur si extravagante , & témoigna de l'indignation contre le Brame & contre les auteurs d'une semblable imposture. Un Catechiste qui étoit présent , prit de là occasion de parler en faveur de la Religion Chrétienne , & il montra avec une éloquence naturelle mais vive & animée , qu'on ne pouvoit l'attaquer que par des mensonges & des calomnies. Son discours fut applaudi , mais il ne produisit aucun effet ; car en cette Cour , comme parmi tous ceux qui gouvernent dans l'Inde , dès qu'il se présente une lueur d'intérêt , il n'y a ni veritez ni raisonnemens qui prévalent.

Le Brame doublement mortifié & du mécontentement que

Missionnaires de la C. de J. roy
le Roi venoit de témoigner, &
de l'inutilité de son entreprise
contre le P. Machado, eut re-
cours à un artifice, lequel s'il
eut réüffi, auroit mis le Chris-
tianisme à deux doigts de sa
ruine. Son dessein étoit d'avoir
un témoignage autentique que
le Pere étoit *Prangui*, * &
qu'il ne differoit en rien des
Europeans qui habitent les Cô-
tes. Un Protestant Anglois qui
s'étoit enfui de Madras, avoit
trouvé accès auprès du Roi de
Tanjaor, & étoit parvenu à
être son Ecuyer. Ce fut de lui
que le Brame voulut tirer un
aveu du Pranguinisme du Mis-

* C'est ainsi que les Indiens appellent les Eu-
ropeans. On a souvent expliqué dans les précéd-
ens Recueils quelle est la source de l'aversion
que les Peuples de l'Inde ont pour les Euro-
peans.

sionnaire. Il le fit venir chez lui , & après des démonstrations extraordinaires de politesse & d'amitié , comme à dessein de reparer une offense qu'il lui auroit faite sans le sçavoir : » Vous êtes sans doute » fâché , lui dit-il , & vous me » voulez du mal , parce que j'ai » fait mettre en prison un homme de votre Caste , & qui est » même , à ce qu'on m'a assuré , votre *Gourou* : mais si à » cette occasion vous gardiez » quelque ressentiment contre » moi , certainement vous n'aurez pas tout-à-fait raison : je » n'ai eu jusqu'ici nulle connoissance de l'intérêt que vous » prenez à ce prisonnier : je vous » honore & je vous affectionne » trop , pour ne pas respecter vos » inclinations ; & si vous m'as-

Missionnaires de la C. de J. TIE
furez qu'il est de votre Caste & que vous l'honorez de votre protection, à l'heure même je le fais sortir de prison avec honneur, & je le remets entre vos mains.

La Providence permit que le Protestant, qui ne pouvoit ignorer que nous fussions les mêmes que les Missionnaires de la Côte, fit une réponse telle qu'on auroit pu l'attendre du Catholique le plus sage & le plus discret. » Je vous proteste, lui dit-il, que je n'ai jamais ni vu ni entretenu le *Gourou* dont vous me parlez : ainsi je ne puis vous dire s'il est *Prangui* ou non ; mais c'est un fait qu'il vous est très-aisé de vérifier. Si comme moi il mange de la viande, s'il boit du vin, s'il fréquente les *Parias*, il n'y a point à douter qu'il ne

.

III. *Lettres de quelques*

» soit de ma Caste. Mais si au
» contraire il observe toutes vos
» coutumes, s'il n'a à son fer-
» vice que des gens de haute
» Caste, on ne peut pas raison-
» nablement le soupçonner d'être
» *Prangui*, & de la même
» Caste que moi.

Le Brame ne s'attendoit pas à une réponse qui lui ôtoit un moyen présent de justifier sa haine contre le Missionnaire & contre ses Disciples. L'artifice lui ayant si mal réussi, il en vint à des voyes de fait & à des exécutions cruelles. Il fit venir en sa présence deux des Catechistes prisonniers, & leur ordonna de renoncer à la Loi des *Pranguis* & de sacrifier aux Idoles, sinon qu'il alloit les faire expirer sous les coups de fouet. Ces genereux Chrétiens répondirent d'une voix haute & fer-

Missionnaires de la C. de J. **N**°
me, qu'on leur arracheroit plutôt mille fois la vie que de consentir à ce crime. Aussi-tôt on leur ôta leurs vêtemens, & on les battit d'une manière cruelle. Leur constance lassa enfin le Brame, il eut honte de sa barbarie, & sans parler des pataques qui lui tenoient plus au cœur que tout le reste, il mit les Catechistes en liberté, & les renvoya dans leurs maisons.

Peu après il se fit amener le troisième Catechiste dont il crut venir plus aisément à bout. C'étoit un jeune homme âgé de 18. ans plein de ferveur & de courage nomme *Xinamutu*. Le Brame n'épargna rien pour le gagner : détours, artifices, caresses, flatteries, promesses, menaces, il mit tout en œuvre pour lui faire découvrir l'endroit où le P. Machado avoit

114 *Lettres de quelques*
enterré son prétendu trésor.
Toute la réponse qu'il tira, fut
que la pauvreté du Missionnai-
re étoit extrême, & qu'il man-
quoit même des choses les plus
nécessaires à la vie.

Le Brame chagrin & mécon-
tent de cette réponse s'empor-
ta contre le jeune homme, &
éprouva sa fermeté par plu-
sieurs sortes de tourmens qu'il
lui fit souffrir durant quelques
jours & à plusieurs reprises :
mais il ne put vaincre sa cons-
tance & son amour de la véri-
té. *Xinamutu* répondit tou-
jours la même chose, sçavoir
que le Pere étoit un pauvre *Sa-
nias* * qui n'avoit rien à lui, &
qu'il ne recevoit rien de ses
Disciples : » On peut , ajouta-
» t'il, me trancher la tête , mais

* Penitent des Indes.

Missionnaires de la C. de J. 177

On ne me forcera pas à représenter des trésors imaginaires & qui n'existerent jamais. »

Le Brame voyant ses efforts inutiles, tourna toute sa rage contre le P. Machado. Ce Pere étoit detenu dans une prison très-incommode, qui n'avoit que cinq à six pieds de longueur sur deux de largeur : elle étoit remplie de toutes sortes d'insectes, qui ne lui permettoient pas même de sommeiller, & il ne commença à prendre du repos, qu'après que de charitables Chrétiens eurent trouvé le secret de faire passer en cachette jusques dans la prison des sacs de cendre, dont il couvrit la terre, afin d'y reposer moins durement, & de se garantir des piquûres importunes de ces animaux. Le matin & le soir on

ne lui donnoit pour toute nourriture qu'une porcelaine de ris cuit à l'eau avec un peu de lait. Les Gentils même ne pouvoient comprendre comment il vivoit si long-tems dans une abstinence si rigoureuse. Enfin on lui fit endurer deux sortes de supplices.

Le premier se nomme *Catté* en langue Indienne ; c'est une torture tres cruelle. On fait joindre les mains au patient , & on lui insere entre les doigts des morceaux de bois qu'on lie étroitement ensemble : on le fait asseoir ensuite les jambes croisées à la maniere du pays , & lui posant les mains à terre , on les presse violemment avec des planches & des pierres tres pesantes , de telle sorte que le sang sort de tous côtez par les ongles. Il suppor-

ta durant une demie heure un supplice si douloureux, mais enfin les forces lui manquerent, & il tomba en défaillance. Alors les soldats, soit par un effet de la compassion naturelle, soit par la crainte de le voir expirer dans ce tourment, lui dégagerent les mains, & cessèrent de le tourmenter. Il y en a qui assurent que ce fut un More dont le cœur s'attendrit à ce spectacle, qui donna de l'argent aux soldats pour obtenir sa délivrance.

L'autre supplice qu'on lui fit souffrir, bien qu'il ne fût pas sanglant, n'étoit guères plus supportable. On le dépouilla de ses vêtemens, ne lui laissant qu'un morceau de toile au milieu du corps; & au tems que le soleil darde ses rayons avec le plus de

violence, on le mit sur un mur qui s'élevoit en forme de talut, de même que le chevalier, & on lui attacha deux grosses pierres aux pieds. Ceux qui sçavent jusqu'à quel point le Ciel est brûlant aux Indes, peuvent juger de la rigueur de ce supplice. Il fut exposé de la sorte à un soleil très-ardent pendant trois heures : & comme il commençoit à s'affoiblir, on le reconduisit en prison.

Je ne parle point des insultes & des outrages auxquels il fut journellement exposé pendant deux ans moins 20. ou 22. jours que dura sa prison : chaque jour on l'en tiroit pour le promener honteusement dans une Peuplade voisine, où il servoit de jouet à une populace insensée qui l'accabloit à l'envi de tou-

re sorte d'injures. Plusieurs fois il pensa être assommé par une grêle de pierres, qu'une soldatesque insolente lui jettoit de toutes parts. Il s'attendoit de finir enfin sa vie par la rigueur de sa prison, ou par les mains des ennemis de JESUS-CHRIST ; mais il n'eut pas ce bonheur après lequel il soupiroit. La liberté lui fut rendue par les soins charitables de Monsieur de Saint Hilaire , qui sert si utilement la Religion par le credit que son mérite lui donne auprès du Nabab , * auquel le Roi de Tanjaor paye tous les ans le tribut qu'il doit au Mogol. On devroit, ce semble, raconter ici la maniere dont le Pere Machado fut élargi ;

* Viceroi pour le Mogol dans le Carnate.

220 *Lettres de quelques*
mais on s'en dispensera pour
ne pas repeter ce qui en a déjà
été dit dans le XIV Recueil,
où les circonstances de son élar-
gissement sont détaillées.

* Pag. 469.



LETTRE



LETTRE DU

PERE LE CARON,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

A Mesdames ses Sœurs Religieuses Ursulines.

De la Mission de Carnate aux Indes, de 20.
Novembre 1720.

La P. de N. S.



E cherche , comme
vous voyez , à vous
contenter , mes cheres
Sœurs , & la distance
des lieux ne me fait pas oublier

XVI. Rec.

F

ce que vous me demandâtes si instamment, lorsque je vous dis le dernier adieu. Je vous entretiendrai d'abord en peu de mots des mœurs & des coutumes de ces Nations éloignées , & je m'étendrai un peu plus au long sur ce qui regarde les fonctions du saint Ministère auquel la divine Providence m'a appelé.

La Religion des Indiens est un composé monstrueux de toute sorte de fables. Ils admettent, selon ce qu'on voit dans leurs Livres, jusqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux dont les fonctions sont différentes. Ils attribuent à l'un la Création du monde , à l'autre la Conservation, & au troisième le pouvoir de le détruire. Ces trois Dieux sont indépendans les uns des autres, ils ont chacun leur Pa-

Missionnaires de la C. de J. 123
radis ; souvent ils se sont fait la guerre , & l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru plusieurs fois sur la terre sous différentes figures , sous celle de poisson , de pourceau &c. Tout ce qui a servi à ces Dieux est divinisé. C'est pourquoi on voit presque dans tous les Temples la figure d'un Bœuf , auquel on offre des sacrifices , parce qu'il servoit autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qui m'a le plus surpris au milieu de ces fables , c'est que ces peuples ont un Dieu nommé *Chrisnen* né à minuit dans une étable & adoré par des Bergers. Ils observent un jeûne la veille de sa fête , qu'ils célèbrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu est un tissu d'actions infames.

C'est dans ce tintamare que consiste toute la solennité de

la Fête: boire, manger, chanter, se divertir ; ce sont là leurs exercices de pieté. Ils ne s'assemblent gueres dans leurs Temples qui sont de vraies demeures de Demons. Il ne vient de jour dans ces Temples que par une porte tres-étroite , du moins dans ceux que j'ai vus. Ceux qui ont quelque dévotion particuliere aux Dieux , envoient au Sacrificateur de quoi faire le Sacrifice : Ce sont d'ordinaire des fleurs , de l'encens , du ris , & des légumes. Personne n'assiste au Sacrifice. Comme j'ai été témoin d'un de ces Sacrifices , je puis vous en faire le récit.

Dans un Voyage que je fis le mois passé , je me retirai le soir dans un Temple à dessein d'y passer la nuit. J'y trouvai le Prêtre des Idoles qui se dis-

Missionnaires de la C. de J. 125
posoit à leur faire son Sacrifice.
On venoit de lui envoyer de
l'encens , du ris , & des legu-
mes. Je pris de-là occasion de lui
faire sentir quel étoit son aveu-
glement d'adorer des Dieux in-
sensibles ; je l'entretins assez
longtems du vrai Dieu , & je
m'apperçus que mes paroles fai-
soient impression sur son esprit ,
il convint même de la verité de
ce que je lui disois. Après quoi
prenant la parole : » Vous avez
tort , me dit-il avec amitié , de «
passer ici la nuit : cette Con- «
trée est remplie de voleurs qui «
pourroient vous faire insulte ; «
croyez-moi , retirez-vous dans «
le prochain Village , vous y se- «
rez plus en sûreté. » Comme je
ne deferois pas à ses conseils ,
& que ma presence l'importu-
noit , il excita tout à coup une
fumée si épaisse , qu'elle me

126 *Lettres de quelques*
contraignit de gagner la porte.
Ce fut de là que je contemplai
son manège. Il prépara le repas
au coin du Temple, puis il ver-
sa sur ses Idoles plusieurs cru-
ches d'eau, & les frotta long-
tems, il mit du feu sur un têt
de pot cassé, où il brûla de
l'encens qu'il presenta au nez
de chaque Idole, en prononçant
certaines paroles dont je ne
compris pas le sens. Ensuite il
arrangea sur un plat, c'est-à-
dire, sur sept ou huit feuilles
cousuës ensemble, le ris & les
legumes, après quoi se prome-
nant autour des Idoles, il leur
fit plusieurs reverences, comme
pour les inviter au festin. Puis
il se mit à manger avec grand
appetit ce qu'il avoit présenté
à ses Dieux. Ainsi se termina le
Sacrifice.

Presque tous les Princes de

Méfiannaires de la C. de J. 127
ces Contrées sont fort superstitieux. Il en coûte à plusieurs de grosses sommes pour célébrer la fête des Idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs & penibles voyages pour porter des sommes d'argent considérables à quelque Divinité, lesquelles passent bientôt entre les mains des Mores qui sont les maîtres du Pays. Dans la Ville de *Ballabaram* où nous avons une Eglise, le Prince regnant fait porter continuellement un de ses Dieux sur un Palanquin, qui est précédé d'un Cheval & d'un Elephant richement caparaçonné, dont il lui a fait présent. Le bruit de quantité d'instrumens attire une foule incroyable d'Infidèles, qui viennent adorer l'Idole. Par intervalle un Herault fait faire silence, & il recite les

128 *Lettres de quelques*
louanges de la Divinité.

L'année dernière la Princesse regnante se trouva fort mal. Le Prince son mari eut recours à toutes les Idoles , & leur fit faire des Sacrifices pour obtenir sa guérison ; & afin de les fléchir , il fit appliquer avec un fer rouge sur les deux épaules de cette Princesse , la figure d'une de ses principales Divinités. La douleur abrégea sans doute ses jours , car elle mourut après cette cruelle opération. Le Prince en fut si irrité contre ses Dieux , qu'il cessa entièrement de faire des Fêtes en leur honneur. Sa colère s'est enfin radoucie , & le mois dernier il commença une nouvelle Fête plus magnifique que toutes les autres.

Ces Peuples sont divisez par Castes ou tribus , comme étoit

Missionnaires de la C. de J. 119
autrefois le Peuple Juif avec lequel il paroît qu'ils ont eu commerce ; car dans leurs coutumes , dans leurs cérémonies , dans leurs Sacrifices on découvre quantité de vestiges de l'ancienne Loi , qu'ils ont défigurez par une infinité de fables. Cette distinction de Castes est un grand obstacle au progrès de l'Evangile , sur tout dans les lieux où il y a peu de Chrétiens. Comme on ne peut se marier que dans sa Caste & même dans sa Parenté , un Idolâtre qui a dessein de se convertir , dit souvent : » Si je me fais Chrétien il faut renoncer « à tout établissement , il n'y « a point encore de Chrétiens « dans ma famille , j'en deviendrai l'opprobre , & mes parens ne voudront plus communiquer avec moi. » Ainsi il faut

que ces Infideles commencent par l'acte du monde le plus heroïque , pour se faire instruire d'une Religion , contre laquelle ils sont déjà prevenus d'ailleurs par mille idées superstitieuses. Le Seigneur par sa misericorde infinie a sçu applanir ces difficultez.

Il y a une Caste de gens qui portent le *Lingan* , (c'est une figure qu'ils portent au col pour marquer leur dévotiement à un de leurs Dieux) ils le conservent avec un soin extrême , & lui offrent chaque jour des Sacrifices. Les *Gouroux* ont sçu leur persuader que s'ils venoient à le perdre , il n'y auroit que la mort qui pût expier leur faute.

J'ai lu dans un Livre Indien L'Histoire suivante : Un de ces Linganistes ayant perdu son *Lin-*

Missionnaires de la C. de J. 131
gan, alla s'accuser de sa faute à
son *Gourou* : celui-cy lui déclara
qu'il devoit se résoudre à
mourir, & que la mort étoit le
seul moyen qu'il eût d'appai-
ser le courroux des Dieux, &
en même tems il le conduisit vers
les bords d'un Etang pour l'y
précipiter. Le Linganiste parut
y consentir, mais il demanda
en grace au *Gourou* de lui prê-
ter le *Lingan* qu'il portoit, afin
de lui faire pour la dernière fois
son Sacrifice. Aussitôt qu'il l'eut
entre les mains, il le laissa tom-
ber dans l'eau. Nous voila tous
deux sans *Lingan*, lui dit-il,
ainsi nous devons nous préci-
piter de compagnie dans l'E-
tang, pour appaiser la colere
de nos Dieux; & déjà il le ti-
roit par les pieds pour s'y jet-
ter ensemble, lorsque le *Gourou*
lui prenant la main, » Attendez,

» mon fils , lui dit-il , il ne faut
» pas vous presser , je puis vous
» dispenser de la peine que vous
» avez meritée , je reparerai vo-
» tre faute en vous donnant un
» autre *Lingan*.

Il règne ici une coûtume assez extraordinaire dans la Caste des Laboureurs. Lorsqu'ils se font percer les oreilles , ou qu'ils se marient , ils sont obligez de se faire couper deux doigts de la main , & de les présenter à l'Idole. Ils vont ce jour-là au Temple comme en triomphe. Là en presence de l'Idole on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau , & aussitôt on y applique le feu pour étancher le sang. On est dispensé de cette cérémonie , quand on fait présent de deux doigts d'or à la Divinité. D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attra-

per : leur Prince les récompense à proportion des nez qu'ils apportent : il les fait enfiler ensemble, & on les suspend à la porte d'une de leurs Déesses.

En France on applique la fleur de Lys aux malfaiteurs : ici on donne de l'argent pour se faire brûler les épaules. Ces misérables esclaves du Démon vont en foule chez le *Gourou* qui a toujours un fer tout prêt sur un brasier ardent. Il commence par se faire bien payer, sans quoi ni pleurs, ni prières ne pourroient l'engager à accorder la grace qu'on lui demande. Quand il a touché la somme prescrite, il leur applique sur les épaules le fer rouge, qui leur imprime l'image de leurs Divinitez, sans que durant ce tourment ils fassent pa-

roître le moindre sentiment de douleur. Vous voyez par là jusqu'à quel point le Démon se fait obéir.

Le Gouvernement n'est gueres moins bizarre que la Religion. La volonté des Princes, & la raison du plus fort tiennent lieu de toute justice. Les peuples y vivent dans une espece de servitude : ils ne possèdent aucune terre en propre. Elles appartiennent toutes au Prince qui les fait cultiver par ses sujets : au tems de la recolte il fait enlever le grain, & laisse à peine dequoi subsister à ceux qui ont cultivé les terres. C'est un crime aux particuliers d'avoir de l'argent : ceux qui en ont l'enterrent avec soin, autrement sous mille faux prétextes on trouve le moyen de le leur enlever. Les Princes n'é-

Missionnaires de la C. de J. 135
xercent ces vexations sur leurs
Peuples, que parce que les Mo-
res qui ont subjugué les Indes, le-
vent sur ces Princes des impôts
exorbitans, qu'ils sont obligez
de fournir, sans quoi le Pays se-
roit mis au pillage.

Les plus grands crimes ne
sont point punis de mort; pour-
vû qu'on fournisse de l'argent, on
est assuré de l'impunité. On s'est
contenté de bannir un homme
qui avoit tué sa femme & sa fil-
le. Une femme qui avoit tué son
mari, fut conduite dans la place
publique, où on lui couvrit le vi-
sage de bouë: ce fut tout son
supplice. Un homme qui avoit
volé le trésor du Prince de *Bal-
labaram*, en fut quitte pour
quelques coups de baton. Quel-
ques jours après on le surprit
faisant le même vol: au lieu
de le punir, on le garda à vue

comme une personne utile à l'Etat , & qui dans l'occasion pouvoit lui rendre un service important. Ce service étoit qu'en cas de siege dont la Ville étoit menacée , on pourroit employer un homme si adroit à enlever la caisse militaire des ennemis , & par là déconcerter leurs projets.

En Europe ce sont les meilleures Familles qui occupent les trônes : de tous les Princes de Carnate je n'en connois pas un seul qui soit de la première Caste : quelques-uns même sont d'une Caste fort obscure. De là vient qu'il y a des Princes dont les Cuisiniers se croiroient déshonorés , & le seroient effectivement , s'ils mangeoient avec les Princes qu'ils servent : leurs Parens les chasseroient de leurs Castes comme des gens perdus

Missionnaires de la C. de J. 137
d'honneur. C'est ici un noble
emploi que de se faire la cui-
sine à soi-même. C'est pour cela
que quelquefois pour me faire
honneur on m'a dit : C'est-vous
sans doute, mon Pere, qui vous
faites votre cuisine : voulant
par là me faire entendre qu'
il n'y avoit personne d'une
naissance, ni d'un mérite assez
distingué pour me la faire.

On est ici fort à plaindre
quand on est malade. Ce n'est
pas qu'il n'y ait grand nombre
de Medecins : mais ce sont de
vrais charlatans, fort ignorans,
& qui font leurs experiences
aux dépens de la vie de ceux
qu'ils traittent. Leurs drogues
& leurs remedes se trouvent
dans les bois : ce sont quelques
simples dont ils expriment le
jus, & qu'ils font prendre au
malade. Dans les fievres, du.

raissent-elles trente ou quarante jours , on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime est de chasser le mal en affoiblissant la nature. Si le malade meurt , c'est , disent-ils , la force du mal qui l'emporte , & non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce regime lorsque j'entrâi dans la mission , mais ayant vû mourir trois ou quatre de nos Catechistes pour avoir pris de la nourriture après quinze ou seize jours d'abstinence , je changeai de sentiment. Et en effet je fus témoin qu'un jeune enfant de quinze ans de la première Caste , étant tombé malade , on ne lui donna pendant un mois qu'un peu d'eau chaude. La fièvre le quitta le 27. jour de sa maladie ; & comme il avoit encore un peu de for-

ce, on ne lui donna à manger que de trois jours, de crainte que la fièvre ne le reprit. Le 30. & les cinq ou six jours suivans on ne lui fit prendre que plein la main de ris. Il s'est tout-à-fait retabli, & je le fais actuellement instruire pour lui donner le Baptême.

Il n'y a parmi ces Peuples ni Academie ni Science : ils ont quelque connoissance de l'Astronomie, & ils predisent les éclipfes avec assez de justesse. Quoique leur Pays ait été sujet à de fréquentes révolutions, dont la memoire meritoit d'être transmise à la Postérité ; on n'en trouve rien dans leurs Livres, qui ne sont remplis que de contes & de fables.

Voilà, mes cheres Sœurs ; un précis de ce qui regarde la Religion & le Gouvernement

240 *Lettres de quelques*
des Peuples du Carnate : Vous
souhaittez quelque chose de
plus particulier sur ce qui me
regarde, & sur les benedictions
que le Seigneur verse sur cette
Chrétienté naissante : c'est à
quoi je vais satisfaire.

J'entrai dans cette Mission le
20. du mois de Mars de l'an-
née 1719. Je n'y fus pas trois
semaines qu'il pensa m'arriver
un petit accident. La nuit du
Samedi Saint on vint m'avertir
qu'un Missionnaire qui demeu-
roit à trois lieuës, étoit tombé
malade, & hors d'état de cé-
lébrer la fête de Pâques. Je
partis sur l'heure, & j'arrivai
à son Eglise le jour de Pâques
à trois heures du matin. Les
Chrétiens dont toute la cam-
pagne étoit couverte, se te-
noient en garde contre les vo-
leurs, qui depuis peu avoient

pillé cette Eglise. Comme ils me prirent moi & mes Catechistes pour ces voleurs, ils s'armerent de pierre & de batons pouffans des cris affreux, & je vis le moment qu'ils alloient fondre sur nous. Mais le Seigneur permit que je me fisse enfin reconnoître. Je baptisai ce jour-là 28. personnes : à dix heures du soir, je commençai dans une vaste pleine une belle Procession, où l'on porta sur un brancard bien orné la Statue de la sainte Vierge. La nuit fut éclairée par trois cens flambeaux, & par quantité de feux d'artifice qui jouïoient sans discontinuer. Une grande multitude de Chrétiens & d'Idolâtres furent charmez de cette cérémonie, qui dura depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin. L'appareil de

ces sortes de Fêtes contribuent beaucoup à donner aux Indiens une grande idée de nos Myſteres.

Vous ne ſçauriez croire avec quelle foi, quelle piété, quelle ferveur ces nouveaux fideles s'approchent des Sacremens. Dès que le Miſſionnaire eſt arrivé dans une Eglife, ils s'y rendent de fort loin pour participer aux Saints Myſteres. Après avoir voyagé tout le jour ſous un ſoleil brûlant, n'ayant pris le matin qu'un peu de ris froid, ils arrivent ſur le ſoir accablé de ſueurs & de fatigues. Ils boivent pour tout ſoulagement un peu d'eau, & paſſent la nuit couchés ſur la terre. Ils fondent en larmes & ſont inconſolables en s'accuſant des fautes les plus légères. A la priere du ſoir lorsqu'on recite

l'acte de Contrition, ils se frappent la poitrine, & ne s'expriment que par des sanglots réitérez.

Aux Fêtes solennelles les Chrétiens les plus aîsez mettent en commun quelque argent pour donner à manger à tous les autres, & par là ils entretiennent entre eux cet esprit d'union & de charité qui édifie les Payens même. C'est ordinairement à ces Fêtes qu'on administre le saint Baptême. Les Catechistes nous amènent par troupe ces pauvres Idolâtres, qui n'ont pas plutôt connu le vrai Dieu qu'ils secoüent avec joie le joug du Démon qui les a tenus si long-tems captifs. J'admire quelque fois les miracles de la grace dans certains vieillards, qui nonobstant les plus forts préjugés touchant

leurs Divinitez , reçoivent le saint Baptême , sans que la foi de nos Mysteres trouve dans leurs esprits la moindre resistance.

Ceux qui se convertissent à la foi , ont souvent de cruelles contradictions à soutenir du côté de leurs Parens Idolâtres , qui les maltraitent , & les chassent de leurs familles sans vouloir communiquer avec eux. Dans cet excès de tribulation , ils viennent nous faire le recit de leurs peines. » Mon Pere , » disent-ils , avec une foi vive , » je souffre infiniment , mais je » suis content pouvû que la volonté de Dieu s'accomplisse , » & que le Ciel devienne le » prix de mes souffrances. J'ai vû plusieurs Chrétiens qu'on a voulu forcer de donner leurs filles en mariage aux Idolâtres ,
&

Et qui l'ayant refusé constamment, ont été exposez aux plus indignés traitemens: quelques uns sont morts de miseres, tous furent chassés de leur Pays: leur crime étoit d'adorer le vrai Dieu. Ils ont soutenu cette persécution, avec une fermeté, une foi, & un courage dignes des heros de la primitive Eglise. On les voyoit abandonner leurs emplois, leurs maisons, leurs parens, leurs amis, sans se plaindre, ni murmurer, charger de leurs petits enfans, obliger de chercher un asile dans une terre étrangere, n'ayant d'autre ressource pour vivre que dans une ferme confiance en la Providence. Ces exemples d'une vertu héroïque dans de nouveaux Fidèles, nous consolent des pas que nous faisons pour les faire entrer

dans la voye du salut, & nous remplissent d'une joye pure & solide.

2. A la dernière fête de Noël le Seigneur glorifia son saint Nom d'une façon singulière dans les Etats d'un Prince, où l'Evangile n'avoit pu encore pénétrer. Il y avoit quatre mois que sept personnes y étoient cruellement tourmentées du Démon : deux moururent dans l'obsession : les cinq autres n'ayant plus d'autre ressource que dans le vrai Dieu, furent amenez à l'Eglise de *Chruchsnabouram* les fers aux pieds, & les mains liées derrière le dos. Dès qu'ils furent arrivez, je chargeai un Catechiste d'aller enlever de sa maison & de celle de ses parens toutes les Idoles & toutes les marques de superstition qu'ils y trouveroient. Le lendemain

Après la Messe, je commençai l'exorcisme: j'avois fait illuminer l'Eglise pour rendre la Fête plus éclatante. La nouveauté du spectacle y avoit attiré une grande foule de Chrétiens & d'Idolâtres. Le Seigneur exauça la foi de ces malheureux esclaves du Demon. A la fin de l'exorcisme, ils se trouverent tranquilles & tout-à-fait affranchis d'une si cruelle servitude. Je leur fis ôter les fers: leurs Compatriotes étoient étonnez, de voir tant de douceur en des personnes dont ils n'avoient pû moderer la fureur.

Le Prince qui avoit été témoin de l'obsession & qui avoit fait enchaîner l'un de ces cinq Idolâtres: qui étoit son Intendant, ne fut pas moins surpris. Il me fit dire qu'il avoit dessein de me venir voir. Il vint

148 *Leur de quel p...*
en effet le jour de Noël en grand
cortège sur les quatre heures du
soir. C'est un vieillard âgé de
65. ans. Dans mon entretien
j'insistai fort sur la délivrance
de ces peccés, comme fut
une preuve de la vérité de la
Religion, que j'étois venu de
six mille lieues lui annoncer
pour le salut de son âme. Le
Prince & ceux de la suite con-
vinrent qu'un Dieu si puissant
ne pouvoit être que le vrai
Dieu. Après une demie heure
d'entretien, il se retira auprès
de l'Eglise, & il me fit dire
qu'il vouloit me parler en se-
cret. Il se fit lire durant plus
d'une heure les principales preu-
ves de la Divinité; & de temps
en temps il se recrioit : c'est ici
la pure vérité.
L'Eglise étoit assez bien or-
née : quand l'heure de la pri-

Missionnaires de la C. de J. 149
se est sonné, le Prince y affis-
sa, & il parut très édifié de la
piété, & de la modestie des Fi-
dèles. La prière finit : » Qu'on
reste ici, dit-il à ceux de la «
Cour, je vais prendre con-
gé du Père. » Il vint seul dans
un endroit où je l'attendois, &
là durant un quart d'heure je
l'entretins du vrai Dieu, du Pa-
radis, de l'Enfer, de la fausse-
té des Divinitez qu'il adoroit.
Il conyint de tout : » Je veux,
dit-il, embrasser vobtre Re-
ligion, admettez-moi, je «
vous prie, dès ce moment «
au nombre de vos Disciples. «
Alors il me salua en portant
les deux mains jointes sur la
tête, qui est la marque du plus
grand respect, & il se retira.
Le lendemain je lui envoyai
un Gauchiste avec des Livres
où nos Myſteres sont expliquez.

Il se les fit lire durant quelques jours sans se déclarer, & il n'a point encore fait paroître qu'il voulût soutenir les démarches qu'il avoit faites le jour de Noël.

Ce Prince a parmi ses Courtisans grand nombre de Brames, qui nous traversent presque dans toutes les Cours où ils ont les premières charges. J'ai appris qu'ils avoient persuadé à ce Prince que j'étois le plus grand Magicien qu'il y eût dans les Indes, & que ce n'étoit que par la vertu de mes enchantemens, que les cinq personnes avoient été délivrées du Démon. Ce Prince est très-foible sur cet article : il entretient même à sa Cour un Magicien pour lever les sorts qu'on pourroit jeter sur lui. J'ai invité ce Magicien à me venir voir,

Missionnaires de la C. de J. 151
afin de nous communiquer l'un
à l'autre nos secrets. Il m'a-
voit donné la parole, mais il ne
l'a pas tenue.

Six ou sept jours après la
visite du Prince, je lui envoyai
un panier de raisins auquel j'a-
vois appliqué quelques cachets :
c'est un fruit rare en ce Pays.
Les Brames qui étoient auprès
de lui, l'avertirent de n'y pas
toucher. » Voyez-vous ces ca-
chets, dirent-ils; ils couvrent
quelque sortilège, & si vous
y touchiez il vous arriveroit
quelque malheur. » Le Prince
trop credule n'osa toucher au
raisin, quelque envie qu'il eût
d'en manger. Peu de jours a-
près un de mes Catechistes é-
tant allé le saluer de ma part :
Otez les cachets de ce panier, «
lui dit-il, le respect que j'ai
pour le Pere m'empêche de «

les lever moi-même. » Le Catechiste obéit, & le Prince mangea des raisins avec avidité. Les Brames furent un peu déconcertez de cet expédient.

Une autre fois que j'envoyai saluer un autre Prince par un Catechiste, je lui ordonnai de porter sur son bras un Livre de la Religion d'une forme particulière, afin de piquer sa curiosité. Cet innocent stratagème réussit : le Prince demanda au Catechiste quel étoit ce Livre ; & ayant appris que c'étoit la Loi du vrai Dieu, il se le fit lire bien avant dans la nuit. Un Brame Astrologue souffrant avec impatience que le Prince prît goût à cette lecture, vint avec son Livre d'Astrologie à la main : » Prince, lui dit-il avec » une espece d'entousiasme, » selon le cours présent des cé-

Missionnaires de la C. de J. 153
toiles, il ne vous est plus
permis de rester ici; retirez-
vous au plutôt. Le Prince o-
béit, & congédia son Lecteur.

La seconde semaine de Carê-
me, comme je finissois ma re-
traite annuelle, il m'arriva une
petite humiliation. Un parti
considérable de Mores vint pour
m'enlever dans l'Eglise de
Churchsabouram. Dès le matin
ils demanderent à me parler :
on leur répondit que j'étois en
prières, & que je ne voyois per-
sonne. Ce refus les surprit : ils
entrèrent dans l'enceinte de la
maison, & ce fut toute la jour-
née un flux & reflux continuel de
ces gens-là, sans rien communi-
quer de leur dessein. Ils avoient
deux Brames à leur tête, qui,
comme je crois, étoient les au-
teurs de cette entreprise. Comme
ils craignoient que les Chrétiens

ne prissent ma défense, ils s'adresserent au Prince tributaire du Seigneur More qui commandoit le détachement, & le firent prier d'envoyer la garnison de la forteresse pour tenir mes Disciples en respect. Le Prince qui m'affectionnoit; s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hostilité sur les terres d'un Prince son voisin avec qui il étoit en paix. Sur quoi les Mores prirent le dessein de m'enlever dans l'obscurité de la nuit & sans éclat. Je n'appris ce détail que le lendemain. Je ne sçai comment le Commandant de la forteresse de *Chruchsnabouram* eut connoissance de leur dessein : il vint me trouver à cinq heures & demie du soir pour me donner avis que les Mores tramoiérent un complot contre ma person-

Missionnaires de la C. de J. 155
ne, qu'ils s'étoient déjà empa-
rez de toutes les avenues de ma
maison, & il me conseilla de
me réfugier dans la forteresse.
Je suivis son conseil, je sortis
par une issue inconnue aux Mo-
res, & je me retirai dans la
Forteresse où je passai la nuit.
Les Mores s'étant apperçus de
quelque mouvement, & ayant
appris ensuite que j'étois dans
la Forteresse, se retirèrent à leur
camp. A huit heures du soir ils
m'envoyèrent inviter à me ren-
dre au camp, où leur Com-
mandant souhaitoit avec pas-
sion de me voir. Je leur fis ré-
ponse qu'un pénitent & un so-
litaire comme moi, ne voyoit
pas volontiers le grand monde.
Comme ils décamperent le len-
demain matin, je retournai
dans mon Eglise, où mes Chré-
tiens m'accompagnèrent.

Je ne ſçai quel étoit le deſſein de ces Mores, ni quel parti ils m'euffent fait ; ſi j'étois tombé entre leurs mains. Tout ce que je ſçai, c'eſt que les Brames nous ont ſouvent ſuſcitée de facheuſes perſécutions, en leur perſuadant que nous avions l'art de faire de l'or. C'eſt ſous cette fauſſe accuſation qu'ils maltraitent quelquefois les Indiens d'une maniere cruelle ; & que tout récemment ils retinrent un de nos Miſſionnaires deux ans entiers dans une rude priſon, & qu'ils l'appliquèrent deux fois à la torture.

Quelque tems avant que les Mores entrepriſſent de m'enlever, j'admirai des effets bien ſenſibles de la Providence de Dieu ſur ſes Elus. Un Idolâtre étant venu par hazard de fort loin dans le Village où je me

trouvois, y tomba dangereusement malade : des Chrétiens lui parlerent du vrai Dieu : il demanda à me voir, je l'instruisis autant que la nécessité pressante pouvoit le permettre, je lui confèrai le Baptême qu'il demandoit avec ferveur, & il mourut le lendemain dans de grands sentimens de piété.

Quatre autres Adultes furent favorisez presque en même tems de la même grace. Il y avoit parmi eux un Brame qui seroit mort infailliblement dans l'Idolâtrie, s'il fut resté dans sa famille. La conversion d'un Brame est un vrai miracle de la grace, tant ils ont d'obstacles à surmonter. Celui dont je parle étoit âgé de 65. ans, & contre la coutume de ceux de sa Caste, il aimoit assez les Prédicateurs de l'Evangile : il a-

voit même contribué à nous faire avoir un emplacement dans la ville de *Devandapallé* pour y bâtir une Eglise. Dieu a voulu sans doute récompenser cette bonne œuvre : il arriva de trente lieues loin dans une Eglise où j'étois, il tombe malade, il envoie à deux heures après minuit me demander quelque soulagement. Je lui portai de l'eau de melisse qui le fortifia. Bien qu'il eût toute la présence d'esprit, je m'aperçus qu'il étoit dans un danger extrême, & comme il étoit assez instruit de nos Mystères, je lui administrai le saint Baptême qu'il me demanda, & une heure après il mourut.

Ces miracles continuels de la miséricorde du Seigneur dont nous sommes témoins, nous dédommagent au centuple des

Missionnaire de la C. de J. 159

croix que nous avons à souffrir, & de la pénitence continue que nous faut pratiquer. La vie que nous menons est assurément austère, soit par la qualité des alimens, soit par la fatigue des voyages, soit par les persécutions & les dangers auxquels nous sommes sans cesse exposez. Vous savez sans doute que le ris, quelques légumes, & de l'eau sont toute notre nourriture : cette austerité est absolument nécessaire en ces Contrées, sans quoi il ne seroit pas possible d'y établir la Religion. Les Castes honorables ne vivent que de ris & de légumes, & on a le dernier mépris pour ceux qui usent d'autres alimens. D'ailleurs les Pénitens Gentils, car le Démon a aussi ses martyrs, observent cette austerité de vie. Nous avons auprès de

nous un Chrétien qui a été autrefois au service d'un de ces Pénitens. Il nous a rapporté que ce Pénitent ne mangeoit à midi que du ris & des légumes, & que le soir il se contentoit de boire un peu d'eau, s'occupant tout le reste de la journée à reciter les louanges de ses faux Dieux. Si nôtre vie étoit moins austere que la leur, & la Missionnaire, & la Religion qu'il prêche, tomberaient dans le mépris.

Nos voyages sont pénibles; on ne trouve sur la route aucun lieu pour se retirer. Jusqu'à présent j'ai presque passé toutes les nuits sous un arbre exposé aux vents & à la pluie. Quelquefois je me retire dans un Temple d'Idoles, quand il s'en trouve sur le chemin; mais on y est d'ordinaire mangé d'in-

Missionnaires de la C. de J. 161
soctes. Tandis que les Chré-
tiens qui m'accompagnent me
preparent un peu de ris & des
legumes, je recite mon Office,
& après quelques heures d'un
repos assez interrompu, je con-
tinuë mon voyage. Je n'en fais
gueres que je n'aye le visage,
les mains & les pieds tout brû-
lez, sans trouver une seule gout-
te d'eau pour appaiser une soif
ardente. C'est par une protec-
tion particuliere de Dieu qu'il
nous arrive si peu d'accidens
dans ces voyages : car outre
que le pays est rempli de vo-
leurs, nous avons par tout des
ennemis du nom Chrétien, qui
sçavent les routes que nous te-
nons, & qui pourroient aisément
nous égorger pendant la nuit.

Voilà, mes cheres Sœurs, un
recit vrai dans toutes ses cir-
constances de la vie que je me-

161 *Lettres de quelques*

ne depuis 16. mois que j'ai eu
le bonheur d'entrer dans cette
Mission. Je vous demande plus
que jamais le secours de vos
prieres; c'est ce que j'attends de
votre amitié. Je suis, &c.





L E T T R E
D U

P E R E L E G A C ,
Missionnaire de la Com-
pagnie de J E S U S.

A Monsieur le Chevalier HEBERT
Gouverneur de Pontichery.

A Chrouhfabouram ce 10. Decembre 1718.



ONSIEUR,

La P. de N. S.

L E desir que vous avez d'ê-
tre instruit des bénédictions que
Dieu répand sur nos travaux,

164 *Lettres de quelques*

est l'effet de votre zèle pour le progrès de la foi dans ces Contrées idolâtres. Le devoir aussi bien que la reconnaissance me portent également à satisfaire une inclination si digne de votre pitié. D'ailleurs les dernières paroles que vous me dites, lorsque je partis de Pontichery pour retourner dans les Terres, sont pour moi des ordres, auxquels je me ferois scrupule de manquer. C'est donc pour m'y conformer que j'ai l'honneur de vous entretenir de ce qui est arrivé de plus considérable depuis deux ou trois ans dans notre Mission de Carnate.

L'expérience que vous avez, Monsieur, de ce qui se passe dans l'Inde, ne vous laisse pas ignorer combien il s'y trouve d'obstacles à la propagation de l'Évangile. Un des plus grands

Missionnaires de la C. de J. 185
vient de la part des *Gouroux*,
que les Indiens regardent à peu
près ici de même que nous re-
gardons en Europe les Direc-
teurs & les Peres Spirituels,
avec cette difference, que ces
Gouroux n'ont d'autre applica-
tion que d'amasser de l'argent,
& d'en tirer par toute sorte de
voyes, de ceux qui s'abandon-
nent à leur conduite.

Mais ce qui m'a extrêmement
surpris, c'est de voir que les In-
diens qui la plupart sont con-
vaincus de la vie déréglée de
ces prétendus Directeurs, &
qui même sont souvent les té-
moins & les complices de leurs
désordres, ne laissent pas d'a-
voir pour eux la plus profonde
vénération, & de regarder com-
me un péché énorme les plus
légeres fautes qu'ils commet-
troient à leur égard.

Quelques-uns d'eux gardent en apparence le celibat, tandis qu'en secret ils se livrent aux plus grands excès du libertinage. Les autres sont mariez, & c'est des vexations faites à leurs Disciples qu'ils entretiennent leur nombreuse famille. L'argent qu'on leur presente, ce n'est point à titre d'aumône qu'ils le reçoivent : ils le regardent, comme une dette, à laquelle on ne peut manquer de satisfaire sans mériter les plus cruelles insultes. Ils ont une liste exacte de leurs Disciples : ils sçavent en quel lieu ils demeurent, & sur tout s'ils sont riches. Il y en a qui envoient de tems en tems quelque Domestique pour visiter leurs Disciples, & pour lever le tribut ordinaire : mais comme la présence du *Gourou* a quelque cho-

Missionnaires de la C. de J. 167
se de plus imposant, la plupart
ne s'en fiant qu'à eux-mêmes,
parcourent en personne les Vil-
les & les Bourgades où demeu-
rent leurs dévots & dévotes. Ils
marchent presque toujours ac-
compagnez de leurs femmes,
de leurs enfans, & de leurs
Domestiques. On juge de leur
mérite & de la somme qu'on
doit leur payer, à proportion
que leur suite est nombreuse.

Quand le *Gourou* est prêt d'ar-
river en un lieu, on a soin d'en
donner avis à ses Disciples: les
principaux de ce lieu vont le
recevoir, & le conduisent au
son des instrumens, dans le lo-
gement qu'on lui a préparé;
on le défraye lui & sa suite du-
rant son séjour, c'est-à-dire,
jusqu'à ce qu'on lui ait remis
la somme dont on est conve-
nu: car il n'y a point de cré-

dit à espérer, il faut vendre ou emprunter de quoi le satisfaire. Si quelqu'un refuse de payer la taxe, il est mis aussi-tôt devant le *Gouren*, qui lui reproche son peu de zèle & de piété. Si ces reproches sont inutiles, il le fait battre en sa présence, ou bien, ce qui est le comble de l'infamie, il lui fait couvrir le visage de fiente de vache, il le déclare retranché de sa Caste; & il n'est réhabilité qu'en donnant beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en demandoit d'abord.

On voit de ces *Gourens* qui impriment un fer rouge sur les épaules de leurs Disciples: mais c'est là une grace qu'ils n'accordent qu'après avoir tiré d'eux quelques fanons. * En d'autres endroits ils tien-

* Un fanon vaut cinq sols de notre monnoye
nent

ment des assemblées nocturnes ,
où se rendent les plus fervens .
Disciples de tout sexe. Là après
avoir bû abondamment de la
raque , & s'être remplis de toute
sorte de viandes , ils s'abandonnent
aux plus infames excès. Tels sont les
Ministres dont le Demon se sert pour
retenir ces peuples dans l'Idolâtrie ,
& pour arrêter le progrès de
l'Evangile.

Un de ces *Gouroux* vint il y a
peu de tems à *Cotta Cotta* , où
quelques-uns de ses Disciples
avoient embrassé la Loi Chrétienne.
Il se déchaîna fort contre eux &
contre la Religion qu'ils professoient.
Ces généreux Néophytes allèrent le
trouver , & lui demanderent si
c'étoit un crime de reconnoître
& adorer le seul vrai Dieu. Le
Gourou qui n'avoit point de rai-

sons solides à leur opposer, eurent recours aux menaces ordinaires de les déclarer déchus de leur Caste. Les Néophytes donnerent avis de ce qui se passoit aux Chrétiens des Villages voisins : ceux-cy s'assemblerent en foule dans cette petite Ville, & là sous les yeux du *Gouven*, ils passerent la plus grande partie du jour & de la nuit à reciter leurs prieres, à chanter des Cantiques spirituels, & à lire publiquement les Livres qui traittent des veritez de la foi, & qui refutent les erreurs des Gentils.

Le Prince qui fut informé du tumulte qu'excitoit le *Gouven*, le blâma de son imprudence, & lui conseilla de se retirer le plus secrètement qu'il lui seroit possible. Il suivit ce conseil, & perdant l'esperance de

Missionnaires de la C. de J. 171
reduire ses anciens Disciples ,
il sortit de la Ville à petit bruit.
Les Chrétiens qui se doutèrent ,
qu'il iroit publier ailleurs que
sa presence avoit confondu les
déserteurs d'entre ses Disci-
ples & qu'il les avoit punis ,
comme ils le méritoient , le sui-
virent de Bourgade en Bour-
gade , & enfin s'étant trouvez
dans une petite Ville où le *Gou-
ron* s'étoit retiré , & où ils l'a-
voient encore poursuivi , ils as-
semblerent les principaux ha-
bitans , & en leur presence ,
celui des Chrétiens qui portoit
la parole au nom de tous , re-
futa d'abord avec autant de
modestie que de force les ca-
lommies que répandoit effron-
tément le *Gouron* , & il exposa
ensuite en peu de mots l'excel-
lence de la Religion Chrétien-
ne , & les raisons qu'ils avoient

euës de l'embrasser. Dieu donna tant de bénédictions à ses paroles , que les Gentils même se déclarerent en faveur des Chrétiens : ce qui acheva de confondre ce faux Docteur. Les Chrétiens eussent pû lui reprocher sa vie scandaleuse , mais un reste de respect qu'ils conservoient pour lui , les empêcha de reveler publiquement ses honteux excès.

Voici un autre trait de la malice des *Gouroux*. Un infidèle nommé *Rangappa* de la Caste des Tisserans , & qui avoit la réputation d'un homme d'esprit & de probité, se détermina à se faire instruire des veritez du Christianisme. Son exemple fut imité de plusieurs Idolâtres. On s'assembloit chez lui tous les soirs , la priere s'y faisoit en commun , & elle étoit suivie de

Missionnaires de la C. de J. 173
l'explication de nos Myſteres
que faiſoit le Catechiſte. Le
Gourou qui n'étoit qu'à trois
lieuës de là , fut averti du deſ-
ſein de *Rangappa* , & il ſe ren-
dit auffi-tôt au Village , ne pou-
vant ſe reſoudre à perdre un de
ſes plus fideles Diſciples, c'eſt-
à-dire , celui dont il tiroit le
plus d'aumônes. Il aſſembla ſes
autres Diſciples , & leur déclara
le deſſein qu'il avoit de punir
d'une maniere éclatante le
perfide qui vouloit l'abandon-
ner. Quelques-uns d'eux lui re-
montrèrent modestement que le
Catechiſte étoit chez *Rangap-
pa* ; qu'il ne manqueroit pas
de le défier à la diſpute en pre-
ſence des principaux du Villa-
ge ; que ſelon les apparences
il n'en ſortiroit pas à ſon hon-
neur ; que du caractère dont
étoit ſon ancien Diſciple on ne

174 *Lettres de quelques*
devoit pas esperer qu'il changât de résolution ; que d'user contre lui de violence & d'en venir aux voyes de fait, c'étoit s'exposer à être cité devant le Prince ; que l'affaire portée à ce tribunal diminueroit le zele & les liberalitez de ses Disciples ; qu'enfin tout ce qu'il pouvoit faire pour le present, c'étoit d'user de menaces. Ce fut en effet le parti qu'il prit : il menaça, il invectiva contre le Missionnaire, & il se livra à tous les emportemens d'une fureur inutile.

La maniere dont ce *Gourou* reçoit ses aumônes, est tout-à-fait risible. Il s'entoure le corps d'une simple toile : il tient d'une main une petite bequille, & de l'autre un panier d'ozier. Il a sur la tête un petit panier ouvert en forme de bonnet.

Dans cet équipage il marche à grands pas chantant les louanges de son Dieu : il ne s'arrête point pour demander l'aumône : ceux qui la doivent faire, se présentent à la porte de leur maison, & lui, baissant la tête, reçoit ce qu'on lui donne dans son bonnet d'ozier : quand ce bonnet est presque plein, il le vuide dans le panier qu'il tient à la main.

Rangappa avoit eu auparavant un autre *Gourou* dont il raconte toute sorte d'infamies. Pour toute instruction il lui avoit donné une demie aulne de toile sur laquelle il avoit imprimé ses deux pieds, lui ordonnant de faire tous les jours un sacrifice à cette toile. C'étoit, disoit-il, un moyen infailible d'expier ses pechez, & d'obtenir le Ciel. Ce prétendu sacrifice consistoit à étendre la toile par terre, à y jeter quel-

ques fleurs, & à brûler de l'encens. C'est ainsi que le Démon se joue de ces pauvres Idolâtres. *Rangappa* cherchoit depuis long-tems la verité, depuis qu'il l'a trouvée, il est rempli d'un saint zele pour la faire connoître aux autres.

On ne commence gueres à faire des Instructions dans une Bourgade, que l'ennemi du nom Chrétien n'y excite incontinent quelque orage. Quelques familles de Gentils convaincus de la verité de notre sainte Religion, avoient fait prier un de mes Catechistes de venir dans leur Village pour les instruire. A peine y fut-il arrivé, que deux soldats Maures entrèrent dans la maison où les Profelytes étoient assemblez. » Nous venons icy, dirent-ils, de » la part du Brame à qui ap-

Missionnaires de la C. de J. 177
partient ce Village : il a ap- «
pris qu'un espion s'y étoit «
refugié , & nous avons ordre «
de nous saisir de sa personne. «
Le Catechiste qui est encore
jeune , mais qui a beaucoup
de fermeté : C'est à moi , «
leur répondit-il , que vous «
en voulez : C'est volontiers «
que j'irai trouver le Brame. «
Incontinent il suivit les sol-
dats.

Lorsqu'il fut en présence du
Brame , il lui dit d'un ton fer-
me , » Vous souhaitez sçavoir «
qui je suis & ce que je viens «
faire dans votre Village : j'y «
viens enseigner la verité à «
ceux qui veulent la connoî- «
tre. » Le Brame après quelques
railleries , chercha à l'intimi-
der , supposant toujours qu'il
étoit l'espion d'une Ville voi-
sine avec laquelle il étoit en

178¹ *Lettres de quelques*
guerre ; & le faisant dépoüiller de ses vêtemens il étala avec affectation les divers instrumens dont on se sert pour punir les criminels. Le Catechiste parut peu touché de cet appareil : » La Religion que je » prêche , dit-il , est connue » dans plusieurs villes voisines : » le principal Brame qui les » gouverne a reçu avec estime » le *Saniaffi* * dont j'exécute les » ordres : j'arrive d'une Bourga- » de qui n'est qu'à une demie » lieue d'ici , où j'ai demeuré » quelques jours : ceux qui y sont » les plus distinguez par leur rang » ne pouvoient se lasser d'entendre la lecture des Livres qui » expliquent les vérités que » j'enseigne.

Ces paroles ne firent nulle

* C'est le nom qu'aux Indes on donne aux Missionnaires.

Missionnaires de la C. de J. 179
impression sur le Brame, & il ordonna que le Catechiste fût renfermé pendant la nuit dans une étroite prison. Cette prison touchoit la maison du Brame, & il lui fallut entendre toute la nuit la lecture que le Catechiste faisoit à haute voix des Livres qui contiennent l'explication de nos saints Mysteres. Le Brame le fit comparoître le lendemain : Deux principaux habitans d'un Village voisin qui se trouverent presens, & qui connoissoient le Catechiste, rendirent un témoignage honorable à son innocence & à sa vertu ; de sorte que le Brâme ne put se défendre de lui rendre la liberté ; mais il lui défendit expressément de reparoître sur les Terres de sa dépendance. » Vos Terres, repliqua le Catechiste, ne s'étendent tout au plus «

» qu'à deux ou trois lieues d'ici : tout l'univers est de la dépendance du vrai Dieu que j'adore : c'est à son tribunal que je vous cite, pour y rendre compte des obstacles que vous apportez à la prédication de sa sainte Loi. Ce qui est à craindre, c'est que ces pauvres Infideles qui témoignent tant d'ardeur de se soumettre à l'Evangile ne perseverent dans leur infidelité. C'est ce qui arrivera, à moins que Dieu par son infinie miséricorde ne leur inspire le courage d'aller ailleurs pour achever de se faire instruire.

L'opposition que ces peuples ont à la vérité est si grande, que ce qui devoit produire dans leurs esprits de l'estime pour la Religion, ne sert souvent qu'à leur en donner plus d'horreur.

Missionnaires de la C. de J. 181

La lumière ne semble luire à leurs yeux que pour les aveugler davantage. Une fervente Chrétienne assistoit avec beaucoup de charité une pauvre femme idolâtre qui étoit malade, & que ses plus proches avoient abandonnée : son dessein étoit de sauver son ame en la soulageant dans les besoins de son corps. Dieu benit ses intentions ; & elle eut la consolation de lui faire administrer le saint Baptême , auquel elle l'avoit disposée depuis long tems. Après sa mort qui suivit de près son Baptême , elle aida à l'ensevelir , & à lui rendre les derniers devoirs. Ses parens Gentils au lieu d'applaudir , comme ils le devoient , à une action si charitable , prétendirent que par cette action même elle étoit déchue de sa Caste, & qu'il

falloit la chasser non seulement de leur maison, mais encore du Village. En effet comme elle revenoit de l'enterrement avec une autre Chrétienne, les Chefs du Village se présentèrent à elles, & les yeux étincellans de fureur les menacèrent de les lier avec le cadavre dont elles venoient de faire les obseques. » Ce seroit un grand
» honneur pour nous, répondi-
» rent-elles, si Dieu nous ju-
» geoit dignes de souffrir la mort
» pour la foi que nous avons
» embrassée.

La constance des nouveaux Chrétiens & des Profelytes est souvent éprouvée par des maladies ou par des pertes qui leur surviennent. C'est alors qu'ils ont à soutenir les reproches des Infideles, qui ne manquent pas de regarder ces dis-

Missionnaires de la C. de J. 183
graces comme un châtiment de
leurs Dieux abandonnez. J'en
ai vû qui étant sur le point de
recevoir le Baptême auquel on
les avoit long-temps préparez,
se sont replongez dans l'idolâ-
trie, & toute la raison qu'ils ap-
portoient de leur inconstance,
c'est que leurs Dieux leur a-
voient apparu en songe, & les
avoient menacez de les exter-
miner eux & leur famille, s'ils
renonçoient à la Religion de
leurs Peres.

Depuis peu un Gentil qui a
des parens Chrétiens, & qui
n'attend que la conclusion d'un
mariage pour suivre leur exem-
ple, étant assis à la porte de sa
maison au clair de la lune, vit
un homme tel qu'on represen-
te un de leurs faux Dieux qui
vint s'asseoir auprès de lui :
il tenoit d'une main un trident,

& de l'autre une petite cloche avec une calebasse dont on se sert pour demander l'aumône. Le Spectre jetta sur lui un regard menaçant : mais le Profelyte qui avoit ouï parler de la vertu du signe de la croix , fit sur soi ce signe adorable , & le Spectre disparut.

Cette Mission de *Chruchsnabouram* est nouvellement établie , & cependant c'est une de celles où la Religion fait le plus de progrès. Je ne doute pas que la reception honorable que le Prince de *Tatimini* fit il y a quelques mois au P. de la Fontaine , n'y ait beaucoup contribué. Ce Prince qui est jeune , mais qui a plus de maturité d'esprit qu'on en a d'ordinaire à son âge , envoya prier le Missionnaire de le venir trouver. Il lui assigna un logement , de-

■ *Missionnaires de la C. de J.* 181
vant lequel il fit dresser une
grande tente pour ses Care-
chistes. A peine le Pere y fut-il
arrivé , que le Prince vint le
saluer : Il lui dit des choses o-
bligantes sur ce qu'il avoit ap-
pris de sa réputation , de son
désintéressement , & de la pu-
reté de la Loi qu'il enseignoit.
Le Pere prit de là occasion de
lui exposer les veritez de la
Religion ; & l'attention du Prin-
ce ne laissa pas douter du
plaisir qu'il prenoit à l'enten-
dre.

Pendant les trois jours que
le Pere demeura à *Tatimini* ,
le Prince lui rendit plusieurs
visites. Il l'invita le troisiéme
jour à venir voir un nouvel ap-
partement qu'il faisoit bâtir
dans son Palais ; & il lui don-
na des marques de bonté &
même de respect qui surprirent

toute la Cour. Enfin ayant appris que le Missionnaire vouloit se rendre le lendemain à son Eglise éloignée de 4. à 5. lieues, il ordonna que douze porteurs de Palanquin coucheroient auprès de son logis, afin d'être à portée de partir au moment qu'il le souhaitteroit. Ces marques publiques d'estime de la part du Prince, ont fort accrédité la Religion dans cette Contrée.

La conversion du Chef d'un gros Village, de la Caste des *Rettis*, a été accompagnée de circonstances si singulieres & si édifiantes, que je ne puis me dispenser de vous en faire le recit. Depuis deux ans il étoit attaqué d'une maladie qu'on regardoit comme incurable, & que quelques-uns attribuoient à un malefice. Comme il est riche, il n'y a point de remedes

Missionnaires de la C. de J. 187
qu'on n'ait tenté inutilement
pour sa guérison. Les Brames,
selon leur coutume, l'ont ex-
horté à apaiser la colère des
Dieux par des Sacrifices & sur-
tout par de grosses aumônes. Le
malade fatigué de tant de re-
medes & de tant de vaines dé-
penses, se livra à la plus noire
mélancolie. Le désespoir mê-
me le porta jusqu'à demander
du poison pour terminer avec
sa vie les maux qu'il souffroit.

Un zélé Chrétien vint alors
dans le Village pour des affai-
res domestiques. Le *Retti* eut
la curiosité de le voir : le fruit
de plusieurs entretiens qu'ils eu-
rent ensemble, fut que le ma-
lade demanda avec instance
qu'on lui fit venir un Catechis-
te pour lui expliquer la doctri-
ne Chrétienne. Il y en avoit
un à *Darmavaram*. Le plus jeu-

ne des freres du malade nommé *Condappa* se chargea de l'aller chercher. Il est surprenant combien ce jeune Gentil s'est toujours déclaré contre les fausses Divinitez : Il ne pouvoit souffrir qu'on leur fît des Sacrifices , ni qu'on leur rendît dans sa maison aucun culte : » Quelle
» vertu, disoit-il, peuvent avoir
» des Statuës de pierres & de
» bois ! Comment exauceroient-elles des vœux qu'elles n'entendent point ? Comment remedieroient-elles à des maux qu'elles ne connoissent point ?
» Peut-on mettre au rang des Dieux, des hommes dont la vie infame feroit rougir les plus
» grands scelerats ? C'étoit là le sujet ordinaire des contestations domestiques. Il avoua , depuis qu'il eût reçu le Baptême, que cette aversion des faux Dieux lui étoit comme naturelle.

Missionnaires de la C. de J. 189

Il alla donc trouver le Catechiste à *Darmavaram*, & il le pria de venir à son Village. Le Catechiste s'en excusa d'abord sur divers pretextes : enfin ne pouvant résister aux prières répétées du Gentil, il s'y rendit secrètement, mais il n'y resta que trois jours. La frayeur eut beaucoup de part à cette conduite du Catechiste : il sçavoit que dans le Pays où est le Village du *Retti*, on avoit fait couper une main & une oreille à des Etrangers pour un sujet assez frivole, & il craignoit le même sort, pour peu qu'on vînt à sçavoir la raison qui l'avoit amené dans le Village.

Peu de jours après son départ, l'inquietude du *Retti*, & l'empressement qu'il avoit de se faire instruire, obligerent *Condappa* à aller trouver une seconde fois le Catechiste, pour

l'engager à venir revoir le malade. Mais ayant appris à son arrivée que le Missionnaire étoit de retour dans son Eglise de *Chruchsnabouram*, transporté de joye il partit dès le lendemain pour cet endroit accompagné du Catechiste & d'un de ses Parens. Il exposa au Missionnaire tout ce qui s'étoit passé durant son absence, le desir ardent qu'avoit son frere d'apprendre les veritez de la foi, & il le pria de permettre qu'on transportât le malade à son Eglise, afin qu'il eût le bonheur de recevoir le Baptême & de mourir à ses pieds.

Le Pere blâma la timidité du Catechiste, & consentit avec plaisir à la proposition que lui faisoit le jeune Gentil. » Mais, ajouta-t'il, faites reflexion que si vous ne cherchez que la santé de vo-

Missionnaires de la C. de J. 191
tre frere, je ne vous réponds «
pas de la guérison : notre pro- «
fession n'est pas de donner des «
remèdes , mais d'enseigner la «
Loi du vrai Dieu. «

Condappa étant de retour à
son Village , assembla tous les
parens du malade , & il fut con-
clu qu'on le transporterait au
plûtôt à *Chruchsuabouram*. » Il faut
vous avertir , dit *Condappa* , «
que le Prédicateur de la Loi «
Chrétienne commencera par «
nous demander si nous avons «
dans notre maison des Sta- «
tues des faux Dieux , ou quel- «
que autre signe d'Idolatrie : «
& si cela est , il ne se fierait point «
à nos paroles , il se persuade- «
rait au contraire , que nous n'a- «
vons en vue que le rétablif- «
sement de la santé de mon «
frere. » Les parens du malade
avoient de la peine à se laisser
enlever leurs Divinitez, dans la

crainte qu'elles ne se vengeassent de cet affront. Je me charge , dit *Condappa* , de la colère de ces prétendus Dieux. Après quoi les ayant mis dans un sac , il alla les jeter dans un puits hors du Village.

Le lendemain on transporta le malade dans un brancart. Vingt de ses parens l'accompagnerent , & en deux jours de marche ils arriverent à *Chruchsnabouram*. L'état du *Retti* excitoit la compassion. Outre la fièvre continuë , il étoit tourmenté d'une toux si violente , qu'on eût dit dans ses fréquens accès qu'il étoit prêt d'étouffer : ses mains & ses pieds étoient couverts d'ulceres qui lui causoient des douleurs très-aiguës. On le logea dans la maison du Missionnaire avec trois de ses parens pour le soigner. Il n'y avoit qu'environ
huit

Missionnaires de la C. de J. 193
huit jours qu'il y étoit arrivé ,
lorsque sur le minuit il cria au
secours : le Pere y accourut, & le
trouvant dans les convulsions
d'un homme mourant , il lui
jetta de l'eau benite & fit sur
lui le signe de la Croix. Le ma-
lade revenant à soi : » Ah !
mon Pere , s'écria-t'il , ils me «
tenoient à la gorge , je vous «
conjure de ne pas differer plus «
long-tems à m'accorder la «
grace du Baptême. » On le
porta le lendemain à l'Eglise
& il y fut baptisé.

Depuis que le Néophyte eut
été régénéré dans les eaux du
Baptême , sa maladie dimi-
nua de jour en jour , & on com-
mença à bien esperer de sa gué-
rison. Ce fut alors que les Chré-
tiens de *Ballabaram* dépêche-
rent un exprès au Missionnai-
re afin de l'avertir que sa pre-

sence étoit nécessaire pour les consoler & pour les fortifier dans le danger prochain où étoit leur Ville d'être assiégée par l'armée du Prince de *Maisour*. Le Missionnaire partit à l'instant, & à son arrivée il conféra le Baptême à quatorze Catechumenes. Il en avoit baptisé dix-huit deux mois auparavant. Après un assez long séjour qu'il fit dans cette Ville, comme il se disposoit à aller visiter les Chrétientez de *Devandapallé* & de *Ponganour*, il apprit que le *Retti* étoit tout-à-fait désespéré. C'est ce qui l'obligea de retourner à *Chruchsnabouram* dans l'esperance de convertir à la foi plusieurs parens du malade. Il y en avoit déjà huit qui avoient reçu le Baptême, & vingt autres se disposoient à le recevoir.

Lorsqu'on sçut dans le Vil-

Missionnaires de la C. de J. 195
 lage du *Retti* qu'il n'avoit plus
 que peu de jours à vivre, son
 frere aîné qui est *Dasseri*, c'est-
 à-dire, entierement dévoué au
 culte de *Vichnou*, vint le trou-
 ver pour lui persuader de re-
 tourner dans sa maison. Le
 Neophyte lui répondit d'un ton
 ferme en presence de plusieurs
 Gentils, qu'il ne consentiroit ja-
 mais qu'on le tirât de l'Eglise
 du vrai Dieu, qu'il avoit mis
 en lui toute sa confiance, qu'il
 étoit le maître d'ordonner de
 sa vie & de sa mort, & qu'il étoit
 entierement soumis à ses volon-
 tez. Alors *Condappa* adressant la
 parole à son frere aîné: Vous ê-
 tes témoin, lui dit-il, des senti-
 mens où est mon frere: j'ai ap-
 porté ici ses os, il est vrai, non
 pas pour lui procurer la santé,
 mais pour le mettre dans la voie
 du salut; & vous voudriez les re-

» porter dans notre village pour
» le précipiter dans l'enfer ! C'est
» à quoi je m'opposerai de toutes
» mes forces. Et sur ce que dit le
Daffery que ses parens étoient
dans l'impatience de voir le
malade avant sa mort ; » Ils
» peuvent venir ici , répondit
» le moribond , comme ils y
» sont déjà venus. Pour moi
» je ne ferai jamais ce deshonor
» neur à la Religion du vrai
» Dieu que j'ai embrassée. Puis
parlant des soins que le Missionnaire avoit pris de lui : » Où
» trouverois-je un Pere , dit-
» il , qui eût pour moi une éga-
» le tendresse ? C'est à ses pieds
» que je veux mourir.

Il mourut en effet la veille de Noël : ses parens Gentils qui arriverent peu d'heures avant sa mort , & qui avoient été preparez au Baptême par le Catechiste , le demanderent

Missionnaires de la C. de J. 197
avec empressement. » Ne seroit-il pas à propos , leur dit le « Missionnaire , d'éprouver encore quelque tems votre confiance ? Vous croyiez trouver votre parent en meilleure santé , & vous le voyez prêt de mourir. Votre foi n'en est-elle pas ébranlée , & n'auroit-elle pas besoin d'être affermie ? » Comme ils redoublèrent leurs instances , le Pere ne crut pas devoir leur refuser ce qu'ils demandoient avec tant d'ardeur ? Il les baptisa au nombre de quatorze. Comme il faisoit le même jour son instruction aux Fideles dans l'Eglise , il fut obligé de la quitter pour venir faire la récommandation de l'ame du *Retti* qui agonisoit. Tous les Chrétiens le suivirent , & la douleur fut générale. Les larmes que le Ministre du Sei-

gneur ne put s'empêcher de répandre, jointes aux sanglots des nouveaux Fideles, interrompirent plusieurs fois les prières. Enfin le malade mourut entre les bras du Missionnaire, comme il l'avoit souhaité.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que la douleur qu'on venoit de témoigner, se changea tout à coup en des transports de joye. » Que je m'estimerois heureux, s'écrioit-on, de mourir de la sorte, muni des Sacremens de l'Eglise, & parmi le concours de tant de Fideles qui feront monter leurs prieres & leurs aumônes vers le Ciel pour l'ame du Défunt. La cérémonie des obseques qui se fit le lendemain, ne contribua pas peu à confirmer dans la foi ses parens nouvellement baptisez. Le corps étoit porté sur un

Missionnaires de la C. de J. 199
brancart couvert de toiles peintes, & orné de festons de fleurs & d'un beau luminaire. Tous les Chrétiens suivoient deux à deux recitant à haute voix les prières de l'Eglise. Les Gentils même en furent surpris & édifiés : car toute la piété des Infidèles en de pareilles cérémonies, se réduit à accompagner le corps du Défunt, à remplir l'air de cris lugubres, à se frapper les jouës & la poitrine, & à mettre un peu de ris cuit auprès du Cadavre qu'on va brûler ou enterrer.

Quand les *Rettis* Chrétiens furent de retour dans leur Village, ils eurent à essuyer des reproches amers de leurs Compatriotes. » Qu'étoit-il nécessaire, disoient-ils, de porter si « loin le cadavre d'un mourant ? « N'étoit-il pas plus à propos «

» de le laisser mourir au milieu
» de sa famille, que d'aller inu-
» tilement implorer le secours
» d'un étranger : sa mort n'est-
» elle pas une preuve de la co-
» lere des Dieux auxquels vous
» l'avez fait renoncer ? Vous
» parlez en aveugles , répon-
» dirent les Fideles, c'est le sa-
» lut de l'ame de notre frere
» que nous sommes allez cher-
» cher , & non pas la santé de
» son corps. Si vous aviez été
» témoins comme nous, de la
» charité avec laquelle on l'a
» traité pendant quatre mois
» qu'a duré sa maladie , vous
» prendriez des sentimens plus
» favorables à la Loi chrétienne,
» & vous vous garderiez bien
» de blâmer notre conduite.

Ces reproches mêlez de rail-
leries & d'insultes que les Gen-
tils faisoient aux *Rettis* Chré-

Missionnaires de la C. de J. 201
riens, les portèrent à écrire au Missionnaire pour le prier de venir dans leur village : & afin de l'y engager plus efficacement, ils l'assurèrent qu'il y trouveroit trente personnes disposées à recevoir le Baptême. Le Missionnaire se rendit à leurs prières. Au moment qu'il approcha du village, les nouveaux Fideles allerent au devant de lui, escortez de soldats & des principaux de la Bourgade, avec des flambeaux & de la symphonie. Comme on avoit publié son arrivée dans les Bourgades circonvoisines, une foule de peuples se rendit au village, soit par curiosité, soit par le désir de connoître la nouvelle Loi dont ils avoient si souvent entendu parler.

Ce fut alors que les Neophytes fortifiez par la presence du

Missionnaire, reprocherent à leur
tour aux Infidèles leur aveugle-
ment. » Nous passons dans vo-
» tre esprit pour des insensés ,
» leur dirent-ils , parce que nous
» suivons la Religion du vrai
» Dieu : Voilà celui qui nous l'a
» enseignée : il est bien diffé-
» rent de vos Gouroux qui ne
» cherchent que votre argent.
» Celui-ci ne demande rien, & ce
» n'est que le désir de nous pro-
» curer un bonheur éternel qui
» l'a attiré de si loin dans nos
» Contrées. Qu'avez-vous à ré-
» pondre aux salutaires instruc-
» tions qu'il nous fait ? Est-ce
» donc une folie de n'adorer
» qu'un seul Dieu ? & quelle est
» votre sagesse de croire que des
» Idoles de bronze & de pierre
» soient de véritables Divi-
» nitez ? C'est ainsi qu'ils con-
fondoient les Idolâtres. Mais

sur tout ils ne pouvoient contenir leur joye, lorsqu'ils voyoient que les Brame qui passent pour les plus habiles du Payis , n'avoient rien à répondre aux questions que leur faisoit le Missionnaire sur divers points de Religion & de science. Pendant le peu de jours que le Pere demeura avec les Néophytes , il baptisa plus de cinquante personnes.

Peu de jours après son départ, un mariage qui se fit dans le voisinage , mit les Fideles à une nouvelle épreuve. Le mari étoit Chrétien , & il obtint des parens de la fille qu'il épousoit , qu'on n'observeroit dans son mariage que les cérémonies prescrites par l'Eglise , sans y mêler aucune de celles qui s'observent parmi les Idolâtres : ce qui fut exécuté ponctuellement.

Le *Gourou* nommé *Chivalingam* le persécuteur le plus déclaré du Christianisme, se rendit aussitôt au village avec une suite nombreuse de ses Disciples. Son dessein étoit de faire casser le mariage, parce qu'il s'étoit fait sans sa permission ; ou du moins, s'il n'y pouvoit pas réussir, de tirer une grosse mende. Après bien des invectives contre la Religion, il menaça de porter cette affaire au Tribunal du Prince ; il ne se promettoit rien moins que de faire condamner les nouveaux Fideles, & de faire proscrire le Christianisme.

Prasappa-Naidou (c'est le nom de celui qui gouverne tout ce Pays qu'on appelle l'*Ande-varou*) passoit pour un Prince également éclairé & inflexible. Deux exemples de sévérité lui avoient acquis cette réputation.

Comme il visitoit une de ses forteresses , des mécontents prirent le dessein de l'y renfermer le reste de ses jours , & de lui substituer son frere dans le gouvernement. Le Prince fut averti du complot formé contre sa personne , & il partit lorsqu'on s'y attendoit le moins pour retourner à *Anantabouram* qui est sa Ville Capitale. Son retour précipité rompit les mesures des Conjurez , qui furent tous mis à mort à la reserve de son frere. Une autre fois qu'il étoit en voyage , ses porteurs le croyant endormi dans son Palanquin , s'échaperent en des discours peu respectueux pour sa personne. Il dissimula jusqu'à son retour. Quelques jours après il assembla les principaux de sa Cour , & il leur demanda quel châtiment méritoient

206 *Lettres de quelques*
des serviteurs qui parloient avec mépris de leur maître. Tous répondirent qu'ils méritoient la mort. Dès le lendemain ils furent exécutés. Une justice si rigide n'est pas ordinaire aux Indes , où communément les plus grands crimes ne sont punis que de l'exil ou de quelque amende pécuniaire.

Le *Gourou* dont je viens de parler , alla donc à *Anantabonram* pour présenter au Prince sa Requête contre les Chrétiens. Mais quelque mouvement qu'il se donnât , il ne put jamais obtenir d'audience. Un jour que le Prince alloit à la promenade , il parut devant son Palanquin le corps tout couvert de cendres , l'épée nue à la main , & déclamant de toutes ses forces contre les Prédicateurs de la Loi chrétienne. Le

Missionnaires de la C. de J. 107
Prince l'écouta assez froide-
ment , & il lui fit dire que les
Saniaffis Romains ne demeu-
roient pas dans ses terres , qu'
ils résidoient dans le pays de
Ballabaram & que c'étoit là
qu'il devoit porter ses plaintes.

Ces mouvemens du *Gourow* ,
qui ne laisserent pas d'inquié-
ter les nouveaux Fideles , fu-
rent suivis d'une autre épreuve.
L'armée des Marastes dont le
Pays est vers la hauteur du
Goa , fait de fréquentes excu-
rsions dans cette partie de l'In-
de , qui est habitée par les *Ret-
tis* : elle y a porté le ravage
tout récemment , & les Chré-
tiens y ont fait de grosses per-
tes soit en grains soit en trou-
peaux. Dès qu'il arrive quelque
perte ou quelque disgrâce à un
Chrétien , les Gentils l'attri-
buent d'abord à ce qu'ils ont

quitté la Religion de leurs Pères : » C'est , disent ils , une punition manifeste de nos Dieux » irritez. » Les Chrétiens ne manquent pas de leur répondre que ces pertes les entretiennent dans l'humilité , qu'elles les détachent insensiblement de l'affection aux biens de la terre , pour les faire aspirer aux seuls biens solides & véritables qui sont les éternels. Mais ce qui dut édifier les Gentils , c'est de voir que les Chrétiens , nonobstant leurs pertes , soulagerent par de grosses aumônes , ceux que le fleau de la guerre avoit réduits à une extrême indigence.

Dans de si tristes conjonctures ces fervens Chrétiens ne perdoient pas de vuë le dessein qu'ils avoient de bâtir chez eux une Eglise. Ils députerent deux

Néophytes à *Chruchsnabouram*
Ville éloignée de 12. lieuës de
leur Pays, pour représenter au
Missionnaire combien il étoit dif-
ficile qu'eux & leurs familles se
rendissent de si loin à l'Eglise ;
que s'il y en avoit une au mi-
lieu d'eux , le nombre & la fer-
veur des Fideles augmenteroient
d'une maniere sensible. C'est de-
quoi le Missionnaire étoit bien
convaincu : mais la difficulté
étoit d'en obtenir la permission
du Prince , & c'étoit une dé-
marche à laquelle on n'osoit
s'exposer. Le Pere se hasarda
néanmoins à lui envoyer un Ca-
techiste pour lui présenter des
raisins de sa part : Ce fruit est
estimé dans l'Inde , parce qu'il
y est extrêmement rare. Le
Prince reçut le présent avec de
grands témoignages d'estime
pour le Pere , & il lui fit dire

qu'il feroit ravi de le voir. Ce favorable accueil rassura les esprits , & le Missionnaire après avoir imploré le secours de Dieu par l'intercession de saint Joseph , ne songea plus qu'à se rendre dans le pays de l'*Andevanon*.

Le Prince ne fut pas plutôt informé de son arrivée , qu'il dépêcha son premier Ministre pour le recevoir à la porte de la Ville. Il fut conduit au Palais à la clarté des flambeaux & au son des instrumens. Des *Maldars* (ce sont des soldats Maures) se trouverent sur sa route pour le prier de hâter sa marche , parce qu'il étoit attendu avec impatience. Le Prince étoit dans sa grande salle d'audience : c'est une espece de théâtre élevé de terre de trois à quatre pieds : le toit qui est

une platteforme , est soutenu par de hautes colonnes : le parterre qui est vaste & à découvert , est embelli de deux jets d'eau , l'un au bas du théâtre , & l'autre à 60. pieds environ plus loin au milieu de deux rangs d'arbres. Le pavé étoit couvert d'un tapis de Turquie , sur lequel le Prince étoit assis , appuyé à la maniere des Orientaux sur un grand coussin en broderie. Il avoit à côté de lui un poignard & une épée dont les poignées étoient d'agate enrichies d'or : ses parens & ses principaux Officiers l'environnoient : les Brames occupoient le fonds de la salle , & le parterre étoit rempli de soldats & de bas officiers.

Aussi tôt que le Prince aperçut le Missionnaire , il se le-

va ; & après l'avoir salué , il lui fit signe de s'asseoir sur des coussins qui étoient auprès de lui. Le Pere refusa cet honneur , & prit place à deux ou trois pas plus loin. Les Catechistes qui l'accompagnoient mirent aux pieds du Prince une Sphere , une Mappemonde , & d'autres semblables curiositez. Puis le Pere fit tomber insensiblement l'entretien sur la toute puissance du premier Etre , sur son immensité , son éternité , & sur la fin qu'il s'est proposée en creant l'homme raisonnable. Le Prince l'ayant écouté attentivement suggera aux Brames de questionner le Missionnaire sur ce qu'il pensoit de leurs Sacrifices. » Dans vos Sa-
» crifices , répondit le Pere ,
» j'ai oüi dire que vous égorgez
» des Victimes , & que vous pre-
» sentez à vos Divinitez du ris ,

du beure , & d'autres choses «
de cette nature. Croyez-vous «
de bonne foi que Dieu se nour- «
risse du sang de ces victimes , «
& qu'il ait besoin des choses «
que vous lui offrez ? Dieu est «
un pur esprit , c'est en esprit «
& en verité qu'il veut être a- «
dore : l'honneur , la loüan- «
ge , l'amour , voilà le tribut «
qu'il exige de ses Créatures. «
C'est-à-dire , interrompit le «
Prince , que nos Sacrifices ne «
conviennent pas à la Majesté «
de Dieu. Mais je voudrois «
bien sçavoir , poursuivit-il , «
quel est votre sentiment sur «
les métamorphoses de nos «
Dieux. Commençons par cel- «
les de *Rama*. «

On trouve dans vos Histo- «
res , répondit le Pere , que «
Vichnou s'est métamorphosé «
en un homme que vous appel- «

„ lez *Rama*, pour tuer le Geant
 „ *Ravenen*. Sans entrer dans les
 „ absurditez que renferme cette
 „ fable & qui choquent le bon
 „ sens, quelle idée auriez-vous
 „ d'un puissant Roi qui se met-
 „ troit à la tête d'une nombreu-
 „ se armée pour aller combat-
 „ tre une mouche ! Dieu qui
 „ d'une seule parole peut faire
 „ rentrer ce vaste Univers dans
 „ le néant d'où il l'a tiré, avoit-
 „ il besoin de tant d'appareil
 „ pour se défaire d'un seul hom-
 „ me ? à quoi bon cette multi-
 „ tude d'Ours & de Singes que
 „ vous donnez pour escorte à
 „ votre *Rama* ?

„ Comprenez-vous ce qu'il
 „ dit, répliqua le Prince en s'a-
 „ dressant aux Bramez, puis re-
 „ gardant le Missionnaire, en fera-
 „ t'il, dit-il, de même des autres
 „ métamorphoses ? Prince, ré-

pondit le Pere , ma réponse «
ne fera pas du goût de bien «
des personnes , & elle pourra «
peut-être les aigrir. Que cela «
ne vous inquiète point , re- «
partit le Prince ; je sçai que «
vous faites profession de dire «
la verité : expliquez-vous li- «
brement. Peut-on se persua- «
der, poursuit le Missionnai- «
re, qu'un Dieu se soit méta- «
morphosé en Lion , en Pois- «
son, en Pourceau ? Telle est «
donc la majesté des Dieux «
que vous adorez ! » Il s'éleva
alors un murmure confus dans
l'assemblée : le Prince de son
côté affectoit un air sévère, &
gardeoit un profond silence.
» J'ose me promettre, continua
le Pere en regardant le Prin-
ce , que vous serez de mon «
sentiment : N'examinons «
point quelle créance méritent «
ceux qui ont composé l'His- «

» toire de ces Métamorpho-
» ses : que la seule vérité soit no-
» tre règle : si pour vous don-
» ner quelque idée de ce que je
» suis, je paroissais devant vous
» sous la figure d'un pourceau,
» & affectant les gestes de cet
» animal, pour qui passerois-je
» dans votre esprit ? Le Prince
fit signe au Père d'en demeurer
là. Puis se tournant vers les
Brames qui ne pouvoient dissi-
muler leur embarras, » Passez,
» leur dit-il, à l'article des *Ve-*
» *dams*, c'est-à-dire, des Loix
» divines. Les Indiens en recon-
noissent quatre, qu'ils supposent
être sorties des quatre visages
de leur Dieu *Brama*.

» Vous me feriez plaisir, dit
» le Missionnaire en parlant aux
» Brames, de m'expliquer ce
» que vous entendez par Loi di-
» vine. Votre malheur, ou plû-
tôt

tôt votre orgueil fait que vous «
n'examinez rien à fond : «
vous vous contentez de re- «
citer quelques vers que vous «
avez appris dans les écoles , «
& dont le sens vous est le plus «
souvent inconnu. Les plus sin- «
ceres d'entre vous avoient de «
bonne foi qu'il y a plusieurs «
choses dans vos *Vedams* qui «
blessent la raison , & qu'un «
homme d'honneur ne peut li- «
re sans rougir. De telles infamies peuvent-elles sortir de «
la bouche d'un Dieu ? mais , «
ajouta-t'il , voici le point «
décisif : une de vos loix «
apprend à faire des malefices , à jeter des sorts , «
& à les lever : une pareille loi peut-elle venir du «
vrai Dieu ? » Les Brame se recrierent , disant que leur Loi ne contenoit pas des secrets magi-

ques. » La chose est vraie , dit
» le Prince , & il seroit inutile
» de la désavouer. On agita
plusieurs autres questions qu'il
seroit inutile de rapporter.

Sur la fin de l'audience le Pere
s'adressant au Prince : » Je ne
» cesserai point , lui dit-il , de
» prier Dieu pour votre person-
» ne : je ne vous souhaite point
» de plus grands biens tempo-
» rels, le Ciel vous en a com-
» blé. Mais il y a des biens d'u-
» ne autre nature & qui sont
» éternels : ce sont ceux-là que
» je conjurerai la divine Provi-
» dence de ne pas vous refuser.
Un Brame croyant faire sa cour,
dit sur cela en interrompant le
Pere ; » Que ces prétendus biens
» soient votre partage ; pour
» nous , nous souhaiterons dans
» ce monde au Prince une for-
» tune encore plus florissante

que celle dont il jouit. Vous «
avez tort, reprit le Prince, «
ce partage seroit trop inégal : «
je souhaite avec le secours «
de ses prieres d'avoir quelque «
part aux biens du Ciel. » Il y
avoit plus d'une heure & demie
que duroit la dispute : le Pere
prit congé du Prince qui se le-
va en joignant les mains devant
la poitrine, & faisant une pro-
fonde inclination de tête. Le
Pere se retira dans le Logis qui
lui avoit été assigné, & il y passa
la nuit.

Le lendemain deux Brames
vinrent le chercher pour le con-
duire au Palais : il y alla accom-
pagné de ses Catechistes. Le
Prince sortit de son apparte-
ment & vint au devant de lui.
Je suis un étranger, dit le Pe- «
re, & je ne mérite pas cet «
honneur, Un étranger, reprit «

» le Prince : ce n'est pas ainsi
» que je vous regarde : je vous ho-
»nore comme je ferois mon pro-
»pre *Gourou*. Il fallut pour obéir
» au Prince que non seulement
le Pere, mais encore les Cate-
chistes entraissent les premiers
dans la salle d'audience. L'as-
semblée y étoit encore plus
nombreuse que le jour précé-
dent. La dispute avec les Bra-
mes roula presque toute sur les
même points de controverse.
Ce qu'il y eut de particulier ,
c'est que le Prince refuta lui-
même les raisonnemens des Bra-
mes , & il le fit avec vivacité &
sans nul menagement.

A ces marques d'affection
que témoignoit le Prince : » Sei-
» gneur, lui dit le Pere, il faut que
» vous soyez bien convaincu de
» la bonté de la cause que je
» soutiens, puisque vous me sus-

citez tant d'adversaires : je me «
promets de vos lumieres & de «
votre équité que vous vous «
interesserez pour ma défense. «
Je vous seconderai, repliqua le «
Prince avec un visage ouvert. «
Ensuite s'adressant aux Bra- «
mes , vous convenez avec le «
Saniaffi-Romain , dit-il , de la «
nécessité d'un seul premier «
Etre , & cependant vous ne «
pouvez nier que nous admet- «
tons trois Dieux. Vous , pour- «
suivit-il , s'adressant à un *Vich-* «
nouviste , vous dites que ce pre- «
mier Etre est *Vichnou* : & vous , «
parlant à un autre , vous sou- «
tenez que c'est *Brama* : moi «
selon les principes de ma sec- «
te je maintiens que c'est *Issou-* «
ren. Convenons d'abord entre «
nous quel est ce souverain E- «
tre , & nous disputerons en- «
suite contre le *Saniaffi*. Ces «

» trois Divinité, reprirent les
» Bramez, n'en font qu'une seu-
» le. Cela ne peut pas être, dit
» le Prince, nous lisons dans
» nos Histoires que de cinq tê-
» res que vous attribuez à *Bra-*
» *ma*, *Iffouren* lui en a coupé
» une, & nous ne sçavons pas
» qu'il ait eu le pouvoir de re-
» produire cette tête coupée.
» De pareilles absurditez, re-
» prit le Pere, ne prouvent-él-
» les pas manifestement la faul-
» seté de ces chimeriques Divi-
» nitez ?

On reprit ensuite ce que le
Pere avoit dit le soir précédent,
que les quatre *Vedams* ne pou-
voient pas être appellez des Loix
divines. » Quelle est donc cette
» Loi que vous dites être la seu-
» le divine, demanderent les
» Bramez ? Le Prince sans don-
» ner au Pere le tems de ré-

pondre : Ecoutez , leur dit-il , « mettons-nous vous & moi au « rang de ses Disciples , & il « nous l'enseignera ; sans quoi « quel fruit retirerions-nous de « ce qu'il prendroit la peine de « nous dire ? » Le Pere fit à son tour quelques questions aux Brame sur la nature de l'ame : Le Prince qui s'apperçut que ces questions les embarassoient : » Vous leur demandez , dit-il , ce que « c'est que l'ame , faites-les con- « venir d'abord qu'ils en ayent « une : du moins je sçai que « toute l'occupation de leur a- « me est d'inventer des moyens « d'abuser les Peuples & d'en « tirer des aumônes. Vous vou- « lez dire sans doute , ajouta le « Pere , que leur ventre leur « tient lieu d'ame & de Divi- « nité. »

Ce n'est point pour disputer, «

» reprit le Prince , que je vous ai
» fait appeller aujourd'hui : c'est
» pour vous demander une gra-
» ce : faites moi le plaisir de vous
» établir dans ma Ville capitale ,
» je serai bien aise de vous entre-
» tenir de tems en tems. Le Pere
après l'avoir remercié de ses
bontez , lui témoigna que sa
profession de *Saniaffi* ne s'accor-
doit pas avec le fracas & le tu-
multe d'une grande Ville. » Vous
» ne ferez importuné , dit le
» Prince , qu'autant que vous le
» voudrez , j'y donnerai bon or-
» dre , & moi-même quand j'i-
» rai vous voir , ce sera sans au-
» cune suite : cependant je ne
» veux pas vous gêner , & vous
» êtes le maître de choisir dans
» toute l'étendue de mes Etats
» le lieu qui vous conviendra
» le mieux ; mon inclination
» seroit que vous demeurassiez

Missionnaires de la C. de J. 225
dans ma Capitale. » Le Pere
le pria de trouver bon que
pour le present il bâtît une
Eglise à *Madigoubba* où il avoit
plusieurs Disciples, que ce Villa-
ge n'étant qu'à deux lieues de la
Capitale, il seroit à portée de
le venir trouver au premier or-
dre qu'il recevroit de sa part.

Pendant le tems de cette au-
dience le Prince fut obligé de
sortir deux fois. Rentrant dans
la salle, & voyant le Mission-
naire debout, il ne voulut ja-
mais reprendre sa place, qu'il
ne l'eût vû assis. C'est par ces
distinctions qu'un Prince idolâ-
tre témoignoît à toute sa Cour,
le respect qu'il avoit pour la Loi
du vrai Dieu & pour le dernier
de ses Ministres. Avant que de
le congédier, il lui fit voir quel-
ques curiositez qu'il avoit dans
son Palais, & il fit promener

ses chevaux richement caparaçonnez. Il alla ensuite à la promenade , & appercevant un des *Rettis* Chrétiens : » Faites bâtir au plutôt , lui dit-il , la maison du *Saniaſſi-Romain* : je vous permets de faire couper tout le bois qui vous sera nécessaire. Un moment après l'ayant fait rappeler : » Je n'ai consenti qu'avec peine , ajouta-t'il , que le Missionnaire s'xât sa demeure dans votre village : puisque vous avez le bonheur d'être du nombre de ses Disciples , je vous regarde come mes enfans : mais joignez vos prières aux miennes , pour l'engager à demeurer dans ma Capitale. J'ai encore à lui parler , avertissez-le de ne pas partir si-tôt.

Au retour de la promenade , il renvoya au Palais la Princesse

Missionnaires de la C. de J. 217
avec ses Elephans , ses chevaux ,
& la plus grande partie de sa
Cour , & il se rendit en palan-
quin accompagné de ses seuls
Gardes au logis du Missionnai-
re. Après les avoir fait retirer
pour être seul avec le Pere , il
lui dit : » Il n'y a qu'un arti-
cle qui m'arrête. Si vous me «
le passez , je me fais dès-à- «
present votre Disciple. Je por- «
te le *Lingam* , comme vous «
voyez ; « (c'étoit un bijou d'or
enrichi de pierreries , où appa-
remment étoit enfermée la pier-
re qu'on appelle *Lingam* : il le
portoit attaché à sa veste , comme
les Chevaliers portent la Croix
de leur Ordre) » Je suis bien
éloigné de croire , ajouta-t'il , «
que ce soit une Divinité ; je «
ne lui fais point de sacrifices ; «
mais vous sçavez que c'est la «
marque qui distingue ma Caf. «

» te : si je le quittois , je passerois
» pour un insensé , & je revol-
» terois contre moi toute ma
» famille.

» Prince , lui répondit le Mis-
» sionnaire , la chose vous pa-
» roît impossible , mais le Dieu
» que je vous prêche peut faire
» de plus grands miracles. Non ,
» repliqua le Prince , le Dieu que
» vous adorez me sauvera ou
» me damnera avec le *Lingam*. Je
» regarde les Temples & les Ido-
» les comme de la bouë ; je les
» ferai renverser , si vous le ju-
» gez à propos , mais pour ce
» qui est du *Lingam* , je ne le
» quitterai jamais. Le Pere les
larmes aux yeux prit les mains
du Prince , & les serrant étroi-
tement : » C'en est pas encore , lui
» dit-il , de quoi il s'agit : don-
» nez-vous la peine & le loisir
» de réfléchir sur les importan-

tes veritez que je vous annon-
ce : Dieu vous donnera la for-
ce d'exécuter ce qu'il vous
inspire par le foible organe de
son Ministre : il ne vous a pas
créé pour vous précipiter dans
les flammes de l'enfer : sa gra-
ce dissipera toutes vos crain-
tes , si vous la demandez a-
vec confiance : mes Disciples
& moi nous le prierons sans
cesse de vous accorder ce puis-
sant secours. »

A ces paroles il parut s'ap-
paîser : puis changeant de dis-
cours : » Pourquoi refusez-vous ,
dit-il , de fixer ici votre demeu-
re : je vous l'ai déjà dit que
vous ne ferez point interrom-
pu dans vos saints exercices :
votre plaisir , dites-vous , est
d'être avec les pauvres , pour
leur enseigner le chemin du
Ciel ; sçachez que je ne regar-

» de pas cet éclat qui m'envi-
» ronne , ni ces biens que je
» possède , comme quelque cho-
» se qui m'appartienne : je ne les
» ai point apportez en naissant :
» ils ne me suivront point après
» ma mort : mon pere posse-
» doit ces biens , & ils ne l'ont
» point garanti du tombeau ;
» j'en jouïs maintenant , & d'au-
» tres les posséderont après moi :
» ainsi regardez-moi comme un
» pauvre , & ne me refusez pas
» la grace je vous demande.

Des reflexions si chrétiennes
de la part d'un Prince Idolâtre
surprirent les Néophytes qui
étoient presens. » Le vrai Dieu,
» répondit le Pere , qui vous
» met dans le cœur de si gene-
» reux sentimens , a sans doute
» de grands desseins sur votre
» personne. Vous voulez que je
» bâtisse ici un *Matam* , (c'est le

nom qu'on donne à nos Egli- «
ses.) j'y-consens, & j'espère que «
Dieu en tirera sa gloire. Du «
moins je pourrai vous entrete- «
nir plus souvent de ses divines «
perfections, & de l'importan- «
ce qu'il y a de travailler serieu- «
sement à votre salut. »

Le Prince ne pouvant diffi-
muler sa joye, renouvela aux
Rettis Chrétiens la permission
qu'il leur avoit donnée de cou-
per tous les bois nécessaires pour
la construction de l'Eglise, sans
épargner même les arbres de
son jardin de plaïssance qui est
à *Madigoubba*. Plaise à la divi-
ne miséricorde de benir de si
heureux commencemens, & de
fortifier ce Prince contre les
obstacles qui s'opposeront à sa
conversion.

J'avois encore, Monsieur,
d'autres particularitez à vous

mander : mais j'apprends à ce moment la mort du Pere de la Fontaine notre Superieur general. Quelle perte pour cette Mission ! Dieu nous l'enleve dans un tems où sa presence sembloit être le plus nécessaire. Sa douceur, son humilité, ses manieres affables & obligeantes lui avoient gagné le cœur des François & des Malabares. Les Eglises qu'il a fondées dans cette Mission, feront des monumens durables du zele dont il brûloit pour la gloire de Dieu & pour le salut des ames. Madame la Vicomtesse d'Harnoncourt sa mere lui faisoit tenir chaque année une aumône considerable, qui le mettoit en état de fournir aux frais qui sont indispensables, lorsqu'on entreprend d'ouvrir une nouvelle Mission. La Mission de Carna-

Missionnaires de la C. de J. 233.
te, sur tout celle qui est en de-
ça des Montagnes, le regarde
avec justice comme son Fonda-
teur. Il est difficile de montrer
plus de courage, plus d'activi-
té, & plus de tranquillité d'a-
me, qu'il en a fait paroître dans
diverses persécutions qu'il a eues
à soutenir. Dans celle de *Balla-
baram*, sa douceur charma telle-
ment les soldats envoyez pour le
prendre, qu'ils furent tout à coup
changez en d'autres hommes,
& que se jettant à ses pieds, ils
lui demanderent pârdon des in-
dignitez qu'ils avoient exercées à
son égard. Dans une autre per-
secution où l'on avoit soulevé
toute la Ville contre les Missio-
naires & les Chrétiens, un seul
entretien qu'il eut avec le chef
des troupes, le convainquit des
veritez de la Religion; & sur le
rapport qu'il en fit au Prince,

il y eut défense d'inquiéter les nouveaux Fideles. Je ne puis vous exprimer avec combien de peines & de fatigues il a recouvré l'Eglise de *Devan-dappallé* que les ennemis de la foi nous avoient enlevée. Depuis qu'il fut nommé Superieur general, il ne pensoit qu'à ramener les esprits prevenus, sans perdre de vûe cette Mission qui étoit le principal objet de ses soins. Il esperoit l'affermir davantage, & il portoit ses vûes encore plus loin afin d'étendre de plus en plus le Royaume de J E S U S - C H R I S T ; si vous pouviez être le témoin de la douleur que ressentiront les Fideles, lorsqu'ils apprendront la mort de leur cher Pere en J E S U S - C H R I S T, vous jugeriez mieux quelle est la grandeur de notre perte. Adorons les justes juge-

Missionnaires de la C. de J. 235

mens de Dieu, & conformons-
nous à sa très-sainte volonté.
J'ai l'honneur d'être avec beau-
coup de respect, &c.





SECONDE LETTRE
DU
PERE LEGAC,

Au même.

A Ballabaram, ce 12. Janvier 1712.



ONSIEUR,

La P. de N. S.

JE continuë à vous faire part
du progrès que fait la Religion
dans cette Mission naissante du
Carnate. La connoissance que

J'ai de votre zèle pour l'établissement de la Foi dans ces Contrées barbares me persuade, qu'en cela je réponds le mieux que je puis à vos intentions & aux bontés dont vous m'avez honoré, lorsque vous gouverniez la Nation Françoisé dans l'Inde.

Je finissois la dernière Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, par le récit de la protection dont *Prasappa-Naidou* (c'est le Prince qui gouverne le Pays d'*Andevarou*) favorisoit les prédicateurs de l'Evangile. Je vous ai mandé que non seulement il avoit permis de bâtir une Eglise à *Madigoubba*, mais qu'il avoit même fourni les bois nécessaires pour la construction de cette Eglise. Ce monument qui s'élevoit au milieu de la Gentilité, ne pouvoit manquer d'irriter les ennemis de la Foi.

Aussi les *Dasseris*, fideles adorateurs de *Vichnou*, * ne cherchoient qu'une occasion de faire éclater la fureur dont ils étoient transportez.

L'absence du Missionnaire qui visitoit les autres Chrétientéz, fut le signal de leur revolte. Ils s'assemblerent en grand nombre à *Cloumourou*, où il y a plusieurs familles de Chrétiens : ils prétendoient piller les Maisons des Néophytes, aller ensuite à *Madigoubba*, qui n'est qu'à une demie lieuë de ce village, & mettre le feu aux matériaux qu'on employoit à bâtir l'Eglise.

En effet le *Retti* qui est le Chef des Chrétiens de cette Contrée, revenant dans sa maison, la trouva investie par ces séditieux, & il eut bien de

* Fausse Divinité du Pays.

la peine à percer la foule. Sans entrer en de Vaines disputes il cita les plus distinguez d'entre les *Dasseris* devant les Brames du Village : puis interposant le nom du Prince , selon la coutume du Pays ; „ je remets , „ leur dit-il , mes biens entre „ vos mains, vous en ferez respon- „ sables. „

Cet expedient réussit : Les Brames firent comprendre aux *Dasseris*, qu'on ne leur demandoit que le tems nécessaire pour informer le Prince , qui ne manqueroit pas de leur rendre justice. La réponse du Prince , vint dès le soir même. Des Maures dépêchez de sa part aux *Dasseris*, leur ordonnerent de se rendre à la Capitale pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y allerent en foule : les *Dasseris* de la Ville se joi-

gnirent à ceux des villages : les Brames soit *Vichnouvistes* , soit *Linganistes* , qui sont en grand nombre, intervinrent dans la cause commune : les soldats & les marchands grossirent le parti : enfin le nombre s'accrut de telle sorte , que le Prince qui apperçut leur multitude , quitta le dessein d'aller à la promenade , & rentra dans son Palais.

Un Officier fut envoyé de sa part aux *Dasseris* : » Le Prince, leur dit-il , a connoissance des accusations que vous formez contre les Chrétiens : » ils brisent vos Idoles , ils déclament contre vos Divinités , » ils suivent une Religion qui » anéantit les coutumes de vos » ancêtres : voila le sujet de vos » plaintes. Le Prince est trop juste pour ne pas réserver une oreille

Missionnaires de la C. de J. 241
oreille aux accusez; faites venir
vos plus célèbres Docteurs, &
dès que le *Saniaffi Romain* sera
de retour, vos contestations se
termineront dans une dispute
reglée; le Prince veut lui-même
en être le juge.

Le Missionnaire apprit ces
nouvelles en venant de célébrer
la fête de Noël à *Balla-*
baram; il crut qu'il ne devoit
pas différer de se rendre auprès
de ses chers Néophytes. A son
passage par *Darmavaram* qui est
une ville considérable, les Chré-
tiens, à qui il communiqua le
dessein où il étoit d'aller droit
à la Capitale, lui représenta-
rent qu'il n'étoit pas de la pru-
dence dans une pareille con-
joncture de se livrer entre les
mains d'un Prince Gentil; que
bien qu'il ait paru être dans des
sentimens favorables à la Reli-

gion, il étoit à craindre qu'une émeute si générale n'eût changé les inclinations de son cœur, que du moins avant que de rien tenter dans une affaire si délicate, il sembloit être plus à propos d'en conférer avec les Chrétiens de *Madigoubba*, & de sonder la disposition présente du Prince. Le Pere répondit à ces représentations que son parti étoit pris, & que le reste il l'abandonnoit aux soins de la divine Providence.

Il partit donc pour *Anantapouram* : dès qu'il y fut arrivé, il envoya prier le Prince par un de ses Catechistes de lui accorder un moment d'audience. „ Vous me trompez, dit le Prince, il n'est pas possible que le „ *Saniaffi-Romain* soit icy. Il est „ à la porte de la Ville, répondit le Catechiste, où il „ attend vos ordres. Lui faut-il

un ordre , repliqua le Prince , pour venir dans sa maison ? Ne sçait-il pas que ce qui m'appartient est à lui : Allez , dit-il à un de ses Brame , lui marquer la joye que j'ai de son arrivée , & l'impatience où je suis de le voir. Le Prince le reçut avec des démonstrations d'estime & d'amitié plus grandes qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il fit aussi-tôt appeller les Brame , & il engagea la dispute , où on traita les mêmes questions dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma premiere Lettre. Le Pere s'étendit fort au long sur les perfections du premier Etre , & il fit voir d'une maniere palpable , que nulle de ces perfections ne convenoit aux Divinitez adorées dans l'Inde.

N'entrez point , dit le Prince , dans un plus grand détail ;

» ce que vous me dites sur ce-
» la il y a trois mois , m'est en-
» core présent à l'esprit. Vous
» êtes obligez , continua-t'il en
» s'adressant aux Brames , de
» convenir que *Vichnou* s'est
» métamorphosé en pourceau :
» le *Saniaffi-Romain* vous le re-
» procha dans la dernière dis-
» pute. Faites-moi voir que cer-
» te métamorphose est bien-
» séante à la Divinité , & alors
» je conviendrai avec vous de
» tout le reste. Mais comme
» cela n'est pas facile à prou-
» ver , avouons de bonne foi
» que nos Histoires ne sont qu'un
» tissu de fables.

» *Vichnou* se métamorphosa
» de la sorte , répondirent les
» Brames , pour exterminer un
» fameux Geant. Ne prenons
» point le change , dit le Mis-
» sionnaire ; il ne s'agit pas icy

Missionnaires de la C. de J. 145
de la cause de la metamor-
phose, mais de l'indécence ou
plûtôt de la folie qu'il y a
d'attribuer cette metamor-
phose à la Divinité. Ne les
poussez pas davantage, reprit
le Prince en souriant : puis
s'étant apperçu qu'un Brame
Vichnouviste parlant au Pere, «
se servoit de termes peu respec-
tueux ; il lui en fit une severe
reprimande. Souvenez vous, «
lui dit-il, qui est celui à qui
vous parlez, & ayez égard «
au lieu où vous êtes. Le Pere «
prit de là occasion de tou-
cher un point qui regarde ces
prétendus Docteurs : il est é-
trange, dit-il, de voir jusqu'à
où va l'orgueil des *Gouroux* «
dans cette partie de l'Inde : «
il y en a qui entrant dans la
maison de leurs Disciples, se
font laver les pieds par le «

» chef de famille , & qui enfui-
» te distribuent cette eau à boi-
» re comme une chose sacrée.
» La sainteté de mon état m'em-
» pêche de reveler icy certains
» Myfteres d'iniquité....

A ces paroles le Pere s'ap-
perçut de quelque alteration
sur le visage du Prince , parce
que c'est sur tout dans la Caste
des *Linganistes* que ces infam-
mes pratiques sont en usage ;
c'est pourquoi il n'insista pas
davantage sur cet article ; d'au-
tant plus qu'on comprenoit assez
ce qu'il vouloit dire. » Il n'y a
» point d'artifice , poursuivit-il ,
» que vos *Gouroux* n'employent
» pour mettre à contribution
» leurs Disciples. Que quelques-
» uns d'eux leur representent
» leur misere & leur pauvreté ;
» n'ont-ils pas le front de leur
dire qu'ils n'ont qu'à emprun-

Missionnaires de la C. de J. 147
ter de l'argent, & mettre en «
gage leurs femmes & leurs «
enfans ? De tels Docteurs, «
conclut le Missionnaire, ne «
ressemblent-ils pas plutôt à «
des sergens qu'à des Peres ?

Vous avez raison, inter- «
rompit le Prince, la qualité «
de sergens leur convient ad- «
mirablement bien, car ils en «
font les fonctions. Puis adres- «
sant la parole à un Gourou «
Vichnouviste nommé *Aja- «
rioulou*, pouvez-vous vous inf- «
crire en faux contre ce que «
dit le *Saniaffi-Romain* ? Quoi «
donc, répondit le Gourou a- «
vec émotion, voudroit-il nous «
reduire à la mendicité ? Non, «
repliqua le Missionnaire, mais «
je voudrais qu'une sordide a- «
varice ne vous portât pas à «
faire des vexations indignes «
de votre ministère.»

Sur la fin de cette audience le Missionnaire voyant que le Prince ne lui disoit mot de l'émeute que les Dasseris avoient excitée à son occasion , crut devoir le prévenir en général sur les oppositions qu'on formoit de toutes parts contre le Christianisme. » Il n'est pas surprenant, lui dit-il , que la vérité trouve tant de contradicteurs. » L'homme naturellement ennemi de la contrainte , ne peut souffrir qu'on s'oppose au penchant qui l'entraîne vers le mal : le vice , ainsi que l'a dit un de vos Poëtes , paroît à l'homme de l'ambrosie , & la vérité lui semble du poison. Si la Religion du vrai Dieu toleroit un seul des vices qui sont autorisez par les différentes Sectes de ce Pays , je pourrois me promet-

tre de trouver un grand nom-
bre de Partisans & de Disci-
ples : mais comme cette Re-
ligion est si sainte & si pure,
qu'elle condamne jusqu'à l'ap-
parence même du vice, faut-
il s'étonner qu'on s'efforce de
la décrier, & que tant d'en-
nemis s'élèvent contre les Mi-
nistres ? Ma confiance est dans
la protection du vrai Dieu
que j'adore, & dont je publie la
sainte Loi. C'est le seul inté-
rêt de sa gloire qui m'a fait
quitter mon Pays, pour venir
vous enseigner le chemin du
Ciel. C'est son bras puissant
qui me soutiendra contre les
efforts de tant d'ennemis. Sans
ce secours dont je m'appuye,
aurois-je la temerité, seul com-
me je suis, d'entrer en lice a-
vec une si grande multitude,
& de m'exposer à un danger

» continuel de perdre la vie ?
» C'est le seul bien qu'on puisse
» me ravir , & je m'estimerois
» heureux de le sacrifier mille
» fois en témoignage des veri-
» tez que je vous annonce. C'est
» ce vrai Dieu, Prince, dont je pu-
» blie les grandeurs , qui susci-
» te des hommes amateurs de la
» verité , pour prendre en main
» sa défense , & la soutenir de
» leur autorité. C'est à ce seul
» vrai Dieu que je suis redevable
» des marques d'affection dont
» vous m'honorez , & de la per-
» mission que vous m'avez don-
» née de bâtir une Eglise dans
» vos Etats. Que dites-vous , ré-
» pondit le Prince , quels avan-
» tages n'ai-je pas reçu moi-même
» depuis que vous êtes ve-
» nu à ma Cour ? Votre entrée
» dans mes Etats n'a-t-elle pas
» été pour moi une source de

Missionnaires de la C. de J. 251
prosperitez & de bénédictions?

Vous avez sçu, Monsieur, que dans le tems que les Dasseris nous enleverent notre Eglise de *Devandappallé*, M. de saint Hilaire qui s'intéresse avec tant de zele pour le progrès de la Foi, nous obtint une patente du Nabab d'Arcade qui nous fit rendre notre Eglise, & appaisa tout-à-fait l'orage. Le Missionnaire jugea à propos de montrer au Prince cette patente, dont voici la teneur.

Ladoutoulla Cam Nabab à tous les Fostars Rajas, Quelidars, Paleasandloux, & autres Ordres. Les Saniaffis Romains ont des Eglises dans le pays de Carnate, où ils sont obligez de voyager pour instruire leurs Disciples : ce sont des penitens qui font profession d'enseigner la verité, & dont la probité

nous est connue. Nous les confiderons & nous les affectionnons : c'est pourquoi notre volonté est qu'eux & leurs Disciples soient traittez par tout favorablement, sans qu'on leur fasse aucune peine. Tel est l'ordre que nous donnons.

Le Prince en finissant la lecture de cette patente : » Quels seroient les enfans du Demon , » dit-il , qui voudroient inquiéter de si grands hommes ? Je me flatte , répondit le Pere , que quand vous connoîtrez encore mieux la sainteté de la Loi Chrétienne , vous m'honorerez d'un semblable témoignage. C'est à moi à en recevoir de vous , reprit le Prince d'un air obligeant. Après quoi il réitéra ses ordres afin qu'on continuât de fournir ce qui seroit nécessaire pour la

construction de la nouvelle Eglise, & il ajoûta en congédiant le Missionnaire qu'il vouloit assister à la première fête qui s'y célébreroit.

Comme le Père étoit occupé à conduire le bâtiment de son Eglise, il reçut une Lettre que lui présenterent deux Députés d'un Prince Maure Gouverneur de *Manimadougou* petite ville éloignée de 18. à 20. lieues de *Madigoubba*. Ce Gouverneur est homme d'esprit & curieux. Ayant appris qu'un *Saniaffi - Romain* enseignoit une nouvelle doctrine, il souhaittoit de le voir & de l'entretenir; c'est ce que contenoit sa Lettre qui étoit écrite sur du papier semé de fleurs d'argent. En voici à peu près les termes.

Moi *Secou-Aboulla-Rahimou*,
Cam, Gouverneur de la Ville
& Forteresse de *Manimadougou*,

je fais la révérence en présence des pieds de celui qui brille de toute sorte de belles qualitez , qui est dans la plus haute contemplation de la Divinité , qui enseigne la Loi du souverain Maître de toutes choses..... Il y a long-tems que j'ai un extrême desir de jouir de votre présence : & il n'y a que vous qui sçachiez quand ce moment heureux pour moi arrivera. Les deux personnes que je vous envoie tâcheront de découvrir quelle est votre volonté , je finis en faisant plusieurs profondes révérences.

Le Pere qui sçavoit que cette démarche du Prince Maure n'avoit pour principe que la curiosité naturelle , & qu'il n'y avoit nulle esperance de lui faire goûter les veritez du Christianisme , lui fit la réponse suivante.

Le Docteur de la Loi du vrai Dieu donne sa bénédiction à *Secou - Aboulla - Rahimou &c.* J'ai reçu avec toute la joye de mon ame la Lettre qu'il vous a plu de m'envoyer. N'étant que le dernier des esclaves du vrai Dieu qui a créé le Ciel & la Terre, & qui le gouverne par sa toute-puissance, je ne suis pas le maître de disposer de moi-même, pour aller ou pour demeurer en quelque lieu que ce soit. Je m'assurerais par la priere, quels sont les ordres & la volonté du souverain Maître que j'adore, & alors je tâcherais de contenter pleinement le desir de votre cœur. Je prierai ce grand Maître pour la conservation de votre personne.

Peu de jours après il reçut une autre Lettre de la femme

du Nabab de *Chirpi* : elle avoit déjà envoyé deux fois le même exprès à *Ballabaram*, où elle croyoit qu'étoit le Missionnaire, pour le prier de la venir trouver. Le Pere s'en excusa sur l'obligation où il étoit de visiter ses différentes Chrétiens. Cette réponse ne l'ayant pas satisfaite, elle lui écrivit une seconde Lettre plus pressante que la première, & pour l'y engager, elle lui permettoit de bâtir une Eglise dans l'étendue de son Gouvernement, le laissant le maître de choisir ou *Chirpi*, ou *Colalam*, ou *Cotta Cotta*, qui sont de grandes Villes & fort peuplées.

Le Missionnaire ne crut pas devoir se rendre aisément à ses sollicitations, soit parce qu'il y a toujours du risque à se livrer entre les mains des Maures,

soit par le peu d'esperance qu'il y a de les convertir. Il prit le parti d'envoyer un de ses Catechistes pour la sonder, & pour découvrir, s'il pouvoit, quel étoit son dessein. Mais sans vouloir autrement s'expliquer, elle répondit qu'elle avoit des choses à dire au *Saniaffi-Romain* qu'elle ne pouvoit confier à personne; qu'elle le prioit de considerer qu'il n'étoit pas de la bienséance, qu'une femme de son rang sortît du Palais sans en avoir la permission expresse de son mari.

Le Pere touché de ces raisons se rendit le lendemain à *Cotta Cotta* & il fut aussi tôt conduit dans l'appartement de la Princesse Maure. C'étoit d'abord une prétendue maladie sur laquelle elle vouloit le consulter. Il répondit qu'il n'avoit

nulle connoissance de la medecine, & que la profession étoit d'enseigner la verité. Une autre chose lui donnoit de l'inquiétude, scavoir quelle étoit la situation de son fils aîné, qu'on retenoit à la Cour du Mogol, jusqu'à ce que son pere eût satisfait à une dette considerable. Enfin elle vint à la principale raison de son empressement à entretenir le Missionnaire.

Quatre ou cinq mois auparavant quelques Faquirs, (c'est le nom qu'on donne aux Penitens Maures) lui avoient fait dire qu'ils scavoient plusieurs secrets, & entr'autres celui de faire de l'or. Elle les avoit fait venir, & sur ce qu'ils dirent que malheureusement ils n'étoient pas en état de fournir aux dépenses nécessaires pour

les préparatifs, elle se chargea d'en faire les frais. On leur donna plusieurs ouvriers pour travailler sous eux : trois ou quatre mois se passèrent à chercher diverses plantes , à les broyer, & à préparer les métaux qui devoient entrer dans cette composition : ils firent fondre une grande quantité de cuivre qu'ils réduisirent en petits lingots. Ces lingots devoient se changer en or en les trempant dans une certaine eau. Après avoir fait l'épreuve de cette eau, ils présenterent à la Dame deux ou trois morceaux d'or , auxquels il ne manquoit , disoient-ils, que quelques carats pour être dans la perfection. Pour cela, ajoutèrent-ils, il n'y a plus qu'à faire tremper dans cette eau des perles & des pierres fines pendant deux

ou trois jours : mais il nous faut passer ce tems-là en prières sans manger, sans boire, sans parler à personne. La Dame eut la simplicité de leur confier ses bijoux : ils passerent le premier jour en prières. Mais la seconde nuit ils disparurent, & emporterent les perles & les diamans qui leur avoient été confiez. La perte étoit grande, l'incertitude où étoit la pauvre Dame du traitement que lui feroit le Nabab à son retour ; lui causoit de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laissée persuader que le Missionnaire avoit le secret de faire de l'or, elle le conjuroit avec larmes de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. L'expérience qu'elle venoit de faire, ne pouvoit encore la guérir de son entêtement sur le secret

Missionnaires de la C. de J. 261
imaginaire de la pierre philoso-
phale. Le Pere eut beau dire
qu'il n'entendoit rien dans cette
Alchymie ; elle le pressoit en-
core davantage , & enfin elle
fit appeller son fils qui com-
mandoit en l'absence du Na-
bab , pour l'aider à vaincre sa
résistance. Le fils plus raisonna-
ble que la mere fut convaincu
de la sincerité avec laquelle le
Pere lui parloit , & il lui accor-
da la permission de se retirer.

Cependant nonobstant les
bruits qui se repandoient d'une
émeute nouvelle, que les Das-
feris étoient prêts d'exciter ,
on se disposoit à célébrer la fê-
te de Pâques dans la nouvelle
Eglise de *Madigombba*. Comme
le Prince s'y étoit invité lui-
même , le Pere envoya ses Ca-
techistes pour le prier de sa part
d'honorer la Fête de sa presen-

ce. Il y avoit quelques jours qu'il étoit dans les remedes , & qu'il ne donnoit point d'audience. Les Catechistes se retirèrent dans un corps de garde à la porte de la forteresse , où ils passerent la nuit. Les *Dasseris* s'y étoient assemblez , & pas un d'eux ne reconnut les Catechistes. Un de leurs *Gouverneurs* s'y étant rendu , ils prirent ensemble des mesures pour l'entreprise qu'ils méditoient. Ils convinrent qu'il n'y avoit rien à gagner par la dispute : » Soit » enchantement, disoient-ils, soit » quelque autre vertu secrète , » dès la première question que » nous fait le *Sanialfi-Romain*, il » nous ferme la bouche. Il en faut » venir à un coup de main : c'est » le moyen le plus court & le » plus seur de réussir. Allons en » foule à son Eglise au remède de

la Fête. Ayons chacun un petit pot de terre rempli de poudre (c'est ce que nous appellerions des grenades) jettons-nous tumultuairement dans la maison en criant *Govinda* , *Govinda* : il est difficile que dans le désordre & la confusion le *Saniaffi* nous échappe. Vous ferez, dit le Gouverneur en leur applaudissant, vous ferez de dignes enfans de *Govinda*, si vous réussissez dans l'exécution d'un projet si bien concerté. »

Le Prince étoit au lit lorsqu'il aprit l'invitation qu'on lui faisoit : il voulut se lever & tenir sa parole : mais sur ce qu'on lui représenta que dans l'état où il étoit , il y avoit du danger de s'exposer au grand air , il fit venir un de ses parens avec qui il a été élevé , & il lui or-

donna d'assister à la Fête avec une nombreuse escorte de soldats, d'y tenir sa place, & d'obéir en toutes choses au *Saniasfi Romain*. Il ne laissoit pas d'être informé de la nouvelle assemblée que tenoient les *Dassaris* à la porte de la Forteresse ; mais il y fit si peu d'attention, que le lendemain de son propre mouvement & sans en avoir été prié, il envoya ses trompettes & ses timballes, avec quantité de feux d'artifice, pour rendre la Fête plus célèbre.

Des témoignages si publics de son affection pour le Missionnaire, surprirent tout le monde. Il faut que ce Prince ait une grande fermeté d'ame, pour s'inquiéter si peu des mouvemens de ces séditieux : car ils sçavent se faire craindre par leur audace, par leur nombre,
&

& par leur opiniâtreté à ne pas défiger de leurs prétentions. Un des moyens qu'ils employent pour cela est de faire un *Pavadam*. C'est une cérémonie que je vais vous expliquer.

Un des principaux *Dasserys* se fait une playe à la cuisse ou au côté. A l'instant l'air retentit de cris , de hurlemens , du bruit des cors & des plaques d'airain que ces mutins frappent à coups redoublez. On dresse une espee de tente pour enfermer le forcené qui s'est ainsi blessé. A les croire on le laisse là sans boire, sans manger, & même sans panser sa playe, jusqu'à ce que quelque fameux *Dassery* vienne ressusciter, pour ainsi dire , le prétendu mort. C'est pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui se fait le *Pavadam*. Com-

me les Indiens sont persuadés que si l'on ne ressuscite promptement le mort, il arrivera quelque grand malheur, chacun s'empresse à faire l'accommodement. Quand on est convenu de la somme qui doit se payer, les *Dasseris* s'assemblent autour de la tente : les cris, les hurlemens recommencent, & on entend une multitude de voix confuses qui appellent *Govinda*. Alors celui qui doit ressusciter le mort, après plusieurs prières, & diverses singeries, comme s'il étoit possédé de son Dieu *Govinda*, ordonne qu'on leve la tente. Le prétendu mort se met aussi-tôt à danser avec les autres *Dasseris* : on le conduit en triomphe dans la Ville, & la cérémonie se termine par un grand repas qu'on donne à ces séditieux, & par des pre-

Missionnaires de la C. de J. 167
sens qu'on leur fait de pieces
de toile.

Les Maures ne se payent pas
de ces impostures : car s'il ar-
rive, ce qui est rare , que les
Dasseris fassent de ces sortes de
Pavadams dans les lieux où ils
sont les maîtres , ce n'est qu'à
coups de batons qu'ils font res-
usciter le mort , & qu'ils dissi-
pent le tumulte. Il seroit à sou-
haitter que les Indiens employas-
sent le même remede. Jusqu'à
present les *Dasseris* n'ont pas ten-
té la voye des *Pavadams* con-
tre les Chrétiens , soit qu'ils
craignent de ne pas réussir par
cet artifice ; soit qu'ils appre-
hendent, comme on le dit, que
leurs prétendus morts ne le de-
viennent réellement.

La fête de Pâques se passa
avec un grand ordre & avec
beaucoup d'édification. Le Pa-

rent du Prince assista à toute la cérémonie , après laquelle quarante personnes reçurent le Baptême. Quatre Chefs de famille vinrent mettre aux pieds du Missionnaire le *Lingam* , & les autres signes d'Idolâtrie qu'ils portoient : on les instruit actuellement eux & leurs familles , & il y a lieu de croire qu'ils seront de fervens Chrétiens. Il n'y a gueres de Mission dans l'Inde où la Religion ait fait de si rapides progrès & en si peu de tems , & où les peuples paroissent plus disposés à l'embrasser. Certains engagemens les retiennent comme malgré eux dans l'Idolâtrie ; si cet obstacle peut une fois se lever , la moisson sera tres-abondante.

Aussi tôt que le Prince d'*Anantapouram* commença à se mieux porter , le Missionnaire alla le

remercier de la bonté qu'il avoit eue de contribuer au bon ordre & à la célébrité de la Fête. Le Prince lui témoigna d'une manière obligeante le déplaisir qu'il avoit de n'avoir pu y assister, & il ajouta, que les calomnies qu'on ne cessoit de répandre contre la Loi Chrétienne, se détruiroient d'elles-mêmes.

On ne parloit alors à la Cour que du fameux Sacrifice appelé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du Prince, qui n'avoit pu résister aux sollicitations des Brames. Une inondation avoit renversé la chaussée du grand étang de la Ville, & le Prince se laissa persuader que la chaussée se romproit toujours si l'on ne faisoit ce Sacrifice. Peut-être serez-vous bien aise, Monsieur, de sçavoir les cérémonies

270 *Lettres de quelques*
nies qu'on y observe.

Neuf jours de suite on sacrifie un belier : le lieu où se fait le Sacrifice est hors de la Ville. Le Grand Sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, est assisté de douze autres Ministres ou Sacrificateurs, tous Brame : Ils sont habillez de toiles neuves de couleur jaune : on bâtit exprès une maison hors de la Ville dans l'endroit où le Sacrifice doit se faire : on y creuse une fosse, dans laquelle on allume du feu qui doit brûler nuit & jour, & qu'ils appellent pour cette raison, feu perpetuel : ils y jettent différentes sortes de bois odoriferant ; ils y versent du beurre, de l'huile, & du lait ; en recitant certaines prieres tirées du livre de leur Loi. On procede ensuite à la mort du belier : on lui lie les pieds & le

muséau , on lui bouche les narines & les oreilles pour lui ôter la respiration : après quoi les plus robustes des Sacrificateurs lui donnent des coups de poings en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorsqu'il est à demi tué , le Grand Sacrificateur lui ouvre le ventre , & en tire le peritoine avec la graisse qui se met sur un petit faisceau d'épines , qu'on suspend au dessus du feu perpetuel , en sorte que la graisse venant à se fondre y tombe goutte à goutte. Le reste du peritoine & de la graisse se mêle avec du beurre que l'on fait frêre , & dont tous les Sacrificateurs doivent manger : on en distribuë pareillement aux plus considérables de l'assemblée comme une chose sainte. Le reste de la victime est coupé par morceaux

qu'on fait bouillir, & qu'on jette par petites parties dans le feu : car il faut qu'il ne reste rien de cette espece d'holocauste. Le Sacrifice achevé on donne un festin à mille Brames : ce qui se pratique aussi tous les jours de cette neuvaine.

Le neuvième jour le Grand Sacrificateur entre dans la Ville porté sur un char qui est tiré par les Brames. La cérémonie se termine par des présens qu'on fait aux Brames, & sur tout au grand Sacrificateur & à ses douze assistans. Ces presens sont des pieces de coton & de foye, & de grands-pendans d'oreille d'or qui leur tombent presque sur les épaules : ce qui est la marque qui distingue le Grand Sacrificateur & le Grand Docteur de la Loi. La dépense que fit le Prince pour ce Sacrifice,

Missionnaires de la C. de J. 273
monta à plus de onze mille livres.

Ce fut dans la même visite que le Pere demanda aux Brame , quelle étoit leur intention en portant le Prince à faire cette dépense , & quel avantage elle pouvoit lui procurer. Hé quoi ! répondirent les Brame , ne sçavez-vous pas que le *Chorkam* , ce lieu de délices , est la récompense de ceux qui font faire le Sacrifice de l'*Egnam* ? Mais quelles sont ces délices , reprit le Pere , qu'on goûte dans votre *Chorkam* ? Il y en a de toutes sortes , répondirent les Brame ; mais sur tout il y a un arbre qui fournit tous les mets qu'on peut désirer. N'y a-t'il rien de plus , dit le Pere ? A cela les Brame ne répondirent rien. Je vois bien , ajouta-

» ta le Pere , que la honte vous
» retient , & vous empêche de
» me répondre. Faut-il que je
» revele icy les infamies que
» vos Historiens rapportent sur
» ce *Chorkam* ? Croyez-vous que
» j'ignore les noms de ces qua-
» tre femmes prostituées qui en
» font la félicité ? J'en dis as-
» sez , & je n'ai garde d'entrer
» dans un plus grand détail :
» mais voulez-vous sçavoir l'i-
» dée que je me forme de vo-
» tre *Chorkam* ? je le regarde
» comme une assemblée d'im-
» pudiques , ou plutôt de bêtes
» immondes , dont l'occupation
» est d'affouvir leurs brutales
» passions. C'est aussi l'occupation
» de vos prétendues Divinitez.
» L'histoire de *Devendrondou* n'en
» est-elle pas une preuve auten-
» tique ? Le *Ramaïanam* , ce Li-
» vre si célèbre parmi vous ,

rapporte la malediction que le « Penitent *Caoutamoudou* lança « contre le premier Dieu du « *Chorkam* ? La métamorphose « d'*Emoudou* en chien que *Dar- « ma-Rason* vouloit introduire « dans ce lieu de délices , n'est- « elle pas rapportée fort au long « dans le *Baratam* , ce quatriè- « me Livre de votre Loi ? Cent « autres histoires semblables ti- « rées de vos Livres, ne prouvent- « elles pas manifestement quel « est le caractère de vos Dieux ? « Falloit-il engager le Prince à « de si grands frais , pour le pla- « cer dans une si infame assem- « blée ? »

La fureur étoit peinte sur le visage des Bramez , & fremissant de rage ils se regardoient les uns les autres , sans oser parler. Le Prince attentif à ce qui se disoit de part & d'autre , sem-

bloit ne prendre aucun parti.
Sur quoi le Missionnaire lui adressant la parole : » Prince, lui
» dit-il, je ne sçaurois trahir mes
» sentimens ; votre silence sur
» une matiere si importante me
» surprend. Je ne suis qu'un enfant, répondit le Prince, que
» pourrois-je ajouter à ce que
» vous venez de dire ? Puis se tournant du côté des Brame, il
» recita un vers dont le sens étoit : Voilà quelle est la majesté des Dieux que nous adorons.

» Que n'aurois-je pas encore
» à vous dire, poursuivit le Père, de ces prieres tirées du
» Livre de la Loi que vous recitez en assommant à coups
» de poings la victime, & de celles que vous dites lorsqu'on l'écorche & qu'on lui fend le ventre ? Un Brame qui tou-

cherait la chair du moindre animal , passeroit chez vous pour un infame , & cependant c'est parmi vous un acte de Religion de manger la graisse du bélier pendant le Sacrifice de l'*Egnam* : vous la vendez même au poids de l'or. Que ne dirois-je pas de ces mysteres d'iniquité que vous cachez avec tant de soin , & dont j'ai une parfaite connoissance ? » Le Pere parloit d'un de leurs Sacrifices appelé *Satti ponja* , où le Démon renouvelle dans l'Inde les abominations qui se pratiquoient dans l'ancienne Rome aux cérémonies de Cybele.

Ce discours qui confondoit les Brame ne pouvoit manquer de les irriter : c'est pourquoi le Missionnaire , après avoir pris congé du Prince , leur parla

d'un ton plus affable : » Ne
» croyez pas , leur dit-il , que le
» ressentiment ou l'animosité
» ait aucune part à ce que je
» viens de dire. Si j'ai parlé a-
» vec plus de véhémence que je
» n'ai accoutumé de faire , ne
» l'attribuez qu'au desir que j'ai
» de vous faire entrer dans le
» chemin du Ciel : le vrai Dieu
» qui connoît mes intentions ,
» vous les manifestera un jour :
» je vous regarde tous comme
» mes freres , & je suis prêt à
» donner ma vie pour le salut
» de vos ames.

Ce fut-là la dernière dispute
du Missionnaire avec les Bra-
mes. Ils l'éviterent , quand l'oc-
casion s'en presenta : du reste il
ne s'est passé rien de particulier
jusqu'à la fête de Pâques de
l'année 1720 , si ce n'est quelques
alarmes causées de tems en

téms par les *Dasseri* : car ils se sont souvent assemblez à dessein de renverser notre Eglise de *Madigoubba* : mais par la misericorde de Dieu leurs projets ont été inutiles.

On ne pouvoit gueres se dispenser d'inviter le Prince à cette seconde fête de Pâques. Il s'en excusa d'abord sur une affaire importante qui lui étoit survenue : mais peu après il se ravisa , dans la crainte de mortifier le Missionnaire , & il lui envoya dire qu'il y assisteroit. Il y vint en effet avec un nombreux cortège de Cavaliers , de Soldats , & d'Elephans. Il avoit actuellement la fièvre , & il ressentoit de vives douleurs d'un abcès qui l'empêchoit de se tenir assis. Il assista à toutes les cérémonies , après lesquelles il dit qu'il alloit prendre un peu

de repos, jusqu'au tems que devoit se faire la procession. On lui representa que, pour ne pas s'incommoder, il pouvoit voir la procession de sa chambre. Mais tout malade qu'il étoit, il voulut par respect venir à l'Eglise.

La Procession commença sur les sept heures du soir au son des instrumens, & à la lumiere de quantité de flambeaux & de feux d'artifice. On fit trois fois le tour de l'Eglise en recitant à haute voix les Litanies du saint Nom de JESUS, de la sainte Vierge, du saint Sacrement, & de saint François Xavier. La fièvre ne quitta point le Prince : cependant avant que de partir, il vint encore à l'Eglise, & en presence de ceux qui étoient à sa suite & des nouveaux Fideles, il parla de

La Religion Chrétienne en des termes pleins d'estime & de veneration. Le Pere lui presenta les *Rettis* Chrétiens, en le priant de les prendre sous sa protection. Ils me sont infiniment « chers , répondit-il , depuis « qu'ils ont le bonheur d'être vos « Disciples. »

Les douleurs que lui causoit son abcès , augmentèrent de jour en jour, sans qu'on pût le soulager par aucun remede. Il se fit apporter un couteau , & il se l'ouvrit lui-même: Mais bientôt la playe parut incurable , & il se crut désespéré. Aussi-tôt il fit faire son tombeau , & il en donna le dessein. Tout mourant qu'il étoit , il s'y fit transporter pour examiner si l'on suivoit le plan qu'il en avoit tracé. Plusieurs Princes du voisinage le visiterent : Il n'y eut

personne qui n'admirât l'intérêt qu'il faisoit paroître aux approches de la mort , dont il parloit sans cesse. Belle leçon pour les Grands , qui même dans le Christianisme , ne peuvent souffrir qu'on leur annonce qu'il faut mourir.

Le Pere dans cette triste occasion tâcha de lui donner des marques de sa reconnoissance , & de lui témoigner l'intérêt qu'il prenoit à sa conservation. Il lui envoya par un Catechiste un peu de baume de *Capaiba*. » Ce n'est pas ici , dit le Prince , » un remede de mercenaire, c'est » un present d'ami. Dès le premier appareil il se sentit soulagé , & le lendemain il dépêcha un Cavalier avec des soldats vers le Pere , pour le prier de le venir voir. Il avoit quitté son Palais ; il étoit campé sous des

Tentes hors de la Ville, sur un petit coteau au pied duquel étoit le mausolée qu'il faisoit construire. C'étoit un caveau revêtu de pierres de taille, où l'on descendoit par plusieurs marches. Il y avoit fait pratiquer trois petites niches : celle du milieu qui se fermoit par une porte à deux battans, étoit destinée à mettre son corps. Sur le caveau étoit une platte-forme de pierres de taille, qui soutenoit plusieurs colonnes, sur lesquelles s'élevoit une pyramide.

Il ne se peut rien ajouter au respect & à la tendresse avec laquelle il reçut le Missionnaire. Après plusieurs honnêtetez, Ne pensez pas, lui dit-il, à soulager mon corps : je me regarde déjà comme enfermé dans le tombeau. J'ai assez

» vècu : les maux que je souffre
» depuis deux ans m'ont dégoû-
» té de la vie : je ne suis plus
» occupé que de la pensée des
» biens éternels : c'est par vos
» prieres que j'espère les obte-
» nir. Faites-moi donc le plaisir
» de demeurer quatre ou cinq
» jours avec moi. J'ai pourvû à
» tout , je sçai que vous êtes
» ennemi du grand monde ,
» vous serez dans un lieu retiré ,
» où personne ne troublera vos
» saints exercices.

» C'est le vrai Dieu , reprit le
» Missionnaire, qui met dans vo-
» tre cœur de si saintes disposi-
» tions. Ces pressentimens que
» vous avez du bonheur de l'autre
» vie , sont des graces qu'il vous
» fait & que vous devez crain-
» dre de rejeter. J'espère de son
» infinie bonté qu'il vous rendra
» la santé du corps , & qu'il

vous donnera le courage de « vaincre les obstacles qui s'op- « posent à la possession du veri- « table bonheur que vous dési- « rez. Ces obstacles , Prince , « ne vous sont pas inconnus : « vous avez besoin de fermeté « pour les surmonter. » Après ces paroles le Pere fut conduit dans le logement qu'on lui avoit préparé : c'étoit une grande Tente qui pouvoit contenir cinquante personnes. On l'avoit dressée sur une petite coline , vis-à-vis de celle où le Prince étoit campé.

Ce que je viens de rapporter fait bien voir l'estime que ce Prince avoit conquë de la Religion Chrétienne & de ses Ministres. Le Missionnaire profita de ces dispositions favorables pour briser le reste des liens qui le retenoient dans l'Idolâ-

trié. » Ne vous y trompez pas,
» Prince, lui dit-il dans un au-
» tre entretien , sans la con-
» noissance du vrai Dieu dont
» je vous ai si souvent parlé ,
» vous ne parviendrez jamais à
» ce bonheur éternel après le-
» quel vous aspirez. Je ne re-
» connois , répondit le Prince ,
» qu'une seule Divinité : est-il
» possible que vous en doutiez
» encore ? & incontinent après
» il prononça le nom de *Chiva*.
» Ah ! Prince , interrompit le
» Missionnaire en lui serrant la
» main , ce *Chiva* n'est rien
» moins que le véritable Dieu :
» ce qui vous abuse , est que vous
» lui donnez le nom de Maître
» souverain , & c'est un nom qui
» ne lui convient nullement ;
» c'étoit autrefois un homme
» mortel comme vous , que vous
» avez érigé en Divinité. Ce

Chiva a eu des femmes & des « enfans : & le souverain Maî- « tre de toutes choses , comme « vous l'avoüez vous-même , « est un être spirituel & invisi- « ble. Cela est incontestable , « repartit le Prince. »

Le Missionnaire insista ensui-
le sur le *Lingam* qui est le Sym-
bole de cette fausse Divinité ,
& auquel ce Prince est si fort
attaché. Tandis que vous le «
porterez , dit-il , n'esperez pas «
d'avoir part aux biens du «
Ciel ; c'est une vérité que je «
suis prêt de sceller de mon «
sang. » Le Prince à ces paroles ,
qui devoient naturellement l'ai-
grir , répondit avec douceur :
Hé quoi ! Croyez-vous qu'on «
me souffrît un moment dans «
le poste que j'occupe , si je «
quittois le *Lingam* ? Oüi Prin- «
ce , reprit le Pere , du ca- «

» ractere dont je vous connois ;
» j'espere qu'avec le secours de
» Dieu vous n'auriez rien à crain-
» dre. Les Gardes qui la plû-
part sont Liganistes , prêtoient
l'oreille à cet entretien , & le Ca-
techiste avoua depuis qu'il trem-
bloit , lorsqu'il entendit le Mis-
sionnaire parler avec tant de li-
berté. Il y a apparence que le
Prince y fit réflexion , car il
interrompit le discours , & le
faisant tomber sur sa maladie ,
il dit au Pere plusieurs fois : Vous
m'avez sauvé la vie. La mauvai-
se odeur des emplâtres qu'on
me donnoit , m'étoit plus in-
supportable que mes douleurs :
la seule odeur du baume que
vous m'avez envoyé , m'a en
quelque forte ressuscité : je ne
sens plus de douleur.

En effet l'abcès s'étoit entie-
rement vuide : la playe étoit bel-
le,

Missionnaires de la C. de J. 289
le , & les chairs commençoient
à se réunir , en sorte qu'on ne
doutoit plus de sa prochaine
guérison. Le Pere demanda la
permission de se retirer dans
son Eglise , mais ce ne fut que
six jours après que le Prince se
rendit à sa priere avec des té-
moignages de la plus tendre re-
connoissance.

Quatre jours étoient à peine
écoulez , qu'il envoya un exprès
au Missionnaire , pour lui dire
que sa santé se rétablissoit de
jour en jour , & qu'il se recom-
mandoit à ses prieres. Ce jour
là même il alla à la promena-
de. Au retour il voulut aller
coucher au Palais , mais sur ce
qu'on lui representa qu'il étoit
tard , & que difficilement les
équipages pourroient être prêts ,
le voyage fut remis au lende-
main.

Sur le minuit après que les Officiers se furent retirez & qu'on eût posé les sentinelles à l'ordinaire , il ne resta dans la tente du Prince qu'une concubine , & un jeune garçon dont la fonction étoit de chasser les mouches pendant son sommeil. Cette malheureuse éteignit les lampes , s'approcha du lit du Prince , & prenant son sabre lui en déchargea un coup qui lui porta sur la joue. Le Prince s'éveilla & jeta un grand cri : elle , sans s'épouvanter , revint à la charge , & lui coupa le col. Au bruit qui se fit les Gardes entrèrent dans la tente , & trouvant le Prince nageant dans son sang , ils saisirent la Concubine qui prenoit la fuite. Bien loin d'être étonnée , elle prit une contenance fiere , & dit au Général des Troupes qui mettoit

la main sur elle : » Est-ce donc ainsi que vous faites la garde ? on vient d'égorger le Prince ; vous en répondrez. «

Cette femme étoit une espèce de Comédienne que le Prince affectionna après l'avoir vu danser. Moyennant une somme d'argent donnée à ses parens, il la fit consentir à demeurer dans le Palais, où il lui fit prendre le *Lingam*. Comme sa première femme étoit stérile, il l'épousa, & il en eut quatre enfans. Elle étoit plutôt chargée qu'ornée de perles & de diamans. Il lui avoit donné le titre & les honneurs de seconde femme, & il avoit en elle la plus intime confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le Palais, elle n'en pouvoit supporter la gêne, & elle regrettoit sans cesse son premier genre de

vie. La maladie dangereuse du Prince lui avoit donné l'esperance de recouvrer bientôt sa liberté. Cette esperance s'étant évanouïe par le rétablissement de sa santé, l'ennui de la contrainte, & l'amour du libertinage la portèrent à acheter sa liberté par un si noir attentat. On ne l'a pas fait mourir, on s'est contenté de l'enfermer pour le reste de ses jours.

La mort de ce Prince fut un coup sensible pour le Missionnaire & pour les nouveaux Fideles. Il aimoit la verité, & bien qu'il fût naturellement imperieux & colere, il l'écoutoit avec docilité & avec plaisir. Quelques uns même se persuadoient qu'il avoit embrassé la foi, parce que depuis qu'il avoit entendu parler du vrai Dieu, son naturel s'étoit radouci, & qu'on ne voyoit plus de

Missionnaires de la C. de J. 293
ces exemples d'une justice sévère , avec laquelle il punissoit auparavant jusqu'aux moindres fautes.

Dans la dernière conversation que le Pere eut avec lui , le discours tomba sur le pardon des injures ; & le Missionnaire lui ayant dit que la bonté étoit un des attributs de Dieu, & que les Princes, qui sont ses images sur la terre, doivent exceller dans cette vertu. » Vous me faites plaisir , répondit-il , « je vous assure que je vais m'attacher plus que jamais à acquérir de la douceur & à user de clemence, Dieu vous a donné un fonds de droiture , lui dit le Pere dans le même entretien , qui est une grande disposition pour connoître & embrasser la vérité : mais à cette connoissance vous mêlez »

» quelquefois des idées de Gen-
» tilisine qui alterent beaucoup
» ces heureuses sémences. J'es-
» pere que quand vous serez par-
» faitement rétabli, vous lirez
» volontiers les Livres qui trait-
» tent de la vraie Religion : nous
» agiterons ensemble certains
» points sur lesquels il est im-
» portant qu'il ne vous reste au-
» cun doute : la dispute les é-
» claircira. Moi, répondit-il,
» disputer contre vous ? Je ne
» suis pas assez téméraire pour
» l'entreprendre. J'écouterai a-
» vec la simplicité d'un enfant
» tout ce que vous voudrez bien
» me dire pour mon instruc-
» tion.

On avoit raison de craindre
que la perte de ce Prince ne
fût fatale à la Religion, & que
les Brames & les *Dasseri*s ne pro-
fitassent de cette conjoncture

pour susciter quelque nouvel orage : ceux-là parce qu'ayant été regardez jusqu'alors comme les Oracles de la Nation , ils sentoient chaque jour que leur crédit & leur réputation s'affoiblissoient : ceux-ci , parce que le nombre de leurs Disciples diminuoit ; c'est-à-dire , que lesaumônes devenoient plus rares.

La conduite que vient de tenir le frere successeur du Prince défunt , a entierement dissipé nos craintes. Comme il revenoit de l'armée du Nabab de *Cadappa* , & qu'il passoit auprès de *Chruchsnabouram*, où il sçavoit que nous avions une Eglise , il fit demander si le *Saniaffi-Romain* y étoit. Les Gentils ne voulant point donner entrée dans la Peuplade à un Prince étranger , répondirent fausse-

ment qu'il étoit allé à *Ballabaram*. Le Pere qui en eut avis, alla dès le lendemain saluer le Prince qui s'étoit arrêté à une de ses Forteresses peu éloignée. Le Prince fut extraordinairement sensible à cette démarche du Missionnaire, & il l'assura que lui & les Chrétiens pouvoient compter sur son affection, comme ils avoient compté sur celle de son frere. Un mois après ayant appris que le Pere étoit de retour à *Madigoubba*, il vint le voir avec toute sa Cour, & il promit, ce qu'il a exécuté depuis, d'entretenir une symphonie pour l'Eglise, & de fournir les bois nécessaires pour construire un grand char, où l'on porte en procession les statues de Notre Seigneur & de la sainte Vierge.

Quelques jours après cette vi,

fi te, il envoya prier le Missionnaire de venir à la Capitale, Où il lui avoit marqué un logement. Le Pere s'y rendit le jour même. Le lendemain le Prince vint le voir. Le Pere qui en fut averti, alla le recevoir dans la rue. Aussi-tôt que le Prince l'aperçut, il descendit de cheval, & s'approchant du Missionnaire il lui fit une profonde révérence, mettant les deux mains à terre, puis les portant sur la tête. Après les civilités ordinaires, il le pria de venir au Palais, & il le conduisit à l'appartement de la Princesse.

Une fièvre continuë accompagnée de la dysenterie, d'un rétrécissement de nerfs, & de fréquens vomissemens avoit presque réduit cette Dame à l'extrémité. Vous voyez, lui « le Prince, quelle est mon af-

» fiction : nous avons épuisé
» vainement toute sorte de reme-
» des : mais j'ai une entière con-
» fiance en vos prieres. Je sçai
» que vous n'êtes pas méde-
» cin ; mais aussi je ne puis
» ignorer que vous avez tiré
» mon frere des portes de la
» mort, & que sans le malheu-
» reux accident qui lui est arri-
» vé, il jouïroit d'une santé par-
» faite. Aurez-vous moins de
» bonté pour nous que pour
» lui ? Le Missionnaire fut tou-
» ché : il lui donna de la théria-
» que & quelques pastilles cordia-
» les qu'il benit par le signe de
» la Croix. Dieu permit que la
» confiance de ce Prince Gentil
» ne fut pas confondue : en peu
» de jours la Princesse se trouva
» tout à fait guérie. Il en a si sou-
» vent témoigné sa reconnoissan-
» ce, que nous espérons trouver en

Lui, comme en son prédéces-
seur, une protection, qui anéan-
tira les ruses & les artifices des
ennemis de la foi. J'ai l'honneur
d'être très - respectueusement,
&c.





L E T T R E
D U

P E R E G A U B I L ,
Missionnaire de la Compa-
gnie de J E S U S ;

*A Monseigneur DE NEMOND
Archevêque de Toulouse.*

*De la Province de Quan-tong à la Chine
ce 4. Novembre 1722.*



ONSEIGNEUR ;

IL n'y a que peu de mois que
je suis arrivé à la Chine, & en

Y arrivant j'ai été infiniment touché de voir le triste état où se trouve une Mission qui donnoit il n'y a pas long-tems de si belles esperances. Des Eglises ruinées, des Chrétientez dissipées, des Missionnaires exilés, & confinez à Canton premier port de la Chine, sans qu'il leur soit permis de pénétrer plus avant dans l'Empire, enfin la Religion sur le point d'être proscrite; Voila, Monseigneur, les tristes objets qui se sont presentés à mes yeux à mon entrée dans un Empire, où l'on trouvoit de si favorables dispositions à se soumettre à l'Evangile.

Deux de nos Missionnaires qui sont retenus à Canton, ont profité de leur exil pour faire un bien solide, & qui mérite l'attention de ceux qui ont dû ze-

le pour le salut des ames : il n'y a point d'années qu'ils ne baptisent un grand nombre d'enfans moribonds.

Connoissant, comme je fais, les sentimens de V.G. j'ai crû qu'elle verroit avec plaisir les bénédictions dont le Seigneur a favorisé l'industrie & les soins de ces deux Missionnaires. L'un d'eux nommé le Pere DuBaudori m'en a fait le détail dans une Lettre qu'il m'a écrite, & que je prends la liberté d'envoyer à Votre Grandeur : je le fais d'autant plus volontiers, Monseigneur, que j'ai été le témoin du zele dont vous êtes rempli pour tout ce qui concerne l'avancement de la Religion : je m'en rappelle sans cesse le souvenir, pour m'animer moi-même à soutenir les travaux attachez au Ministère Apostolique, auquel

Dieu par son infinie miséricorde a bien voulu me destiner. Je pars incessamment pour Peking, où je suis appelé, & c'est avant que de partir que je donne à Votre Grandeur cette légère marque de mon respect & de mon dévouement. Ce qui suit, est la Lettre du Pere du Baudory, telle qu'il me l'a écrite depuis peu de jours.

Vous m'avez témoigné que je vous obligerois sensiblement de vous donner un détail exact de la bonne œuvre, que Dieu nous a inspiré de faire à Canton, en assistant les enfans exposez, & en leur procurant le Batême. C'est une consolation que je n'ai garde de vous refuser. Il y a ici deux sortes d'enfans abandonnez : les uns se portent à un hôpital que les Chinois appellent *Yo gin tang*,

304 *Lettres de quelques*
c'est-à-dire , *maison de la misère*
ricorde. Ils y sont entretenus aux
frais de l'Empereur. L'Edifice
est vaste & magnifique : l'on y
trouve tout ce qui est nécessaire
pour l'entretien de ces pauvres
enfans ; des nourrices pour
les allaiter , des Médecins pour
les traiter dans leurs maladies ,
& des Directeurs pour veiller
au bon ordre de la maison. Les
autres enfans exposez sont portez
dans notre Eglise ; on les
batise , & on les confie à des
personnes sûres pour les nourrir ,
ainsi que je vous l'expliquerai
dans la suite de cette Lettre.

Les enfans de l'hôpital ne se
batisent que lorsqu'on les voit
prêts de mourir ? on en donne
avis à mon Catechiste qui demeure
dans le voisinage de l'hôpital ,
& qui va aussi-tôt leur

conferer le saint Batême. C'est , comme vous voyez , un Chinois qui est chargé de cette fonction. Il ne seroit pas de la bienséance qu'un Européan , & sur tout un Missionnaire entrât dans une maison remplie de femmes : d'ailleurs les Mandarins ne manqueroient pas d'en être informez , & l'expérience nous a appris qu'il est important que les Mandarins ignorent l'accès que nous avons dans cette maison. Ce que je ne puis donc faire par moi-même , je le fais par le moyen d'un Catechiste zélé , qui est bien instruit de la maniere d'administrer le Sacrement de Batême. On a soin d'écrire les noms de ceux qu'on batise , & qui meurent après le Batême.

Vous me demanderez peut-être à quoi montent les frais

que je suis obligé de faire pour soutenir cette bonne œuvre. Ils ne sont pas aussi considérables que vous pourriez l'imaginer. Il s'agit d'entretenir un Catechiste , de faire quelques présents aux Directeurs & aux Médecins , de payer deux personnes qui ont soin d'avertir le Catechiste, dès qu'il se trouve quelque enfant dans un pressant danger de mort , de donner aussi quelque chose aux Nourrices qui ont soin d'apporter & de remporter les enfans qu'on baptise. Le tout ne monte à gueres plus de 20. taëls qui font cent francs de notre monnoye ordinaire, & avec une si légère somme distribuée de la sorte, on a la consolation de placer chaque année un grand nombre d'enfans dans le Ciel.

Missionnaires de la C. de J. 307

Ce fut l'année 1719. qu'on commença à établir cette œuvre de charité, & on conféra le Batême à 136. enfans. Depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin du mois de Décembre on en batifia 114. on en baptifia pareillement 141 en l'année 1721. & en cette année de 1722. je compte déjà 267. enfans qui sont morts après avoir reçu le Batême. Comme il y a encore deux mois pour arriver à la fin de l'année, j'espère que le nombre de ces prédestinez ira au-delà de 300. Ce nombre des enfans régénerez dans les eaux du Baptême qui augmente chaque année, est une preuve assez sensible du soin que la divine Providence prend de ces pauvres orphelins.

Un autre trait de cette même Providence ne vous touchera

pas moins : lorsqu'on tourna ses vûes du côté de cet hôpital, on crut que le moyen d'y réussir , étoit de s'adresser au Mandarin qui en avoit l'administration. On le visita , on lui fit des préfens , on lui proposa le dessein qu'on avoit. Il parut l'approuver , il promit tout ce qu'on voulut , & ne tint rien de ce qu'il avoit promis. Nous commencions déjà à perdre toute espérance , lorsqu'une prompte mort enleva tout à coup le Mandarin. Nous jugeâmes à propos de prendre d'autres mesures , & au lieu de nous adresser à son successeur , nous fîmes parler aux Directeurs de l'hôpital. Nous convînmes avec eux d'une somme que nous leur donnerions chaque année , moyennant quoi l'entrée dans l'hôpital nous a été libre. Dieu pu-

nit sans doute la mauvaise foi du Mandarin , pour nous apprendre à ne faire aucun cas des contradictions des hommes , lorsque nous n'avons en vuë que les intérêts de sa gloire.

Une difficulté se presente d'abord à l'esprit , sur laquelle je dois vous donner quelque éclaircissement. Quoiqu'on ne batise à l'hôpital que les enfans moribonds , il est vrai-semblable que tous ces enfans ne meurent pas après le Batême reçu, & qu'il y en a quelques-uns qui échapent à la mort. En ce cas-là que deviennent ils ? s'ils passent entre les mains des Infideles , la grace du Batême leur est inutile : marquez du sang de l'Agneau , il est difficile qu'ils profitent de ce bienfait , puisque apparemment ils n'en connoîtront jamais le prix.

Cet inconvenient est grand, je l'avouë, mais il n'est pas sans remede. Le Catechiste & moi nous avons une liste exacte des enfans batisez & de ceux qui meurent après le Baptême : on examine de tems en tems cette liste, & s'il y a quelques-uns de ces enfans qui reviennent de leur maladie, les œconomes qui ont pareillement leurs noms, sont avertis de ne les pas donner aux Infideles qui viendroient les demander. Nous avons soindes les retirer de l'hôpital, & de les placer chez des Chrétiens. Ce sont de nouveaux frais qu'il faut faire, mais ils sont indispensables. Par là on met le salut de ces enfans en sûreté, & l'œuvre de Dieu se fait sans inquiétude & sans scrupule.

Les enfans exposez qu'on nous apporte, ne sont pas à beau-

coup près en si grand nombre : cependant la dépense qu'on est obligé de faire pour leur entretien , est incomparablement plus grande. Je batifai l'année dernière dans notre Eglise 45. de ces enfans qui moururent peu de jours après la grâce qu'ils venoient de recevoir. J'en ai batifé cette année 30. en dix mois. Au commencement nous n'en batifions gueres que cinq ou six par an , mais j'ai lieu de croire que désormais le nombre montera tous les ans à soixante & davantage.

Si j'avois des fonds suffisans , j'entretiendrois des Catechistes , comme on fait à Peking , & je les enverrois dans tous les quartiers de la Ville , où l'on a accoutumé d'exposer les enfans. Je pourrois même avec une somme assez modique pro-

curer le Batême aux enfans des Infideles qui sont sur le point d'expirer. Ce sont-là les seules occasions où ma pauvreté me fait une veritable peine.

Dès qu'on apporte un enfant , on le batise , & on lui cherche une nourrice. On ne donne que 25. sols par mois à chaque nourrice : outre cela il faut fournir le linge , & les remèdes quand ils sont malades. Au commencement c'étoit une affaire que de chercher des nourrices : maintenant j'en trouve plus que je n'en veux. De même il falloit autrefois envoyer chercher les enfans dans les endroits où on les expose ; au lieu qu'à present les Infideles nous les apportent eux-mêmes , parce qu'ils voyent que leur peine est payée. Cela n'empêche pas que plusieurs n'écha-

pent

pent à notre vigilance. Rien de plus ordinaire que de les voir flotter sur la rivière, ou entraînez par le courant. Les uns sont secourus, les autres sont abandonnez. Il y a quelques mois que je fus témoin d'une chose en ce genre assez singuliere. On portoit un enfant qui étoit encore en vie pour l'enterrer : un Chrétien qui s'en aperçut, demanda l'enfant, & promit de le nourrir : on n'eut pas de peine à le lui livrer : il l'apporte aussi-tôt à l'Eglise, on le batise, & au bout de deux jours il meurt.

Ce n'est pas assez de placer ces enfans & de leur procurer des nourrices : il faut de tems en tems les visiter, & sur tout s'assurer de la probité & de la bonne foi de ceux à qui on en confie le soin. Faute

de cette précaution , on s'exposeroit quelquefois à de facheux inconvéniens.

Quand un enfant se porte bien , & qu'il y a lieu d'espérer qu'il vivra , je m'en délivre le plutôt qu'il m'est possible , soit en le donnant à quelqu'un qui veut bien s'en charger , soit en l'engageant par quelque gratification à le prendre. Mais ce n'est qu'aux Chrétiens que je le confie , & par là je suis moralement sûr que lorsqu'il croîtra en âge , il sera élevé dans les principes de notre sainte Religion.

Je ne vous marque point ce qu'il en coûte par an pour l'entretien des enfans qu'on nous apporte , & il ne seroit pas aisé de le faire : cela dépend de leur nombre , & de certains frais qui surviennent de jour à autre

auxquels on ne s'attend pas. Mais comment fournir à ces frais, me direz-vous ? Ah, mon cher Pere, qu'il est difficile qu'en ces occasions un Missionnaire ne donne pas une partie de son nécessaire ! D'ailleurs quelques personnes pieuses qui cherchent à s'attirer des protecteurs dans le Ciel, procurent par leurs libéralitez à ces petits Innocens l'application du sang de l'adorable Rédempteur : & vous m'avouerez que leurs aumônes ne sçauroient être plus sûrement employées.

Comme je mets toute ma confiance en la divine Providence, je ne refuse aucun des enfans qu'on m'apporte, & actuellement j'en ai dix-huit que je fais nourrir. Ce qu'il y a de consolant dans une occupation si sainte, c'est que l'on pratique

316 *Lettres de quelques*

en même tems les œuvres de
misericorde spirituelle & cor-
porelle , & que la charité qui
s'exerce à l'égard de ces infor-
tunées victimes de la cruauté
de leurs Parens , regarde di-
rectement la personne du Fils
de Dieu, ainsi qu'il nous l'assu-
re lui même en nous disant :
» Toutes les fois que vous avez
» fait ces choses à l'un de mes
» freres que voilà , vous me les
» avez faites à moi-même. *
» *Quamdiu fecistis uni ex his fra-*
tribus meis ; mihi fecistis.

Ici , Monseigneur , finit la
Lettre du P. Du Baudori. Com-
me je suis nouveau venu à la
Chine , je n'ai encore rien fait
dont je puisse vous rendre comp-
te. J'y supplée par ce petit Dé-
tail que j'ai l'honneur de vous en-

* *Matt. cap. 25. v. 40.*

Missionnaires de la C. de J. 317
voyer. Je me flatte que V. G.
voudra bien l'agréer : du moins
je tâcherai par-là de lui persua-
der que je porte jusqu'à l'extré-
mité du monde le souvenir & la
reconnoissance des bontez dont
ellém'a honoré , & de l'assurer
que je ne cesserai jamais d'être
avec le plus profond respect , &c.





L E T T R E
D U

P E R E D'ENTRECOLLES,
Missionnaire de la Com-
pagnie de J E S U S :

Au P.... de la même Compagnie.

A Kim te tchim le 25. Janvier 1722.



ON REVEREND PERE,

La P. de N. S.

Quelque soin que je me sois
donné pour m'instruire de la
maniere dont nos ouvriers Chi-

nois travaillent la porcelaine ,
je n'ai garde de croire que j'aye
entièrement épuisé la matiere ;
vous verrez même par les nou-
velles observations que je vous
envoie , que de nouvelles re-
cherches m'ont donné sur cela
de nouvelles connoissances. Je
vous les exposerai , ces obser-
vations , sans ordre , & telles
que je les ai tracées sur le pa-
pier , à mesure que j'ai eu oc-
casion de les faire , soit en par-
courant les boutiques des Ou-
vriers , & en m'instruisant par
mes propres yeux ; soit en fai-
sant diverses questions aux
Chrétiens qui sont occupez à ce
travail.

Du reste comme je ne dis rien
de ce que j'ai déjà expliqué as-
sez au long par une de mes
Lettres que vous avez inserée
dans le XII. Recueil , il sera bon

de la relire avec un peu d'application ; autrement on auroit peut-être de la peine à comprendre beaucoup de choses, dont je suppose avec raison qu'on a déjà la connoissance.

I. Comme l'or appliqué sur la porcelaine s'efface à la longue, & perd beaucoup de son éclat, on lui rend son lustre en mouillant d'abord la porcelaine avec de l'eau nette, & en frottant ensuite la dorure avec une pierre d'agate. Mais on doit avoir soin de frotter le vase dans un même sens, par exemple, de droit à gauche.

II. Ce sont principalement les bords de la porcelaine qui sont sujets à s'écailler : pour obvier à cet inconvénient, on les fortifie avec une certaine quantité de charbon de bambou pilé, qu'on mêle avec le vernis

qui se donne à la porcelaine : ce qui rend le vernis d'une couleur de gris cendré. Ensuite avec le pinceau on fait de cette mixtion une bordure à la porcelaine déjà sèche en la mettant sur la rouë ou sur le tour. Quand il est tems , on applique le vernis à la bordure, comme au reste de la porcelaine, & lorsqu'elle est cuite, ses bords n'en sont pas moins d'une extrême blancheur. Comme il n'y a point de bambou en Europe, je crois qu'on pourroit y suppléer par le charbon de faules, ou encore mieux par celui de sureau, qui a quelque chose d'approchant du bambou.

Il est à observer 1^o. qu'avant que de réduire le bambou en charbon, il faut en détacher la peau verte, parce qu'on assure que la cendre de cette peau

fait éclater la porcelaine dans le fourneau. 2°. que l'Ouvrier doit prendre garde de toucher la porcelaine avec des mains tachées de graisse ou d'huile : l'endroit touché éclateroit infailliblement durant la cuite.

III. En parlant des couleurs qu'on appliquoit à la porcelaine, j'ai dit * qu'il y en avoit d'un rouge soufflé, & j'ai appliqué la maniere d'appliquer cette couleur : mais je ne me souviens pas d'avoir dit qu'il y en avoit aussi de bleu soufflé, & qu'il est beaucoup plus aisé d'y réussir. On en aura vu sans doute en Europe. Nos ouvriers conviennent que si l'on ne plaignoit pas la dépense, on pourroit de même souffler de l'or & de l'argent sur de la porcelai-

ne , dont le fond seroit noir ou bleu ; c'est-à-dire , y repandre par tout également une espece de pluye d'or ou d'argent. Cette sorte de porcelaine qui seroit d'un goût nouveau , ne manqueroit pas de plaire.

On souffle le vernis de même que le rouge. Il y a peu de tems qu'on fit pour l'Empereur des ouvrages si fins & si déliez , qu'on les mettoit sur du coton , parce qu'on ne pouvoit manier des pieces si délicates , sans s'exposer à les rompre : & comme , il n'étoit pas possible de les plonger dans le vernis , parce qu'il eût fallu les toucher de la main , on souffloit le vernis , & on en couvroit entiere-ment la porcelaine.

J'ai remarqué qu'en soufflant le bleu , les ouvriers prennent une précaution pour conserver

la couleur qui ne tombe pas sur la porcelaine , & n'en perdre que le moins qu'il est possible. Cette précaution est de placer le vase sur un piedestal , & d'étendre sous le piedestal une grande feuille de papier qui sert durant quelque tems. Quand l'azur est sec , ils le retirent en frottant le papier avec une petite brosse.

IV. On a trouvé depuis peu de tems une nouvelle matiere propre à entrer dans la composition de la porcelaine. C'est une pierre , ou une espece de craye qui s'appelle *haa che* , dont les Medecins Chinois font une sorte de prisanne qu'ils disent être deterfive , aperitive , & rafraichissante. Ils prennent six parts de cette pierre & une part de reglisse qu'ils pulverisent : ils mettent une demie cuillerée de cette poudre dans

Missionnaires de la C. de F. 325
une grande tasse d'eau fraîche
qu'ils font boire au malade , &
ils prétendent que cette ptisan-
ne rafraîchit le sang & tempe-
re les chaleurs internes. Les Ou-
vriers en porcelaine se sont avi-
sez d'employer cette même
pierre à la place du *Kao lin*, dont
j'ai parlé dans mon premier E-
crit*. Peut-être que tel endroit
de l'Europe où l'on ne trouve-
ra point de *Kao lin* , fournira la
pierre *hoa che*. Elle se nomme
hoa , parce qu'elle est glutineu-
se ; & qu'elle approche en quel-
que sorte du savon.

La porcelaine faite avec le
hoa che est rare & beaucoup plus
chère que l'autre : elle a un
grain extrêmement fin ; & pour
ce qui regarde l'ouvrage du
pinceau , si on la compare à

* Voyez la page 273. du XII. Recueil.

la porcelaine ordinaire, elle est à peu près ce qu'est le velin comparé au papier. De plus cette porcelaine est d'une légèreté qui surprend une main accoutumée à manier d'autres porcelaines : aussi est-elle beaucoup plus fragile que la commune, & il est difficile d'attraper le véritable degré de sa cuite. Il y en a qui ne se servent pas du *hoa che* pour faire le corps de l'ouvrage, ils se contentent d'en faire une colle assez déliée, ou ils plongent la porcelaine quand elle est sèche, afin qu'elle en prenne une couche, avant que de recevoir les couleurs & le vernis. Par là elle acquiert quelques degrés de beauté.

Voici de quelle manière on met en œuvre le *hoa che* : 1^o lorsqu'on l'a tiré de la mine, on le lave avec de l'eau de rivière

Ou de pluye , pour en séparer un reste de terre jaunâtre qui y est attachée. 1°. on le brise , on le met dans une cuve d'eau pour le dissoudre , & on le prepare en lui donnant les mêmes façons qu'au *Kao lin*. On assure qu'on peut faire de la porcelaine avec le seul *hoa che* préparé de la sorte & sans aucun autre mélange : cependant un de mes Neophytes qui a fait de semblables porcelaines , m'a dit que sur huit parts de *hoa che* , il mettoit deux parts de *petun tse* ; & que pour le reste , il procedoit selon la méthode qui s'observe quand on fait la porcelaine ordinaire avec le *petun tse* & le *Kao lin*. Dans cette nouvelle espèce de porcelaine le *hoa che* tient la place du *Ka olin* ; mais l'un est beaucoup plus cher que l'autre. La charge de *Kao lin* ne coûte

que 20. sols ; au lieu que celle de *hoa che* revient à un écu. Ainsi il n'est pas surprenant que cette sorte de porcelaine se vende plus cher que la commune.

Je ferai encore une observation sur le *hoa che*. Lorsqu'on l'a préparé , & qu'on l'a disposé en petits carreaux semblables à ceux du *petun tse* , on délaye dans l'eau une certaine quantité de ces petits carreaux , & on en forme une colle bien claire : ensuite on y trempe le pinceau , puis on trace sur la porcelaine divers desseins , après quoi lorsqu'elle est sèche , on lui donne le vernis. Quand la porcelaine est cuite , on aperçoit ces desseins qui sont d'une blancheur différente de celle qui est sur le corps de la porcelaine : il semble que ce soit

Missionnaires de la C. de J. 319
une vapeur deliée répandue sur
la surface. Le blanc de *hoa che*
s'appelle blanc d'ivoire, *siam*
yape.

V. On peint des figures sur
la porcelaine avec le *Chekao*, *
de même qu'avec le *hoa che*,
ce qui lui donne une autre es-
pece de couleur blanche ; mais
le *Chekao* a cela de particulier ;
qu'avant que de le préparer
comme le *hoa che*, il faut le rôtir
dans le foyer ; après quoi on
le brise , & on lui donne les
mêmes facons qu'au *hoa che* : on
le jette dans un vase plein d'eau,
on l'y agite , on ramasse à di-
verses reprises la crème qui
surnage , & quand tout cela est
fait , on trouve une masse pure
qu'on employe de même que le
hoa che purifié. Le *Chekao* ne

* Pierre ou mineral semblable à l'alun. Voyez
le XII. Recueil , pag. 281

ſçauroit ſervir à former le corps de la porcelaine : on n'a trouvé juſqu'ici que le *hoa che* qui pût tenir la place du *Kao lin*, & donner de la ſolidité à la porcelaine. Si, à ce qu'on m'a dit, l'on mettoit plus de deux parts de *petun tſe* ſur huit parts de *hoa che*, la porcelaine ſ'affaiſſeroit en ſe cuifant, parce qu'elle manqueroit de fermeté, ou plutôt, que ſes parties ne ſeroient pas ſuffiſamment liées enſemble.

VI. Je n'ai point parlé d'une eſpece de vernis qui s'appelle *tſe kinyéou*, c'eſt-à-dire, vernis d'or bruni. Je le nommerois plutôt vernis de couleur de bronze, de couleur de café, ou de couleur de feuille morte. Ce vernis eſt d'une invention nouvelle : pour le faire, on prend de la terre jaune commune, on lui donne les mêmes façons qu'au *petun tſe*, &

Quand cette terre est préparée, on n'en employe que la matiere la plus déliée, qu'on jette dans de l'eau, & dont on forme une espece de colle aussi liquide que le vernis ordinaire appelle *pe yeou**. Ces deux vernis le *tsékin* & le *pe yeou* se mêlent ensemble, & pour cela ils doivent être également liquides. On en fait l'épreuve en plongeant un *petun tse* dans l'un & l'autre vernis. Si chacun de ces vernis pénètre son *petun tse*, on les juge également liquides & propres à s'incorporer ensemble. On fait aussi entrer dans le *tsékin* du vernis ou de l'huile de chaux & de cendres de fougere préparée comme nous l'avons dit ailleurs & de la même liquidité que le *peyeou* : mais on

* Vernis qui se fait de quartiers de roche.

mêle plus ou moins de ces deux vernis avec le *tsékin*, selon qu'on veut que le *tsékin* soit plus foncé ou plus clair. C'est ce qu'on peut connoître par divers essais : par exemple, on mêlera deux tasses de la liqueur *tsékin* avec huit tasses du *peyeou* : puis sur quatre tasses de cette mixtion de *tsékin* & de *pe yeou*, on mettra une tasse de vernis fait de chaux & de fougères.

Il n'y a, dit-on, que vingt ans ou environ qu'on a trouvé le secret de peindre avec le *tsouï* ou en violet, & de dorer la porcelaine. On a essayé de faire une mixtion de feuille d'or avec le vernis & la poudre de cail-lou, qu'on appliquoit de même qu'on applique le rouge à l'huile : mais cette tentative n'a pas réussi, & on a trouvé que le vernis *tsékin* avoit plus de

Missionnaires de la C. de J. 333
grace & plus d'éclat.

Il a été un tems qu'on faisoit des tasses auxquelles on donnoit par dehors le vernis doré, & par dedans le pur vernis blanc. On a varié dans la suite, & sur une tasse ou sur un vase qu'on vouloit vernisser de *tsékin*, on appliquoit en un ou deux endroits un rond ou un quarré de papier mouillé, & après avoir donné le vernis, on levoit le papier, & avec le pinceau on peignoit en rouge ou en azur cet espace non vernissé. Lorsque la porcelaine étoit sèche, on lui donnoit le vernis accoutumé, soit en le soufflant, soit d'une autre manière. Quelques-uns remplissent ces espaces vuides d'un fond tout d'azur ou tout noir, pour y appliquer la dorure après la première cuite. C'est sur quoi

334 *Lettres de quelques*
on peut imaginer diverses combinaisons.

VII. On m'a montré cette année pour la première fois une espèce de porcelaine qui est maintenant à la mode : sa couleur tire sur l'olive , on lui donne le nom de *long tseuen*. J'en ai vu qu'on nommoit *tsim ko* : c'est le nom d'un fruit qui ressemble assez aux olives. On donne cette couleur à la porcelaine en mêlant sept tasses de vernis *tsékin* avec quatre tasses de *peyeou* , deux tasses ou environ d'huile de chaux & de cendres de fougere , & une tasse de *tsoui yeou* qui est une huile faite de caillou. Le *tsoui yeou* fait appercevoir quantité de petites veines sur la porcelaine : quand on l'applique tout seul , la porcelaine est fragile , & n'a point de son lorsqu'on la frappe ; mais quand

on la mêle avec les autres vernis, elle est coupée de veines, elle resonance, & n'est pas plus fragile que la porcelaine ordinaire.

Je dois ajouter une particularité dont je n'ai point parlé & que j'ai remarqué tout récemment : c'est qu'avant qu'on donne le vernis à la porcelaine, on acheve de la polir, & d'en retrancher les plus petites inégalitez: ce qui s'exécute par le moyen d'un pinceau fait de petites plumes fort fines. On humecte ce pinceau simplement avec de l'eau, & on le passe par tout d'une main legere. Mais c'est principalement pour la porcelaine fine qu'on se donne ce soin.

VIII. Le noir éclatant ou le noir de miroir appelé *ou kim* se donne à la porcelaine, en la plongeant dans une mixtion liquide composée d'azur prépa-

336 *Lettres de quelques*

ré : il n'est pas nécessaire d'y employer le bel azur , mais il faut qu'il soit un peu épais & mêlé avec du vernis *peyeou* & du *tsékin* , en y ajoutant un peu d'huile de chaux & de cendres de fougères : par exemple, sur dix onces d'azur pilé dans le mortier, on mêlera une tasse de *tsékin* , sept tasses de *peyeou* & deux tasses d'huile de cendres de fougères brûlées avec la chaux. Cette mixtion porte son vernis avec elle , & il n'est pas nécessaire d'en donner de nouveau. Quand on cuit cette sorte de porcelaine noire , on doit la placer vers le milieu du fourneau , & non pas près de la voute , où le feu a le plus d'activité.

IX. Je me suis trompé lorsque j'ai dit * que le rouge à l'huile

* XII. Recueil pag. 302.

le appelé *yeou li hum*, se tiroit du rouge fait de couperose, tel qu'on l'employe pour peindre en rouge la porcelaine recuite. Ce rouge à l'huile se fait de la grenaille de cuivre rouge, & de la poudre d'une certaine pierre ou caillou qui tire un peu sur le rouge. Un Medecin Chrétien m'a dit que cette pierre étoit une espece d'alun qu'on employe dans la médecine. On broye le tout dans un mortier, en y mêlant de l'urine d'un jeune homme, & de l'huile de *peyeau*: mais je n'ai pû découvrir la quantité de ces ingrédients: ceux qui ont ce secret, sont attentifs à ne le pas divulguer. On applique cette mixture sur la porcelaine, lorsqu'elle n'est pas encore cuite, & on ne lui donne point d'autre vernis. Il faut seulement prendre

garde que durant la cuite la la couleur rouge ne coule point au bas du vase. On m'a assuré que quand on veut donner ce rouge à la porcelaine, on ne se sert point de *petun tse* pour la former, mais qu'en sa place on employe avec le *kao lin* de la terre jaune préparée de la même maniere que les *petun tse*. Il est vrai-semblable qu'une pareille terre est plus propre à recevoir cette sorte de couleur.

Peut-être sera-t'on bien aise d'apprendre comment cette grenaille de cuivre se prepare. On sçait qu'à la Chine il n'y a point d'argent monnoyé ; on se sert d'argent en masse dans le commerce, & il s'y trouve beaucoup de pieces qui sont de bas alloy. Il y a cependant des occasions où il faut les reduire en argent fin ; comme par exem-

ple, quand il s'agit de payer la raille ou de semblables contributions. Alors on a recours à des ouvriers dont l'unique métier est d'affiner l'argent dans des fourneaux faits à ce dessein, & d'en séparer le cuivre & le plomb. Ils forment la grenaille de ce cuivre, qui vraisemblablement conserve quelques parcelles imperceptibles d'argent ou de plomb. Avant que le cuivre liquesfié se durcisse & se congele, on prend un petit balai, qu'on trempe légèrement dans l'eau, puis en frappant sur le manche du balai, on asperge d'eau le cuivre fondu : une pellicule se forme sur la superficie, qu'on leve avec de petites pincettes de fer, & on la plonge dans de l'eau froide où se forme la grenaille qui se multiplie autant qu'on

réitérer l'opération. Je crois que si l'on employoit de l'eau forte pour dissoudre le cuivre, cette poudre de cuivre en seroit plus propre pour faire le rouge dont je parle. Mais les Chinois n'ont point le secret des eaux fortes & regales ; leurs inventions sont toutes d'une extrême simplicité.

X. On a exécuté cette année des desseins d'ouvrage qu'on assuroit être impraticables. Ce sont des urnes hautes de trois pieds & davantage, sans le couvercle qui s'élève en pyramide à la hauteur d'un pied. Ces urnes sont de trois pièces rapportées, mais réunies ensemble avec tant d'art & de propreté, qu'elles ne font qu'un seul corps, sans qu'on puisse découvrir l'endroit de la réunion. On m'a dit en me les montrant, que de quatre-vingts urnes qu'on avoit

Missionnaires de la C. de J. 341
faites, on n'avoit pû réussir qu'à
huit seulement, & que toutes les
autres avoient été perduës. Ces
ouvrages étoient commandez
par des Marchands de Canton qui
commercent avec les Européans:
car à la Chine on n'est point cu-
rieux de porcelaines qui soient
d'un si grand prix.

XI. On m'a apporté une de
ces pieces de porcelaine qu'on
appelle *yao pien* ou transmuta-
tion. Cette transmutation se fait
dans le fourneau, & est causée
ou par le défaut ou par l'excès de
chaleur, ou bien par d'autres cau-
ses qu'il n'est pas facile de con-
jecturer. Cette piece qui n'a pas
réussi selon l'idée de l'ouvrier, &
qui est l'effet du pur hazard, n'en
est pas moins belle ni moins esti-
mée. L'ouvrier avoit dessein de
faire des vases de rouge soufflé:
cent pieces furent entierement

perduës : celle dont je parle sortit du fourneau semblable à une espece d'agate. Si l'on vouloit courir les risques & les frais de différentes épreuves, on découvreroit à la fin l'art de faire sûrement, ce que le hazard a produit une seule fois. C'est ainsi qu'on s'est avisé de faire de la porcelaine d'un noir éclatant qu'on appelle *ou kim* : le caprice du fourneau a déterminé à cette recherche, & on y a réussi.

XII. Quand on veut donner un vernis qui rende la porcelaine extrêmement blanche, on met sur treize tasses de *pe yeou*, une tasse de cendres de fougères aussi liquides que le *pe yeou*. Ce vernis est fort & ne se doit point donner à la porcelaine qu'on veut peindre en bleu, parce que après la cuite, la couleur ne paroîtroit pas à travers.

le vernis. La porcelaine à laquelle on a donné le fort vernis, peut être exposée sans crainte au grand feu du fourneau. On la cuit ainsi toute blanche, ou pour la conserver dans cette couleur, ou bien pour la dorer, ou la peindre de différentes couleurs, & ensuite la recuire. Mais quand on veut peindre la porcelaine en bleu, & que la couleur paroitte après la cuitte, il ne faut mêler que sept rasses de *peyeon*, avec une rasse de vernis ou de la mixtion de chaux & de cendres de fougères.

Il est bon d'observer en general que la porcelaine dont le vernis porte beaucoup de cendres de fougères, doit être cuite à l'endroit tempéré du fourneau ; c'est-à-dire, ou après les trois premiers rangs, ou dans le bas à la hauteur d'un pied ou

d'un pied & demi : si elle étoit cuite au haut du fourneau , la cendre se fondroit avec précipitation , & couleroit au bas de la porcelaine. Il en est de même du rouge à l'huile, du rouge soufflé, & du *long tsi ven*, à cause de la grenaille de cuivre qui entre dans la composition de ces vernis. Au contraire on doit cuire au haut du fourneau la porcelaine à laquelle on a donné simplement le *tsoui yeon* : c'est, comme je l'ai dit, ce vernis qui produit une multitude de veines ; en sorte que la porcelaine semble être de pieces rapportées.

XIII. Il y a quelque chose à réformer dans ce que j'ai dit autrefois des couleurs qu'on donne à la porcelaine qui se cuit une seconde fois. Mais avant que d'entrer dans le détail, il est bon d'expliquer quel-

Missionnaires de la C. de J. 345
le est la proportion & la mesure des poids de la Chine, & c'est par où je vais commencer.

Le *Kin* ou la livre Chinoise est de 16. onces qui s'appellent *Leams* ou *Taels*.

Le *Leam* ou *Tael* est une once Chinoise.

Le *Tsien* ou le *Mas* est la dixième partie du *Leam* ou *Tael*.

Le *Fuen* est la dixième partie du *Tsien* ou du *Mas*.

Le *Ly* est la dixième partie du *Fuen*.

Le *Hao* est la dixième partie du *Ly*.

Le rouge de couperose qu'on employe sur les porcelaines recuites, se fait de la manière que je l'ai expliqué, avec de la couperose appelée *tsao fan*. Mais comment cette couleur se compose-t-elle ? C'est sur quoi je

346. *Lettres de quelques*
vais vous satisfaire.

Sur un *tael* ou *leam* de ceruse, on met deux *mas* de ce rouge : on passe la ceruse & le rouge par un tamis, & on les mêle ensemble à sec : ensuite on les lie l'un à l'autre avec de l'eau empreinte d'un peu de colle de vache, qui se vend réduite à la consistance de la colle de poisson. Cette colle fait qu'en peignant la porcelaine, le rouge s'y attache, & ne coule pas. Comme les couleurs, si on les appliquoit trop épaisses, ne manqueroient pas de produire des inégalitez sur la porcelaine, on a soin de tems en tems de tremper d'une main legere le pinceau dans l'eau, & ensuite dans la couleur dont on veut peindre.

Pour faire de la couleur blanche, sur un *leam* de ceruse, on met trois *mas* & trois *suen* de

poudre de cailloux des plus transparens , qu'on a calcinez après les avoir luttez dans une quaiſſe de porcelaine enſoüie dans le gravier du fourneau , avant que de le chauffer. Cette poudre doit être impalpable. On ſe ſert d'eau ſimple , ſans y mêler de la colle pour l'incorporer avec la ceruſe.

On fait le verd foncé , en mettant ſur un *taël* de ceruſe trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailloux avec huit *fuen* ou près d'un *mas* de *tom hoa pien* , qui n'eſt autre choſe que la craſſe qui ſort du cuivre lorsqu'on le fond. Je viens d'apprendre qu'en employant le *tom hoa pien* pour faire le verd , il faut le laver & en ſéparer avec ſoin la grenaille de cuivre qui ſ'y trouveroit mêlée , & qui n'eſt pas propre pour le verd : il ne faut y employer

que les écailles , c'est-à dire , les parties de ce métal qui se séparent lorsqu'on le met en œuvre.

Pour ce qui est de la couleur jaune , on la fait en mettant sur un *taël* de ceruse , trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailoux , & un *fuen* huit *ly* de rouge pur qui n'ait point été mêlé avec la ceruse. Un autre ouvrier m'a dit que pour faire un beau jaune , il mettoit deux *fuen* & demi de ce rouge primitif.

Un *tael* de ceruse , trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailoux , & deux *ly* d'azur forment un bleu foncé qui tire sur le violet. Un des ouvriers que j'ai consulté pense qu'il faut huit *ly* de cet azur.

Le mélange de verd & de blanc , par exemple , d'une part de verd sur deux parts de blanc ,

Missionnaires de la C. de J. 349
fait le verd d'eau qui est très-clair.

Le mélange du verd & du jaune , par exemple , de deux tasses de verd foncé sur une tasse de jaune , fait le verd *coulou* , qui ressemble à une feuille un peu fanée.

Pour faire le noir, on délaye l'azur dans de l'eau: il faut qu'il soit tant soit peu épais: on y mêle un peu de colle de vache macérée dans de la chaux, & cuite jusqu'à consistance de colle de poisson. Quand on a peint de ce noir la porcelaine qu'on veut recuire, on couvre de blanc les endroits noirs. Durant la cuité ce blanc s'incorpore dans le noir, de même que le vernis ordinaire s'incorpore dans le bleu de la porcelaine commune.

Il y a une autre couleur appelée *tsin*: ce *tsin* est une pierre ou mi-

neral qui ressemble assez au vitriol Romain. Selon la réponse qu'on a faite à mes questions, je n'aurois pas de peine à croire que ce mineral se tire de quelque mine de plomb, & que portant avec soi des esprits, ou plutôt des parcelles imperceptibles de plomb, il s'insinue de lui-même dans la porcelaine sans le secours de la ceruse, qui est le vehicule des autres couleurs qu'on donne à la porcelaine recuite.

C'est de ce *tfin* qu'on fait le violet foncé. On en trouve à Canton, & il en vient de Pekin. Mais ce dernier est bien meilleur. Aussi se vend-il un *tael* huit *mas* la livre : c'est-à-dire 9. liv. Le *tfin* se fond, & quand il est fondu ou ramolli, les Orfèvres l'appliquent en forme d'émail sur des ouvrages.

d'argent. Ils mettront , par exemple , un petit cercle de *tfin* dans le tour d'une bague ; ou bien ils en rempliront le haut d'une aiguille de tête , & l'y enchasseront en forme de pierre. Cette espece d'email se détache à la longue : mais on tâche d'obvier à cet inconvenient, en le mettant sur une légère couche de colle de poisson ou de vache.

Le *tfin* de même que les autres couleurs dont je viens de parler, ne s'employe que sur la porcelaine qu'on recuit. Telle est la préparation du *tfin* : on ne le rôtit point comme l'azur, mais on le brise, & on le réduit en une poudre tres-fine : on le jette dans un vase plein d'eau, on l'y agite un peu, ensuite on jette cette eau où il se trouve quelques salletez, & l'on garde le cristal qui est tombé

au fond du vase. Cette masse ainsi délayée perd sa belle couleur, & paroît au dehors un peu cendrée. Mais le *tfin* recouvre sa couleur violette dès que la porcelaine est cuite. On conserve le *tfin* aussi long-tems qu'on le souhaite. Quand on veut peindre en cette couleur quelque vase de porcelaine, il suffit de la délayer avec de l'eau, en y mêlant, si l'on veut, un peu de colle de vache; ce que quelques uns ne jugent pas nécessaire. C'est de quoi l'on peut s'instruire par l'essai.

Pour dorer ou argenter la porcelaine, on met deux *fuen* de ceruse sur deux *mas* de feuilles d'or ou d'argent, qu'on a eu soin de dissoudre. L'argent sur le vernis *tse kin* a beaucoup d'éclat. Si l'on peint les unes en or, & les autres en argent,

les pieces argentées ne doivent pas demeurer dans le petit fourneau autant de tems que les pieces dorées : autrement l'argent disparoîtroit avant que l'or eût pû atteindre le degré de cuire qui lui donne son éclat.

XIV. Il y a ici une espece de porcelaine colorée , qui se vend à meilleur compte que celle qui est peinte avec les couleurs dont je viens de parler. Peut-être que les connoissances que j'en vais donner , seront de quelque utilité en Europe par rapport à la fayence , supposé qu'on ne puisse pas atteindre à la perfection de la porcelaine de la Chine. Pour faire ces fortes d'ouvrages , il n'est pas nécessaire que la matiere qui doit y être employée , soit si fine : on prend des tasses qui ont déjà été cui-

354. *Lettres de quelques*
res dans le grand fourneau , sans
qu'elles ayent été vernissées ,
& par conséquent qui sont tou-
tes blanches , & qui n'ont au-
cun lustre : on les colore en les
plongeant dans le vase où est
la couleur préparée quand on
veut qu'elles soient d'une même
couleur : mais si on les sou-
haite de différentes couleurs ,
tels que sont les ouvrages ap-
pellez *hoam lou houan* , qui sont
partagez en espèce de panneaux ,
dont l'un est verd , l'autre jau-
ne , &c. on applique ces cou-
leurs avec un gros pinceau.
C'est toute la façon qu'on don-
ne à cette porcelaine , si ce n'est
qu'après la cuite , on met en
certains endroits un peu de
vermillon , comme par exem-
ple sur le bec de certains ani-
maux ; mais cette couleur ne
se cuit pas , parce qu'elle dis-

Missionnaires de la C. de F. 355
paroîtroit au feu : aussi est-elle
de peu de durée. Quand on a
appliqué les autres couleurs, on
recuit la porcelaine dans le
grand fourneau avec d'autres
porcelaines qui n'ont pas enco-
re été cuites, il faut avoir soin
de la placer au fond du four-
neau & au dessous du soupirail,
où le feu a moins d'activité,
parce qu'un grand feu anéanti-
roit les couleurs.

Les couleurs propres de cette
forte de porcelaine se préparent
de la sorte : pour faire la cou-
leur verte, on prend du *tom-
hoa pien*, du salpêtre, & de
la poudre de caillou : on n'a
pas pû me dire la quan-
tité de chacun de ces ingré-
diens : quand on les a réduits
séparément en poudre impalpa-
ble, on les délaye, & on les
unit ensemble avec de l'eau.

356 *Lettres de quelques*

L'azur le plus commun, avec le salpêtre & la poudre de caillou, forment le violet.

Le jaune se fait en mettant, par exemple, trois *mas* de rouge de couperose sur trois onces de poudre de caillou, & sur trois onces de ceruse.

Pour faire le blanc, on met sur quatre *mas* de poudre de caillou un *tael* de ceruse. Tous ces ingrédients se délayent avec de l'eau. C'est-là tout ce que j'ai pu apprendre touchant les couleurs de cette sorte de porcelaine, n'ayant point parmi mes Néophytes d'ouvriers qui y travaillent.

XV. Quand j'ai parlé des fourneaux où l'on cuit de nouveau la porcelaine qui est peinte, j'ai dit * qu'on faisoit des

* XII. Recueil pag. 311.

pires de porcelaines, qu'on mettoit les petites dans les grandes, & qu'on les rangeoit ainsi dans le fourneau. Sur quoi je dois ajouter qu'il faut prendre garde que les pieces de porcelaine ne se touchent les unes les autres par les endroits qui sont peints : car ce seroit autant de pieces perduës. On peut bien appuyer le bas d'une tasse sur le fond d'une autre tasse quoi qu'il soit peint, parce que les bords du fond de la tasse emboëtée n'ont point de peinture, mais il ne faut pas que le côté d'une tasse touche le côté de l'autre : ainsi quand on a des porcelaines qui ne peuvent pas aisément s'emboëter les unes dans les autres, comme sont, par exemple, de longues tasses propres à prendre du Chocolat, nos ouvriers les rangent de

la maniere suivante. Sur un lit de ces porcelaines qui garnit le fond du fourneau, on met une couverture ou de plaques faites de la terre dont on construit les fourneaux, ou même des pieces de quaiſſes de porcelaines : car à la Chine tout ſe met à profit. Sur cette couverture on diſpoſe un autre lit de ces porcelaines, & on continuë de les placer de la ſorte juſqu'au haut du fourneau.

XVI. Je n'étois pas aſſez bien inſtruit quand j'ai dit * qu'on connoît que la porcelaine peinte ou dorée eſt cuite, lorsqu'on voit que l'or & les couleurs ſaillirent avec tout leur éclat. J'ai été détrompé par des connoiſſances plus ſûres. Les couleurs ne ſe diſtinguent qu'après que la

porcelaine recuite a eu le loisir de se refroidir. On juge que la porcelaine qu'on a fait cuire dans un petit fourneau, est en état d'être retirée, lorsque regardant par l'ouverture d'en haut, on voit jusqu'au fond toutes les porcelaines rouges par le feu qui les embrase, qu'on distingue les unes des autres les porcelaines placées en pile, que la porcelaine peinte n'a plus les inégalitez que formoient les couleurs, & que ces couleurs se sont incorporées dans le corps de la porcelaine, de même que le vernis donné sur le bel azur s'y incorpore par la chaleur des grands fourneaux.

Pour ce qui est de la porcelaine qu'on recuit dans de grands fourneaux, on juge que la cuite est parfaite, 1^o. lorsque la flamme qui sort n'est plus

si rouge , mais qu'elle est un peu blancheâtre. 2°. Lorsque regardant par une des ouvertures , on apperçoit que les quaiſſes sont toutes rouges. 3°. Lorsqu'après avoir ouvert une quaiſſe d'en haut , & en avoir tiré une porcelaine , on voit , quand elle est refroidie , que le vernis & les couleurs sont dans l'état où on les souhaite. 4°. Enfin lorsque regardant par le haut du fourneau , on voit que le gravier du fond est luisant. C'est par tous ces indices qu'un ouvrier juge que la porcelaine est arrivée à la perfection de la cuite.

XVII. Quand on veut que le bleu couvre entierement le vase , on se sert de *leao* ou d'azur préparé & délayé dans de l'eau à une juste consistance ; & on y plonge le vase. Pour ce
qui

qui est du bleu soufflé appelé *tsoui tsim*, on y employe le plus bel azur préparé de la manière que je l'ai expliqué : on le souffle sur le vase , & quand il est sec , on donne le vernis ordinaire , ou seul , ou mêlé de *tsouyeou* , si l'on veut que la porcelaine ait des veines.

Il y a des ouvriers lesquels sur cet azur , soit qu'il soit soufflé ou non , tracent des figures avec la pointe d'une longue aiguille : l'aiguille leve autant de petits points de l'azur sec , qu'il est nécessaire pour représenter la figure : puis ils donnent le vernis. Quand la porcelaine est cuite , les figurés paroissent peintes en miniature.

XVIII. Il n'y a point tant de travail qu'on pourroit se l'imaginer , aux porcelaines sur lesquelles on voit en bosse des

362 *Lettres de quelques*
fleurs, des Dragons, & de sem-
blables figures. On le trace d'a-
bord avec le burin sur le corps
du vase, ensuite on fait aux en-
virois de legeres entailures qui
leur donnent du relief ; après
quoi on donne le vernis.

XIX. Quand j'ai parlé dans
mon premier écrit * de la ma-
niere dont le *leao* ou l'azur se
prepare, j'ai omis deux ou trois
particularitez qui méritent de
l'attention. 1^o. Qu'avant de que
l'enfvelir dans le gravier
du fourneau, où il doit être
rôti, il faut le bien laver, afin
d'en retirer la terre qui y est
attachée. 2^o. Qu'il faut l'enfer-
mer dans une quaiſſe à porce-
laine bien luttée. 3^o. Que lorsqu'il
est rôti, on le brise, on le pas-
se par le tamis, on le met dans

* Page 302. du XII. Recueil.

un vase vernissé ; qu'on y répand de l'eau bouillante, qu'après l'avoir un peu agité, on en ôte l'écume qui surnage, qu'ensuite on verse l'eau par inclination. Cette préparation de l'azur avec de l'eau bouillante doit se renouveler jusqu'à deux fois. Après quoi on prend l'azur ainsi humide, & réduit en une espece de pâte fort délicate, pour le jeter dans un mortier, où on le broye pendant un tems considerable.

On m'a assuré que l'azur se trouvoit dans les minieres de charbons de pierre, ou dans des terres rouges voisines de ces minieres. Il en paroît sur la superficie de la terre, & c'est un indice assez certain qu'en creusant un peu avant dans le même lieu, on en trouvera infailliblement. Il se présente dans

la mine par petites pieces grossés à peu près comme le gros doigt de la main , mais plates & non pas rondes. L'azur grossier est assez commun , mais le fin est très-rare , & il n'est pas aisé de les discerner à l'œil. Il faut en faire l'épreuve , si l'on ne veut pas y être trompé. Cette épreuve consiste à peindre une porcelaine & à la cuire. Si l'Europe fournissoit du beau *leao* ou de l'azur , & du beau *tsu* qui est une espece de violet , ce seroit pour *Kim te tchim* une marchandise de prix & d'un petit volume pour le transport , & on en rapporteroit en échange la plus belle porcelaine. J'ai déjà dit que le *tsu* se vendoit un *tael* huit *mas* la livre , c'est-à-dire , neuf francs. On vend deux *taels* la boîte du beau *leao* qui n'est que de dix onces , c'est à-di-

Missionnaires de la C. de J. 365
re , vingt sols l'once.

XX. On a essayé de peindre en noir quelques vases de porcelaine avec l'ancre la plus fine de la Chine : mais cette tentative n'a eu aucun succès. Quand la porcelaine a été cuite , elle s'est trouvée très blanche. Comme les parties de ce noir n'ont pas assez de corps , elles s'étoient dissipées par l'action du feu ; ou plutôt elles n'avoient pas eu la force de pénétrer la couche de vernis , ni de produire une couleur différente du simple vernis.

Je finis ces remarques , mon Reverend Pere , en recommandant à vos prieres la Chrétienté de *Kim te tchim* , qui est composée d'un grand nombre d'ouvriers en porcelaine. Le Seigneur qui m'en a confié le soin ,

Qijj

me donne la consolation , toutes les fois que je m'y transporte , de la voir croître de plus en plus. Pendant un mois de séjour que j'y ai fait depuis peu , j'ai administré les Sacremens à un grand nombre de fervens Chrétiens , & parmi ceux à qui j'ai conféré le Baptême , il y avoit près de cinquante Adultes. Le progrès de la foi y seroit beaucoup plus grand , si un Missionnaire y fixoit sa demeure : il faudroit agrandir l'Eglise , & y entretenir deux ou trois Catechistes. Il n'en coûteroit pour cela chaque année qu'une somme modique. Peut-être quelque personne pieuse admirant les beaux ouvrages que *Kim te tchim* fournit à toute l'Europe , aura-t-elle le zele de consacrer une legere portion de

Missionnaires de la C. de 7. 367
ses biens à la conversion de
tant d'ouvriers qui y travail-
lent. Je suis dans la participa-
tion de vos saints sacrifices ,
&c.





EXTRAITS
DE QUELQUES AUTRES
L E T T R E S.

DU PERE CAZIER.

A Canton le 5. Novembre 1720.



E vois par vos Lettres l'inquiétude où vous êtes de sçavoir quel a été le sort du P. Duberon & du P. Cortil, qui entrèrent il y a quelques années dans une des isles *Palaos*, ainsi que vous l'avez vû dans le XI. Recueil des

Missionnaires de la C. de J. 369
Lettres de nos Missionnaires*. Je
voudrois pouvoir vous en ap-
prendre des nouvelles certaines
& bien circonstanciées. Mais
quelque mouvement qu'on se
soit donné jusqu'icy, c'est tou-
jours inutilement qu'on a tenté
de retourner dans ces Isles.

Lorsque je vins à la Chine ,
je pris ma route par les Philip-
pines , & j'étois à Manille , lors-
que le P. Serrano fit équiper
un vaisseau pour commencer
une Mission chez les Insulaires
de *Palaos* , ou pour la conti-
nuer , supposé que les deux Pe-
res eussent trouvé grace auprès
de ces Barbares. Mais Dieu
dont les desseins sont impéné-
trables , ne permit pas que cette
expédition eût le succès auquel
on devoit s'attendre.

Le P. Serrano mit à la voile ,

* Page 75.

& fut porté par un vent favorable dans l'*Embocadero*, (c'est ainsi que les Espagnols appellent l'entrée des isles Philippines). La quantité d'Isles qui se trouvent dans cette passe , la rendent tres-dangereuse , & les Gallions sont quelquefois obligez d'y hyverner sans pouvoir gagner *Cabite* qui est le port de Manille. Le vaisseau qui portoit le P. Serrano & son compagnon n'alla pas loin : il périt près de l'isle de *Marinduqué* , & rien ne fut plus triste que ce naufrage , dont il n'échapa que peu de personnes. Quelques-uns s'étoient jettez dans la Chaloupe, mais le trouble où ils étoient les empêcha de prendre une précaution nécessaire, qui étoit de couper le câble lequel tenoit la chaloupe amarrée au Vaisseau : ils alle-

Missionnaires de la C. de J. 371
rent au fond de la mer entraî-
nez par le poids du Bâtiment.
Il n'y eut qu'un seul Indien , qui
s'étant emparé de l'habitable
(c'est un réduit en forme d'ar-
moire où l'on enferme la bouf-
sole) s'en servit pour se sauver ,
& à sa faveur gagna heureuse-
ment la terre , après avoir long-
tems lutté contre les flots. C'est
par cet Indien , qui retourna
aussi-tôt à Manille , qu'on fut in-
formé de ce détail. Ainsi échoïa
le projet qu'on avoit formé
d'aller au secours des deux Mis-
sionnaires , & de planter la foi
dans les isles *Palaos*.

Depuis mon arrivée à la Chi-
ne j'ai vû à Canton un Mar-
chand venu des Philippines ;
qui m'assura qu'on ne doutoit
plus à Manille que les deux Pe-
res n'eussent été sacrifiez à la
fureur des Barbares de ces Is-

372. *Lettres de quelques*
les nouvellement découvertes.
C'est ainsi qu'il m'a raconté la
chose. Un Vaisseau Espagnol
étoit allé à la découverte aux
environs des isles *Palaos*, & s'é-
tant approché d'une de ces Is-
les, plusieurs Insulaires paru-
rent dans une barque, & rode-
rent autour du vaisseau. On les
invita par gestes à venir à bord:
ils n'y voulurent point consen-
tir, à moins qu'on ne leur don-
nât un ôtage. On fit descendre
un Espagnol dans la chaloupe,
& en même tems quelques-uns
des Insulaires monterent au
Vaisseau. Les Espagnols se fai-
sirent d'eux, & refuserent de
les renvoyer. Ceux qui étoient
restez dans la barque se dispo-
soient à se vanger de cette in-
sulte sur l'Espagnol qui servoit
d'ôtage, & ils ramoient déjà
vers la chaloupe. Mais on fit

Missionnaires de la C. de J. 373
feu sur eux , & on les écarta.
On dit qu'en se retirant ils souff-
floient vers la fumée de la pou-
dre , ignorant apparemment l'u-
sage du canon & des armes à
feu. Ces Insulaires furent con-
duits à Manille. Là on leur de-
manda par signes ce qu'étoient
devenus les deux Peres qui é-
toient restez dans une de leurs
Isles. Ils répondirent de même
par signes , & firent entendre
que leurs Compatriotes les a-
voient tuez , & ensuite les avoient
mangez.

De Canton en l'année 1718.

JE n'ai plus qu'à vous faire
part de quelques événemens
dont vous ne serez pas fâché
d'être instruit. L'Imperatrice
mere est morte à Peking le 11.

Janvier de cette année. Tout l'Empire a pris le grand deuil : pendant plus de 40. jours on n'a parlé d'aucune affaire à l'Empereur : les Mandarins passoient la nuit dans des tentes ou au Palais, sans retourner coucher dans leurs maisons. Les fils même de l'Empereur dormoient au Palais sans quitter leurs vêtements. Le deuil a commencé à Canton le 15. Février : le peuple doit le porter durant 7. jours, & les Mandarins pendant 17. jours. Tous les Mandarins, non en chaise, mais à Cheval, vêtus de blanc, & sans grande suite vont pendant trois jours faire les cérémonies ordinaires devant la tablette de l'Imperatrice défunte. Le peuple y ira à son tour. Les Tribunaux sont fermez tout le tems que le deuil dure : la couleur

rouge est proscrire , ainsi on porte le bonnet sans foye rouge , & sans aucun autre ornement. Tel est l'usage.

L'Empereur a eu une maladie qui a causé quelque allarme , mais elle n'a pas eu de suites. C'est sans doute à l'occasion de cette maladie , qu'il a fait paroître quelque envie de se donner un successeur. Le parti qu'on s'imagine qu'il veut prendre , tient tous les esprits en suspens : il ne nomme aucun de ses enfans , encore moins aucun Chinois de Nation. Ils sont trop mols , dit-il , pour être capables de bien gouverner. D'ailleurs les familles des *Tang* , des *Han* , des *Song* , des *Ming* , sont entièrement éteintes. Mais , ajoute-t-il , il reste plus de mille Princes de la famille des *Yuen*. { C'est une famille Tartare chaf-

sée par les *Ming*, & aux *Ming* a succédé la famille Tartare dont est l'Empereur regnant). Par là il semble insinuer aux Chinois qu'il leur destine un Prince de la famille des *Yuen*. Mais ce choix fera-t'il du goût des Chinois? Les Princes fils de *Cam hi* céderont-ils paisiblement l'Empire où leur naissance semble les appeler?

L'incertitude où l'on est de celui sur qui tombera le choix de l'Empereur, a porté un des premiers Mandarins à lui faire présenter par son fils un Memorial, par lequel il remontre avec respect de quelle importance il est pour le repos de l'empire de nommer un Prince héritier, & de rétablir son second fils dans cette dignité. L'Empereur après avoir lû le Memorial, fit approcher celui qui le

lui avoit présenté. Est-ce de «
toi-même, lui dit-il, que tu «
parles de la sorte, ou est-ce «
quelque autre qui t'a suggeré «
ce langage ? Sire, répondit le «
fils du Mandarin, c'est mon «
pere votre esclave qui m'a or- «
donné de vous faire cette tres- «
humble remontrance. Je te «
le pardonne, repliqua l'Em- «
pereur, puisque tu n'as fait «
qu'obéir à ton pere. » Mais en
même tems il donna ordre
qu'on fît mourir le pere. Cet
exemple de sévérité retient tous
les Grands, & il n'y a person-
ne qui ose lui parler d'un suc-
cesseur, d'où néanmoins dépend
la tranquillité de l'Empire.

De Pekin en l'année 1721.

QUoiqu'on vous ait mandé assez en détail ce qui s'est passé icy au sujet de la solemnelle ambassade que l'Empereur a reçüe de la part du Czar , on aura sans doute omis les difficultez que le cérémonial fit naître, & dont on ne put vous instruire , parce que cet incident n'arriva que depuis le départ des vaisseaux qui retournoient en Europe. La délicatesse de l'Ambassadeur ne put s'accommoder du ceremonial Chinois, qui consiste à se mettre à genoux , & à frapper la terre du front devant les personnes qu'on veut honorer ; ce qui s'observe non seulement à l'égard de l'Empereur , mais encore à l'égard des Princes , des Mandarins , des Peres , des Maîtres , &c.

L'Ambassadeur crut que c'étoit avilir sa dignité que de s'abaisser à une cérémonie si humiliante & si peu conforme aux idées d'Europe. Le refus qu'il fit de s'y assujettir étant venu aux oreilles de l'Empereur, devoit naturellement produire un mécontentement réciproque. Mais la sagesse de ce Prince lui suggéra un expédient auquel l'Ambassadeur Moscovite ne pût s'empêcher de se rendre. Qu'on lui « fasse sçavoir, dit l'Empereur, « que mon dessein est qu'on ren- « de à la lettre qu'il m'appor- « te de la part de son maître ; « les mêmes honneurs, que nos « coutumes prescrivent pour ma « personne. C'est pourquoi je « souhaite qu'il pose cette Let- « tre sur une table, & alors un « grand Mandarin ira en mon « nom frapper la terre du front «

„ devant la Lettre. C'est ce qui s'exécuta: & l'Ambassadeur n'eut plus de peine à faire cette cérémonie devant l'Empereur, & à rendre civilité pour civilité.

Cette année Chinoise étant la 60. du Regne de l'Empereur, dès le premier jour on a commencé des réjouissances extraordinaires. Tous les Mandarins depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, sont allés se prosterner devant sa tablette, & lui rendre les mêmes hommages qu'on lui rend à Pekin devant la porte intérieure de son Palais. Comme cette année est une année de grace & d'une espece de Jubilé, quelques-uns se figurent que l'Empereur pourra rendre la liberté aux deux Princes ses enfans: cela est néanmoins fort douteux, le caractère de l'Empereur é-

tant de garder toujours une conduite soutenue , uniforme , & invariable , lorsqu'une fois pour de bonnes raisons il a pris son parti. Sa politique est de tenir ses enfans dans une parfaite dépendance. D'ailleurs le Prince héritier a été privé avec trop d'éclat de son droit à la couronne. On croit qu'il a jeté les yeux sur le fils de ce Prince qui a neuf à dix ans.

Le 14. d'Avril jour de la naissance de l'Empereur fut encore un jour de fête , qu'on célébra avec beaucoup de magnificence. La dépense monta à quatre-vingt mille taels *. L'Empereur ne daigna pas venir voir cet appareil superbe. Il avoit sur le cœur les instances qui lui furent faites de se nommer un héritier.

* Un tael vaut 5. liv. de la monoye d'Europe.

Le *Colao* * Chinois qui osa lui faire cette remontrance eut grâce de la vie , mais son fils aîné qui étoit déjà second President d'un des Tribunaux , a été condamné à aller servir à l'armée. Les douze *Yusse* Chinois ont eu le même sort. Ces *Yusse* sont des Mandarins, dont l'employ est de faire à l'Empereur les représentations convenables pour le bien de l'Etat.

Nous avons vû cette même année en peu de mois l'isle de Formose secouer le joug de la domination de l'Empereur , & forcée ensuite de rentrer sous son obéissance. Les Chinois du lieu aident de ceux de *Fokien* & de *Keoumi* , avoient égorgé les Mandarins, à un seul près qui s'évada , & fait main-basse sur les

* Mandarin du premier ordre du Conseil appelé *Nuy-yüen* , c'est-à-dire , la Cour de dedans , parce qu'il est au dedans du Palais.

Missionnaires de la C. de J. 383
troupes Imperiales. Quand la
nouvelle s'en répandit à Pekin ,
on ne manqua pas d'attribuer
cette revolte aux Hollandois ,
qui n'y avoient certainement
nulle part : & cela sans doute
par un fonds d'opposition qu'il
y a entre les Chinois & les E-
trangers , & à dessein de rendre
les Européans odieux à la Na-
tion Chinoise. Mais ce fut un
grand sujet de joye quand on
apprit peu après , que les nou-
velles troupes Imperiales qu'on
y avoit envoyées , étoient en-
trées dans la Capitale , avoient
tué une partie des rebelles , à
la reserve de leur chef qui s'é-
toit enfui dans les montagnes ,
& que le reste des revoltez étoit
tout à-fait dissipé.

La Secte des Mahometans
s'étend de plus : ils se soutien-
nent principalement par le
grand commerce qu'ils font

384 *Lettres de quelques*
dans les Provinces , & par les
sommes d'argent qu'ils donnent
liberalement aux Mandarins ,
car ils sont fort riches. Mais du
reste les Chinois ont pour eux
le plus grand mépris. Il y a
peu d'années que le peuple dé-
truist leur Mosquée à *Han keou*.
Celle de *Tchang te fou* fut de
même abbatuë l'an passée : &
cette année au mois de Juin la
populace s'est soulevée contre
eux à *Kim te tchim*, & a renver-
sé leur Mosquée. Nous en avons
porté le contre.coup , car no-
tre Eglise a eu le même sort,
les mutinez criers de toutes
parts que nous leur étions sem-
blables , & que nous étions des
Mahometans d'Europe. Les
Mandarins informez que nos
Chrétiens n'avoient pas donné
la moindre occasion à ce tumulte,
ont donné parole de faire
rebâtir

Missionnaires de la C. de J. 385
rebâtir notre Eglise aux dépens
du peuple. L'un d'eux me dit
sur cela obligeamment que de-
puis huit ans qu'il demouroit à
Kim te tchim, il ne lui étoit ja-
mais venu la moindre plainte
contre les Chrétiens.

De la Cayenne, en l'année
1718.

C'Est avec une sensible dou-
leur que je vous apprend la
perte que nous venons de faire
du P. de Creüilly. Il a passé
trente-trois années dans cette
Mission ; & , ce qu'on a de la
peine à comprendre , c'est qu'a-
vec une complexion aussi déli-
cate que la sienne , il ait pû four-
nir une carrière si pénible , & se
livrer à des travaux continuels
& qui étoient beaucoup au des-
sus de ses forces.

XVI. Rec.

R

Aussi-tôt qu'il arriva dans cette Isle, son premier soin fut d'instruire les peuples, & de les porter à la pratique des vertus Chrétiennes. Il ne se contentoit pas des instructions générales qu'il faisoit les Dimanches, il partoît tous les Lundis, & s'embarquoit dans un canot avec quelques Negres. Comptant pour rien les perils qu'il avoit à courir sur une mer souvent orageuse, & l'air étouffant qu'on respire en ce Climat, il faisoit le tour de l'Isle, il parcourroit les Habitations qui y sont répandues, & portant par tout la bonne odeur de J E S U S C H R I S T il instruisoit chacun plus en particulier des devoirs de son état. Il ne revenoit d'ordinaire de cette course que sur la fin de la semaine, épuisé de fatigues, mais se soutenant par

son courage , & par la douce consolation qu'il avoit d'avoir rempli les fonctions de son Ministère.

Bien que sa charité fût universelle , il s'employoit encore , ce semble , avec plus d'ardeur & d'affection auprès des pauvres ; & pour s'attirer davantage leur confiance , il entroit dans leurs peines , il les consoloit dans leurs souffrances , & il étoit ingénieux à trouver des moyens de soulager leur indigence. Pour cela il faisoit cultiver leurs terres par les Negres qui l'accompagnoient , il travailloit à réparer leurs cabanes à demi ruinées , il abbattoit lui-même le bois nécessaire pour ces sortes de réparations , & il en chargeoit ses épaules comme auroit fait un esclave. Une charité si vive & si agissante ne

manquoit pas de lui gagner tous les cœurs ; chacun l'écoutoit avec docilité , & il n'y avoit personne qui ne le respectât comme un Saint , & qui ne l'aimât comme son pere.

La conversion des Indiens fut le second objet de son zele. Rien ne le rebuta , ni les difficultez qu'il avoit à vaincre , ni les dangers auxquels il falloit continuellement s'exposer. Il commença d'abord par apprendre leur langue , dont on n'avoit jusques-là nulle connoissance. C'est lui qui le premier l'a réduite à des principes généraux , & qui par un travail aussi pénible qu'ingrat , en a facilité l'Etude aux autres Missionnaires.

Il vivoit de même que ces Sauvages , de poisson & de cassave : (c'est un pain fait de la

Missionnaires de la C. de J. 389
racine de manyoque) il logeoit
avec eux dans un coin de ce
qu'ils appellent le Carbet , (c'est
une espece de longue grange
faite de roseaux , exposée aux
injures de l'air , & remplie d'une
infinité d'insectes tres impor-
tuns) mais il étoit moins sen-
sible à ces incommoditez , qu'au
peu de disposition qu'il trou-
voit dans ces peuples à prati-
quer les veritez qu'il leur annon-
çoit. Leur extrême indolence &
leur inconstance naturelle s'op-
posoient au desir qu'il avoit de
leur conversion. C'est pourquoi
il ne conféra le saint Batême
qu'à un petit nombre d'Adul-
tes , sur la persévérance des-
quels il pouvoit compter , & il
borna son zele à batiser les en-
fans qui étoient en danger de
mort. Mais par ses sueurs &
par ses travaux il fraya le che-

min à d'autres Missionnaires qui ont achevé son ouvrage ; & l'on a aujourd'hui la consolation de voir plusieurs Peuplades d'Indiens , qui ont reçu le Batême, & qui menent une vie édifiante & conforme à la sainteté du Christianisme.

Toutes ses vûës se tournerent ensuite du côté des Negres esclaves. L'humiliation de leur état excita sa charité : il a travaillé près de vingt ans à leur sanctification. Il étoit presque toujours en course , exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant , ou à des pluies continuelles qui sont tres-incommodes en certains tems de l'année. S'il se trouvoit dans un canot avec les Negres , il ramoit souvent en leur place , & quand quelques-uns d'eux étoient incommodés , il leur distribuoit

ses provisions , se contentant pour vivre de quelques morceaux de cassave qu'il recevoit d'eux en échange. Lorsqu'après s'être bien fatigué tout le jour , il arrivoit le soir dans quelque pauvre habitation , son plaisir étoit d'y manquer de tout , jamais plus gay ni plus content , que quand il se voyoit accablé du travail de la journée , & dans la disette des choses les plus nécessaires à réparer ses forces.

Parmi plusieurs traits extraordinaires de son zele , je n'en choisirai qu'un seul , qui vous en fera connoître l'étendue. Il apprit qu'un esclave s'étoit blessé , & étoit en danger de mourir sans confession. La cabane de ce malheureux étoit fort éloignée de la maison : le P. de Cretilly suivant les mouvemens

ordinaires de sa charité , partit sur l'heure à pied , & après avoir long-tems erré dans un bois où il s'égara , il se trouva à l'entrée d'une prairie toute inondée , remplie d'herbes piquantes , & de serpens dont la morsure est très-dangereuse. Il apperçut alors une misérable cabane , qu'il crut être la demeure de ce pauvre Esclave. Aussi-tôt sans hesiter un moment il se jette dans la prairie , & la traverse ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Lorsqu'il en sortit , il se trouva tout ensanglanté , & il eut le chagrin de ne rencontrer personne dans la cabanne qui étoit abandonnée. Tout trempé qu'il étoit , il ne laissa pas de continuer sa route avec la même ardeur vers l'endroit qu'on lui avoit désigné. Enfin il arrive à la cabane du Negre ,

qu'il trouva dans un état digne de compassion. Il le confessa , il le consola , & fournit à ses besoins autant que sa pauvreté pouvoit le lui permettre. Lorsqu'il retourna le soir à la maison , à peine pouvoit-il se soutenir.

Personne ici ne doute que ces sortes de fatigues jointes à ses jeûnes & à ses continuelles austérités n'aient abrégé ses jours & hâté le moment de sa mort. Nous n'oublierons jamais les grands exemples de vertu qu'il nous a laissés. Bien qu'il fût d'une complexion vive & pleine de feu , il s'étoit tellement vaincu lui-même , qu'on l'eût crû d'un tempéramment froid & modéré. Son visage & son air ne respiroient que la douceur. Tous les emplois lui é-

toient indifferens, & il ne marquoit d'inclination que pour les plus humilians & les plus pénibles, s'estimant toujours inférieur à ceux qu'on lui connoit. Comme il se croyoit le dernier des Missionnaires, il les regardoit tous avec une singulière vénération. Ces bas sentimens qu'il avoit de lui-même, lui ont fait refuser constamment la charge de Supérieur de cette Mission, dont il étoit plus digne que personne; son humilité lui suggerant toujours des raisons plausibles pour le dispenser d'accepter cet emploi. La délicatesse de sa conscience le portoit à se confesser tous les jours, quand il en avoit la commodité.

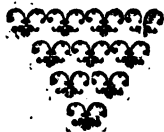
Enfin son union avec Dieu étoit intime : tout le tems qui n'étoit pas rempli par les fonc.

Missionnaires de la C. de J. 395
tions de son ministère, il l'employoit à la prière, & il s'en occupoit non seulement pendant le jour, mais encore durant une grande partie de la nuit. Une vie si pleine de vertus & de merites ne pouvoit gueres finir que par une mort précieuse aux yeux de Dieu. Il reçut les derniers Sacremens de l'Eglise avec une piété exemplaire, & ce fut le 18. jour du mois d'Août vers les huit heures du matin que Dieu l'appella à lui pour le récompenser de ses travaux.

Ce fut à ce moment qu'on connut mieux que jamais l'idée que nos Insulaires avoient conçue de sa sainteté. On accourut en foule à ses obseques, on se jettoit avec empressement sur son corps, on le baisoit avec respect, on lui faisoit toucher

396 *Lettres de quelques*
des médailles & des chapelets ;
& on se croyoit heureux d'a-
voir attrapé quelques lambeaux
de ses vêtemens.

Les guérisons miraculeuses
dont il a plû à Dieu de favo-
riser plusieurs personnes qui im-
plorèrent l'assistance du Mission-
naire , augmentent de plus en
plus la vénération à son égard ,
& la confiance qu'on a en son
intercession. Plusieurs viennent
prier sur son tombeau , d'au-
tres lui font des neuvaines ,
tous le regardent comme un
puissant protecteur qu'ils ont
dans le Ciel.



DU PERE BARBIER.

*A Puneypondi dans le Carnate ,
le 7. Janvier 1720.*

J'Avois mené une vie assez languissante à Bengale, ce qui m'avoit obligé d'aller chercher du soulagement à Ponticheri. Mais ce que vous aurez peine à croire, le dernier remede qu'il falloit employer pour rétablir ma santé, étoit le ris & les herbes de la Mission. Depuis qu'en prenant un peu sur moi-même j'ai abandonné la côte, & que je me suis remis à la vie de Missionnaire, je me porte beaucoup mieux, & je sens mes forces revenir. Je conçois chaque jour plus d'esperance de travailler longtems dans cette portion de la vigne du Seigneur.

Je l'éprouve , & il est vrai , qu'un abandon parfait entre les mains de l'aimable maître que nous servons , est la vertu capitale qui nous est nécessaire. Si nous avons des fatigues à effuyer , si notre vie est austère , nous en sommes bien dédommages par la consolation que nous avons de voir l'œuvre de Dieu s'avancer de jour en jour , soit par le concours de ceux qui se présentent au saint Batême , soit par l'innocence , la docilité , & la ferveur des anciens Chrétiens. De cent que je confesserai , à peine en trouverai-je douze qui soient tombez dans des fautes considérables. Tous m'édifient infiniment par leur exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs de la Religion , par l'avidité avec laquelle ils entendent la parole de Dieu ,

par la patience qu'ils font paroître dans leurs afflictions , & leurs maladies. Il me semble que je vois renaître la ferveur des premiers siècles.

Je visitai il y a peu de jours une malade astmatique , qui ne prenoit ni nourriture ni repos : je l'exhortois à la patience , & pour cela je lui représentois que Dieu lui faisoit faire ici bas son purgatoire en lui fournissant un moyen infailible d'expiation ses fautes. » Ah ! Mon Père , me répondit-elle d'un « ton de voix qui m'étonna , « je ne souffre pas encore assez. » Ce fut tout ce que la violence de son mal lui permit de me dire.

Un de mes Catechistes vint me trouver hier , & dans le compte qu'il me rendit de ce qui s'étoit passé dans son dis

trict, il me raconta que tout récemment un Chrétien avoit été mis à une question tres-douloureuse, pour n'avoir pas voulu cooperer à un Sacrifice, que les Payens de sa bourgade vouloient faire au Démon. Dieu benit son courage en suscitant une femme d'autorité, laquelle leur reprocha si fortement leur barbarie, qu'ils promirent de ne plus inquiéter le Neophyte.

Je reçois à ce moment une Lettre d'un de nos Missionnaires qui m'apprend que dans l'année dernière il batisa 236. Adultes & 608. enfans : que ses Catechistes ont pareillement conféré le Batême à plus de 92. Adultes & à 240. enfans. Vous jugez bien que plusieurs de ces enfans ont morts ou mourront avant que d'avoir atteint l'âge qui les rende capables d'offenser Dieu

Missionnaires de la C. de J. 407
C'est ce qui nous soutient dans
nos travaux : le Ciel se peuple
insensiblement , la suite de l'A-
gneau se grossit tous les jours :
Dieu sera éternellement glori-
fié par ces ames pures. Pour-
ront-elles oublier ceux auxquels
après Dieu elles sont redeva-
bles de leur salut éternel ?

*Description de l'arbre qui porte
la Ouate , du Poivrier , & de
la Laque , tirée de quelques au-
tres Lettres.*

L'Arbre qui porte la Ouate ,
ou cette espece de coton fin ,
dont on se sert pour remplir des
coussins , pour fourrer des robes
de chambre , des vestes , des
courte-pointes , &c. croît de lui-
même en pleine campagne &
sans culture. Les Siamois chez
qui on en trouve beaucoup le

462 *Lettres de quelques*
nomment *ton-nghion*. Cet arbre
que j'appellerai dorenavant
Ouâtier, est de deux especes fort
differentes : il y en a de grands
& de petits : j'en ai vû des uns
& des autres.

Les grands qui sont de deux
fortes, ressemblent assez aux
noyers pour la forme & la dis-
position de leurs branches. Le
tronc est d'ordinaire plus haut
& plus droit, à peu près com-
me est le tronc des chênes. L'é-
corce est hérissée en certains
endroits de grosses épines cour-
tes, larges par la base, rangées
en file & fort serrées. Les feuil-
les tiennent également des feuil-
les de noyer & de celles du châ-
taignier : elles croissent toujours
cinq à cinq ; leurs pedicules ,
qui sont fort courts , s'unissant
à un sixième qui est commun ,
lequel a souvent plus d'un pied

Missionnaires de la C. de J. 403
de longueur. La fleur est de la
forme & de la grandeur d'une
tulippe médiocre, mais ses feuil-
les sont plus épaisses, & elles
sont couvertes d'un duvet assez
rude au toucher. Le calice qui
les renferme par le bas, est é-
pais & d'un verd clair, ponctué
de noir, & de la forme de celui
des noisettes, à la réserve qu'il
n'est pas haché & effilé de même
par le haut, mais seulement un
peu échancré en trois endroits.

Tout ceci est commun aux
deux especes de grands Oua-
tiers : Voici maintenant en quoi
ils different. Les uns portent la
fleur avant la feuille : j'en ai vu
plusieurs qui étoient tout cou-
verts de fleurs, & n'avoient pas
encore une feuille. Les autres por-
tent les feuilles avant les fleurs,
du moins ceux que j'ai vu de
cette espece, avoient les feuilles

routes venuës , & les fleurs étoient encore en bouton. Les premiers sont plus épineux & moins fournis de branches que les derniers : ils ont la fleur de couleur de citron , & assez douce au toucher : & les seconds l'ont rude , & d'un rouge foncé par dedans , mais pâle & jaunâtre par dehors. Dans les uns & dans les autres il part du fond de la fleur un grand nombre de filets ou baguettes surmontées de petits sommets , lesquelles sont en plus grand ou plus petit nombre , mais partagées en quatre petits bouquets de dix baguettes chacun , placez au fond de la fleur à l'entredeux des feuilles : & entre ceux-ci il s'en élève un cinquième composé de seize de ces baguettes , au milieu desquelles il s'élève une espece de pistil un peu ou-

Missionnaires de la C. de J. 405
vert par le haut. Dans ceux-là
au contraire les baguettes sont
en bien plus grand nombre ,
mais sans ordre & sans dis-
tinction. Pour ce qui est du
fruit , ou pour mieux dire de
l'étui qui renferme la Ouate ,
j'en en puis dire autre chose ,
sinon qu'il est de figure oblon-
gue & semblable aux figes ba-
nanes anguleuses que les Portu-
gais appellent *figos carocas*.

L'Ouatier de la seconde , ou
pour mieux dire , de la troisié-
me espèce , est beaucoup plus
petit que les deux autres. Son
tronc & son branchage sont as-
sez semblables à ceux de l'aca-
cia : ses feuilles sont d'une gran-
deur médiocre , de figure ova-
le , & terminées en pointe. Elles
sont couvertes par dessus & par
dessous d'un petit duvet fort
doux au toucher. Les maînes.

l'extrémité elle diminuë & se termine en pointe. Elle a six nervures , dont cinq qui partent de la principale vers le bas pour s'y venir rejoindre en haut , forment trois autres ovales semblables à la première. On ne distingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles. Ces nervures se communiquent les unes aux autres par un tissu de fibres assez grossières. Les plus grandes feuilles que j'ai vûës , avoient six pouces de longueur. Elles ont un goût piquant. La grappe est petite : les plus grandes étoient longues de quatre pouces. Les grains qui étoient verds lorsque je les vis , & qui ne devoient être meurs que dans trois mois , étoient attachés sans pédicule : ils étoient de la forme & de la grosseur

seur du gros plomb à tirer. Le poivre quoique verd avoit déjà beaucoup de force. Cet arbre charge peu : je ne crois pas que ceux que je vis , portassent chacun six onces de poivre.

Pour ce qui est de la Laque , c'est principalement à Lahos & à Camboye qu'on la ramasse autour de deux diverses sortes d'arbres. Ce sont de certains insectes rouges assez semblables aux fourmis qui la travaillent à peu près de même que les abeilles travaillent la cire , pratiquant au dedans de petites cellules de la même manière. On m'a assuré que la Laque se forme de l'excrément de ces insectes , du moins c'est le sentiment de quelques Lahos que j'ay questionnez. Neanmoins un François qui a demeuré deux ans au Pegu , où il a vû beau-

coup de Laque, m'a assuré qu'elle se trouvoit là autour de certains arbrisseaux qui ont trois ou quatre pieds de hauteur, & dont le tronc n'a gueres qu'un pouce ou un pouce & demi de diamettre ; qu'elle se formoit d'une espee de rosée qui tomboit tous les ans dans cette Contrée au mois de Juin & de Juillet, & que certaines fourmis rouges friandes de cette rosée couvroient en peu de tems tous ces arbres. Ces deux relations si differentes en apparence peuvent, ce semble, se concilier, si l'on dit que ces insectes ou fourmis rouges font de cette rosée, non pas la Laque, qui est une espee de marc, comme l'est la cire par rapport au miel ; mais ce suc qu'on en tire, & qui sert à ces belles teintures rouges qui sont si estimées ; &

Missionnaires de la C. de J. 411
que pour la Laque, ils la font qu
de leur propre excrément qu'ils
mêlent avec la rosée, ou bien de
la poussière de certaines fleurs, ou
d'autres matieres terrestres, qu'
ils ramassent peut-être comme
font les abeilles, la nature affect
tant toujours une grande unifor-
mité dans la plupart de ses pro-
ductions.

F I N:



T A B L E.

E *Pître aux Jéfuites de France ,* page j.

Reffexions fur quelques Phenomenes arrivez à la Chine , iv

Exemple d'un femblable Phenomene arrive en France en l'année 1451 , vii

Exemple d'un pareil Phenomene arrive à Jerufalem en l'année 361 , xij

Medaille tres-ancienne de N. S. & de la fainte Vierge trouvée dans une Ville de la Chine , xv

Perfecution fufcitée aux Chrétiens de la Chine dans les Provinces de *Petcheli*, xxij, de *Xanfi* xxix, de *Nanking* xxx, de *Xenfi* xxxj, de *Xiamfi* xxxj, du *Houquam* xxxij, de *Foxien* xxxiiij, de *Canton* xxxiv, xxxv & dans le Royaume de *Tonquin*, Miffionnaires emprifonnez & maffacrez par les Idolâtres , xxxvj.

Mort édifiante d'un Miffionnaire caufée par fon zele à foulager une Famille atteinte de la contagion , xxxviiij.

Lettre du P. Jacques.

Passage de la ligne , fête pour l'Equipage du Vaiffeau , p. i

Description de l'ifle de Bourbon, fa grandeur, fes habitations, &c. 7, 8, &c.

TABLE.

Plan des Bourgades de S. Denys & de S. Paul ,	8
Arbres, Fruits, Animaux singuliers qui se trouvent dans l'Isle, 9, 10, 11, &c.	
Agrément des Côtes de Java & Sumatra, caracteres des Javanois ,	13
Arrivée à l'Isle de Poulo-Condor. Sterilité de l'Isle. Son Plan, 14, 15, 16, 17, 18, &c.	
Description de cette Isle ,	22, 23, &c.
Arbres, Fruits & animaux qui y croissent ,	26, 27, &c.
Description du Léopard & de l'Ecureuil volans avec leur figure ,	28, 29, &c.
Mœurs, Coûtumes, Religion des Peuples de la Cochinchine, de Tsiompa, & de Camboge ,	30, 31, 32, &c.
Arrivée à Canton, sa description, 40, 41, 42, &c.	
Succès des Missions dans les campagnes ,	45, 46, &c.
Etablissement de Vierges-Chrétiennes, 49	
Mort d'un Missionnaire victime de sa charité ,	50
Baptême des enfans exposez moribonds ,	51.
Quel est le vêtement des Missionnaires ,	54, 55, &c.
Difficulté de la langue Chinoise, en quoi elle ressemble à la langue de la Cochinchine, du Tonquin, & du Japon, & en quoi elle en est différente ,	56, 57, &c.
Description du poisson cornu & sa figure, du Requin, du Marsouin, & du poisson volant ,	59, 60, &c.

TABLE

Apparition de Croix en l'air ,	62
Persecution des Chrétiens au Tanjaor ,	63, 64, &c.
Origine de cette persécution ,	65
<i>Relation de ce qui s'est passé dans les Missions du Marava & de Tanjaor pendant les années 1714 & 1715 ,</i>	67
Source de la persécution excitée contre les Chrétiens du Marava ,	68, 69, 70, &c.
Constance d'un Chrétien parent du Prin- ce ,	74, 75, &c.
Divers artifices pour ébranler sa fermeté ,	76
Sa chute & sa pénitence ,	79, 80, &c.
Mauvais traitemens faits aux Chrétiens ,	81, 82, &c.
Affliction du Missionnaire , ses soins pour appaîser l'orage ,	83, 84, &c.
Sa sortie du Marava ,	85, 86, &c.
Son établissement sur les Confins de ce Royaume, ses travaux auprès des Neo- phytes ,	90, 91, &c.
Sa maladie & sa mort ,	91, 92, &c.
Destruction de l'Eglise du P. Vicyra ,	94
Maladie de ce Pere, & sa mort édifiante ,	96, 97
Autre persécution excitée contre les Chré- tiens du Royaume de Tanjaor ,	97, 98, &c.
Eglise des Chrétiens abbatue. Emprison- nement du Missionnaire & de trois de ses Catechistes ,	104

T A B L E

Union ridicule des Gentils ,	105 , &c.
Artifice d'un Brame pour rendre odieux le P. Machado ,	109 , &c.
Cathechistes maltraités ,	113.
Rigueur de la prison du P. Machado ,	115.
	116 , &c.
Double supplice & insultes qu'on lui fait souffrir ,	116, 117 , &c.
<i>Lettre du P. le Caron ,</i>	121.
Religion des Indiens ,	122 , 123.
Leurs Temples & leurs Sacrifices ,	124.
	125 , &c.
Superstition des Princes Gentils ,	127.
Distinction des Castes ou Tribus, obstacle à la propagation de la foi	128, 129 , &c.
Histoire d'un Indien de la Caste des Lin- ganistes ,	130, 131 , &c.
Coutume extraordinaire de la Caste des Laboureurs ,	132.
Quel est le Gouvernement de ce peuple ,	134.
Impunité des plus grands crimes ,	135.
Maximes des Medecins Indiens & la ma- niere de traiter les malades ,	137.
Piété & ferveur des nouveaux Fideles ,	142, 143 , &c.
Leur constance dans les persécutions ,	145.
Impression que fait sur un Prince Gentil la guérison de quelques personnes obse- dées du Démon ,	146 , 147 , &c.
Artifice & malignité des Brames pour em- pêcher ce Prince d'embrasser la foi ,	150.
Danger que court le Missionnaire ,	153.
Providence particuliere de Dieu dans le	

TABLE.

Baptême de quelques Gentils ,	167
Austeritez des <i>Penitens</i> Gentils ,	169
<i>Lettre du Pere le Gac.</i>	163
Jusqu'où les Indiens portent leur respect pour leurs <i>Goux</i> ou Peres spirituels ,	165
Exercice & libertinage de ces <i>Goux</i> ,	166
Quelques traits de la malignité des <i>Goux</i> ,	169, 170 , &c.
Fermeté d'un Catechiste ,	176, 177 , &c.
Constance des Chrétiens ,	181, 182 , &c.
La Religion accréditée par la faveur d'un Prince Gentil ,	184
Conversion extraordinaire d'un Gentil chef d'une Bourgade ,	186, 187 , &c.
Son Batême & sa mort édifiante ,	193, &c.
Conversion de plusieurs Idolâtres ,	196, &c.
Exemple de sévérité d'un Prince Gentil ,	204
Mouvemens inutiles d'un <i>Goux</i> contre les Chrétiens ,	206
Accueil honorable fait au Missionnaire par un Prince Gentil ,	211
Dispute du Missionnaire avec les Brames en présence du Prince ,	212, 213 , & suiv.
Permission accordée par le Prince au Mis- sionnaire de bâtir une Eglise dans ses Etats ,	224
Perte qu'a fait la Mission du Carnate de P. de la Fontaine l'un de ses principaux Fondateurs. Ses travaux & sa mort ,	225

T B B L E.

Seconde Lettre du P. le Gac, 236

Emeute & soulèvement des Gentils contre
la nouvelle Eglise bâtie à *Madigoubba* ,

238

Dispute du Missionnaire avec les Brame
en présence du Prince , 243

Patente d'un Gouverneur More accordée
en faveur de la Religion , 251

Lettre d'un Prince More au Missionnaire ,
sa réponse. 253

Autre Lettre de la femme d'un Prince
Maure qui invite le Missionnaire à la ve-
nir trouver , 256

Friponnerie des Faquirs , 258

Complot des Gentils contre le Missionnai-
re & son Eglise , 261

Ceremonie des Brame appelé *Pavadam*
dont les Dasseris se servent pour tirer de
l'argent , 263

Célébrité de la fête de Pâques dans la
nouvelle Eglise, & Batêmes considera-
bles , 267, 268, &c.

Sacrifice fameux appelé *Egnam* , quelles
en sont les ceremonies , 269, 270, &c.

Chorkam, Paradis fabuleux des Indiens ,
273, &c.

Le Prince assiste à une des fêtes qui se cé-
lèbroit dans la nouvelle Eglise , 279

Ses sentimens favorables à la Religion, 281

Danger de mort où est ce Prince causé par
un abcez, il se fait faire son tombeau ,

281

Ses dispositions à renoncer à l'idolâtrie &

TABLE.

à embrasser le Christianisme ,	283, 284 ,
&c.	
Son abcès se guérit par les soins du Mis-	
sionnaire ,	289
Il est tué par sa Concubine ,	290
Son successeur également favorable au	
Chistianisme ,	295
<i>Lettre du P. Gaubil ;</i>	300
Hôpital établi à Canton pour les enfans	
exposez ,	303
Moyens dont se servent les Missionnaires	
pour bâtiser les enfans moribonds de cet	
Hôpital ,	304
Ce qui leur en coûte pour cette bonne œu-	
vre ,	306
Nombre de ces enfans bâtisez ,	307
Mauvaise foi du Mandarin directeur de cet	
Hôpital ,	308
Comment on se comporte à l'égard des en-	
fans bâtisez , qui ne meurent point ,	
309 , 310 , &c.	
<i>Lettre du P. Dentrecolles ,</i>	
Moyen de rendre le lustre à l'or appliqué	
sur la porcelaine lorsqu'il s'est effacé ,	
310	
Comment on empêche le bord de la porce-	
laine de s'écailler ,	<i>ibid.</i>
Porcelaine soufflée ,	312
Finesse d'une porcelaine travaillée pour	
l'Empereur ,	315
Espec de crayon appelé <i>bonche</i> , qui est	
une nouvelle matiere trouvée depuis	
peu pour composer la porcelaine ,	314

TABLE.

Maniere de mettre en œuvre le <i>bois cho</i> ,	326
Nouvelle espece de vernis appelé vernis d'or bruni, comment il se fait,	330
L'art de peindre la porcelaine en violet nouvellement inventé,	331
Espece de porcelaine qui est maintenant à la mode à la Chine,	334
Comment le noir éclatant ou noir de mi-	
roir se donne à la porcelaine,	335
Comment se fait le rouge à l'huile,	337
Comment la grenaille de cuivre se prepa-	
re,	338
Nouveau dessein d'ouvrage de porcelaine qu'on a exécuté,	340
Pieces de porcelaine qui font l'effet du ha-	
zard,	341
Comment se fait le vernis qui rend la por-	
celaine extrêmement blanche,	342
Comment se font les diverses couleurs qu'on donne à la porcelaine,	344
<i>Et suiv.</i>	
Ce que c'est que la couleur appelée <i>esfu</i> ,	
	349
L'usage qu'en font les Orfèvres,	350
Quelle en est la préparation,	351
Maniere de dorer ou d'argenter la porce-	
laine,	352
Autre espece de porcelaine colorée,	353
Comment se preparent les couleurs qui lui	
sont propres,	355
Précaution à prendre pour placer la por-	
celaine dans les fourneaux,	356
Comment on connoît que la porcelaine est	
cuite,	358

TABLE.

Maniere de tracer des figures en bosse sur	
la porcelaine ,	361
Quelques particularitez sur la preparation	
de l'azur ,	362
Où se trouve l'azur ,	363
Tentative inutile de peindre la porcelaine	
en noir avec de l'ancre de la Chine ,	365

EXTRAITS

de quelques autres Lettres, 360

Du P. Cazier.

Le peu de succès qu'a eu l'entreprise de re-	
tourner dans les Isles Palaos ,	369
Naufrage du P. Serrano ,	370
Missionnaires massacrés dans les isles Pa-	
laos ,	372

De Canton.

Ceremonies du deuil à la Chine pour l'Im-	
peratrice mere défunte ,	374
Exemple de sévérité de l'Empereur de la	
Chine à l'égard d'un Mandarin ,	379

De Pekin.

Délicatesse de l'Ambassadeur de Moscovie	
par rapport au cérémonial Chinois, le-	
vée par la sagesse de l'Empereur de la	
Chine ,	370
Réjouissance à la Chine pour l'année 60 du	
Regne de l'Empereur & pour le jour de	
sa naissance ,	380 , 381 , &c.

Punition

TABLE.

Punition d'un <i>Colao</i> Chinois,	
L'isle de Formose se revolte contre l'Em- pereur & est subjuguée par les troupes Imperiales,	382
Mépris des Chinois pour les Mahome- tans,	384

De la Cayenne.

Travaux continuels du P. de Creully,	386
Sa charité à l'égard des pauvres,	387
Ses fatigues & ses soins pour la conversion des Indiens,	388
Trait extraordinaire de son zele,	391
Ses œuvres couronnées par une sainte mort,	393
Idée que le peuple a de sa sainteté après sa mort,	395

Du P. Barbier.

Ferveur des nouveaux Chrétiens,	387
Patience admirable d'un Neophyte dans les plus grandes douleurs,	399
Batêmes conferez à un grand nombre d'I- dolâtres,	400

Description

De l'arbre qui porte la <i>Oüate</i> ,	401
Du Poivrier,	407
De la Laque,	415

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaüx Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: **S A L U T.** Notre bien amé le Pere J. B. DU HALDES de la Compagnie de Jesus, Nous ayant fait remen-
trer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*, s'il nous plaisoit lui en ac-
corder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. **A CES CAUSES :** Voulant favorablement traiter ledit Expofant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdites Lettres en tel Volume, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de douze années consecutives, à commencer du jour de la dâtre desdites Présentes : Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdites Lettres ci-dessus spécifiées en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Expofant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Expofant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Impri-

meurs & Libraires de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Lettres ci-dessus expliquées , sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & en beaux caractères , conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente , le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdites Lettres , seront remises dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson, Grand-Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de Saint Louis ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique , un dans celle de nostre Chasteau du Louvre , & un dans celle de nostre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur de Voyer de Paulmy , Marquis d'Argenson, Grand-Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de Saint Louis , le tout à peine de nullité des Presentes. : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Lettres , soit tenuë pour dûëment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Con seillers & Secretaires foy soit ajoutée comme à l'original. Com-mandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires , sans demander autre permission , & non-obstant clameur de Haro , Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nostre plaisir. Donnë à Paris le dixième jour du mois de Septembre l'an de grace mil sept cens vingt , & de nostre Regne le cinquième. Par le Roy en son Conseil ,

DE S. HILAIRE.

Il est ordonné par l'Edit du Roy du mois d'Aoust 1686. & Arrest de son Conseil , que les Livres dont

**L'impression se permet par Privilege de Sa Majesté, ne
pourront être vendus que par un Libraire ou Imprim-
meur.**

*Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Librai-
res & Imprimeurs de Paris, page 364. Num. 604. confor-
mément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil
du 13. Août 1703. A Paris le 19. Fevrier 1720.*

**Signé, G. MARTIN,
Adjoint du Syndic.**

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.

1817

